

L'ECRAN
FANTASTIQUE

EXCLUSIF

**INTERVIEW
SCHWARZENEGGER**

ARNOLD

**20 ANS DE CARRIERE
SES FILMS**

**SA VIE
SES PROJETS**

**★
RAMBO III**

**4 ★
POSTERS**



**LE DEFI
DE
STALLONE**

M 1515 - 91 - 25F AVRIL 1988/N°91/25F - CANADA 5.95\$ - SUISSE 7.80F - ESPAGNE 700P

M 1515 - 91 - 25,00 F



3791515025004 00910

SORTIE LE 23 MARS

AVORIAZ 88 LE GRAND PRIX

PERSONNE N'EST A L'ABRI DE...

HIDDEN

UN FILM DE JACK SHOLDER



CHANSON DU FILM
"IT'S HIDDEN"
"THE TRUTH"
SUR DISQUE U.S.A. 128

NEW LINE CINEMA CORPORATION ET HERON COMMUNICATIONS, INC. Présentent
Une PRODUCTION ROBERT SHAYE en association avec MEGA ENTERTAINMENT et MICHAEL MELTZER
Un film de JACK SHOLDER - MICHAEL NOURI - KYLE MACLACHLAN - HIDDEN (THE HIDDEN)
Casting de ANNETTE BERSON c.s.a. - Montage MICHAEL KOLJE - Décors C.J. STRAWN et MICK STRAWN
Producteurs Exécutifs STEPHEN DIENER, LEE MUIHL, DENNIS HARRIS et JEFFREY KLEIN
Musique de MICHAEL CONVERTINO - Directeur de la Photographie JACQUES HATTON - Ecrit par BOB HUNT
Produit par ROBERT SHAYE, GERRARD T. OLSON et MICHAEL MELTZER - Réalisé par JACK SHOLDER
Bande Originale du Film (musique) sur Disque Cassette et Compact Disc



Distribué par — CAPITAL CINEMA —

SOMMAIRE

5 ARNOLD A PARIS

Vedette des prochains films de Walter Hill et Paul Verhoeven, Arnold bouillonne de projets. Il les a confiés en exclusivité à l'Ecran Fantastique lors d'un passage éclair à Paris.
par Cathy Karani et Alain Schlockoff.

14 ARNOLD ENTRETIENS

De Conan à Commando, en passant par Terminator, le parcours du combattant d'un acteur qui a su se hisser au rang du héros.
par Randy et J.-M. Lofficier, C.-J. Henderson et Tom Sciacca

52 RAMBO III

John Rambo part en Afghanistan délivrer le Colonel Trautman. D'une mission à l'autre, Stallone est-il toujours aussi irréductible?
par Jack Tewksbury

60 RAMBO II

Par Randy et J.-M. Lofficier

70 PRINCE DES TENEBRES

John Carpenter réveille le Diable dans une église. Entretien avec la vedette du film, Donald Pleasence.
par Jean-Pierre Piton

LES RUBRIQUES :

Sur nos écrans (p.4), Cinéflash (p.68), Vidéo-show (p. 78).

n° 91 AVRIL
1988

Collaborateurs : Forrest J. Ackerman, Elisabeth Campos, Richard Combalot, Claude Ecken, Luis Gasca, Bill George, Michel Gires, Jack Greenberg, Horacio Higuchi, Bruno Maccarone, Ron Magid, Patrick Nadjar, Richard D. Nolane, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, Jack Tewksbury, Daniel Thiery, George Turner, Charlotte Werhner.

Correspondants : Laurent Bouzereau (New York), Randy et Jean-Marc Löffler (Los Angeles), Danny de Laet (Belgique), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Indra Bhose (G.-B.).

Remerciements : Michèle Abitbol, A.A.A., AMLF, Pierre Carboni, René Chateau, Michèle Darmon, D.D.A., Eurogroup, Fox, Metropolitan Film Export, New Line Cinema, Alain Rouleau, Daniel Thiery, Warner-Bros, U.G.C., U.I.P., Jean-Pierre Vincent, les éditeurs et les compagnies vidéo.

Ce numéro est dédié à Arnold Schwarzenegger

EDITION : I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe Issoire, 75014 Paris. Tél. : 43.27.52.78. **Directeur gérant :** Francis Cocagnac. **Gestion :** Danièle Juffet. **Commission paritaire :** n° 55957. **Abonnements :** Tarif : 1 an, 12 numéros : 250 F. 2 ans, 24 numéros : 450 F. Europe : 320 F et 600 F. **Publicité :** au journal. **Distribution :** N.M.P.P. **Reprints et modifications :** au journal. **Direction artistique :** Francis Cocagnac.

Crédits photos : Stills, Christophe L.

© 1988 by I.MÉDIA et les rédacteurs. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Tous droits réservés. Dépôt légal : 2^e trimestre 1988. Composition : Compo Imprim. Photogravure : P.O.P. Printed in Italy. Tirage : 70.000 exemplaires.

P **PRINCE DES TENEBRES**

U.S.A. 1987. Réalisation et scénario : John Carpenter. Musique : John Carpenter et Alan Howarth. Interprétation : Donald Pleasence (le prêtre), Jameson Parker (Brian), Victor Wong (Birack), Lisa Blount (Catherine), Dennis Dun (Walter). Durée : 103 mn.

Alors que le générique n'est pas terminé, une évidence qui, à aucun moment ne sera remise en cause au cours du film, s'impose tout naturellement. *Prince des ténèbres* affiche sans nul doute possible la marque de John Carpenter. De même qu'après l'échec de *The Thing*, le cinéaste était revenu avec *Christine* à une production indépendante à petit budget, de même le faux pas (commercial) des *Aventures de Jack Burton* a amené Carpenter à renouer avec les conditions de travail qui ont assuré son succès. Tournage rapide : une quarantaine de jours, budget modeste : deux millions de dollars, fidélité à un collaborateur, Larry Franco et à des acteurs comme Victor Wong et Donald Pleasence et enfin, scénario écrit sous un pseudonyme en forme de clin-d'oeil et musique composée par Carpenter en personne. Tous les ingrédients se trouvaient donc réunis pour faire du film une réussite majeure.

Au carrefour de *The Thing* et de *L'Exorciste*, pour reprendre la définition de Carpenter lui-même, *Prince des Ténèbres* s'empresse de mettre en place une intrigue qui se concentre vite sur quelques personnages enfermés dans une église le temps d'un week-end pour percer le secret d'un coffre gardé depuis des siècles par une secte religieuse. Huis-clos d'autant plus angoissant que les protagonistes ne peuvent bientôt plus sortir de ce lieu isolé et cerné de tous côtés par des nuées d'insectes et de vers grouillants sur les vitraux de l'église ainsi que par une bande de clochards menaçants. On reconnaît là un schéma quasi immuable dans l'oeuvre d'un réalisateur fasciné par les situations de claustrophobie, une église désaffectée jouant ici le même rôle précédemment rempli par le commissariat dans *Assaut* ou la station polaire dans *The Thing*. A l'intérieur de ce cadre suffisamment grand pour explorer tous les recoins où s'installent les personnages, Carpenter n'a de cesse de décrire leurs réactions face à un état de peur latente constamment entretenue par une mise en



scène d'un classicisme éprouvé. Parmi eux, un professeur sûr du bien-fondé de la Science et tout confiant dans le pouvoir de l'appareillage informatique qu'il met en place et ce, afin de déchiffrer le mystère d'un manuscrit, vieux de plusieurs milliers d'années annonçant le retour de l'Anté-Christ. Au passage, l'impuissance de la Science est ainsi gentiment remise en cause face à un certain nombre de phénomènes dont le moins étrange n'est pas ce liquide s'écoulant à l'envers. Beaucoup plus sceptique quant à ses pouvoirs, se révèle le prêtre catholique, d'une dignité absolue, aussi impuissant à vaincre le Malin que l'était celui de *Fog* face au brouillard.

Cette coalition de l'Eglise et de la Science symbolisées par deux hommes plongés dans une situation qui les dépasse, n'est cependant pas ce qui retient le plus l'attention du réalisateur. D'une part, Carpenter esquive le débat scientifico-religieux qui aurait pu être ennuyeux et d'autre part, fait grâce au spectateur de l'attirail généralement déballé dans la plupart des films mettant en scène le Démon. Respectueux du public, Carpenter place dans une situation de peur identique à celle de ses personnages. Le réalisateur rejoint ainsi l'un de ses maîtres cinématographiques, Alfred Hitchcock pour qui, « faire souffrir le spectateur » était la logique inhérente à tous ses films. Rarement, une oeuvre aura maintenu aussi longtemps une telle tension, au point que *Prince des Ténèbres* donne continuellement l'impression qu'un effet inattendu va intervenir brutalement pour tout faire exploser. Largement entretenue par une musique omniprésente du début à la fin, agissant sur les nerfs du spectateur, la tension ainsi créée ne retombe jamais. C'est là tout l'art d'un film nullement avare en effets-chocs qui sont autant de moments où la violence, longtemps contenue se déchaîne lorsqu'on s'y attend peut-être le moins. D'une précision... diabolique, la mise en scène laisse éclater le plaisir de Carpenter à filmer en de longs panoramiques filés une action magnifiée par l'écran large que le réalisateur maîtrise pleinement. Il est difficile de rester insensible face à une telle virtuosité technique qui n'est pas seulement là pour épater le spectateur, mais au service d'un scénario bâti en un crescendo progressif. Car ce qui distingue Carpenter de beaucoup de ses confrères, c'est qu'il est avant tout un metteur en scène pour qui l'aspect visuel revêt une importance prépondérante. N'a-t-il pas un jour déclaré : « Le cinéma, c'est le mouvement. Les films doivent bouger. Par le montage, par des mouvements de caméra, c'est ainsi que se fait le cinéma. » Peut-être, est ce pour cette raison que ses films sont aussi passionnants.

Jean-Pierre Piton

Production : Alive Films. Prod. : Larry Franco. Prod.ex. : Shep Gordon, Andre Blay. Prod.ass. : Kent H. Johnson. Phot. : Gary B. Kibbe. Dir.art. : Daniel Lomino. Mont. : Steve Mirkovich. Son : Thomas Causey. Maq.spéciaux : Frank Carrisosa. Cost. : Deahdra Scarno, Mark Peterson. Effets spéciaux sonores : Dane Davis. Effets spéciaux par ordinateur : Robert Grasmere. Coordination des effets spéciaux : Kevin Quibell. Effets spéciaux visuels : Effects Associates, Jim Danforth. Conseiller technique : Michael Nelson. Design du canister : Sho-Glas Props and Molds, Steve Patino. Manipulation des insectes : Steven Kutcher, Gary Gero. Asst.réal. : Larry Franco. Int. : Susan Blanchard (Kelly), Ann Yenn Lisa, Ken Wright (Lomax), Dirk Blocker (Mullins), Jessie Lawrence Ferguson (Calder), Peter Jason (Dr/Leahy), Robert Grasmere (Wyndham), Thom Bray (Etchinson), Joanna Merlin (la femme au sac), Alice Cooper (le sup-pôt de Satan), Betty Ramey (la religieuse). Dist.en France : Metropolitan Film Export. Dolby Stéréo. Panavision. Couleurs par De Luxe.

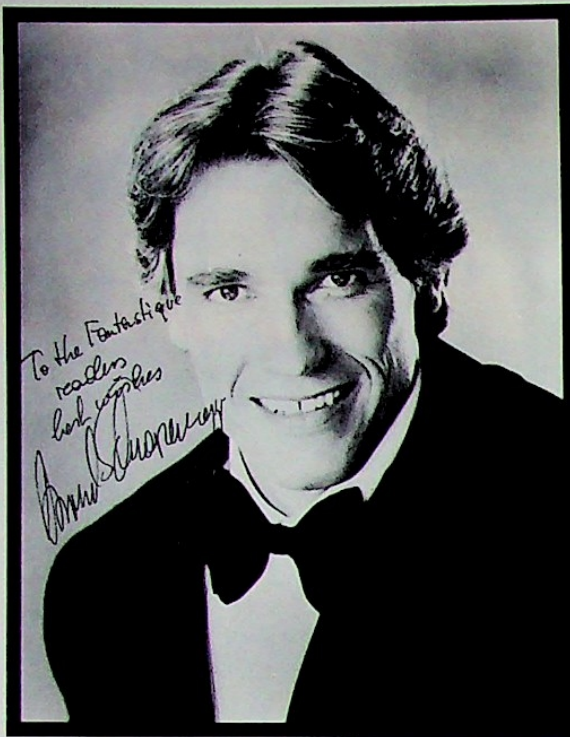


SCHWARZENEGGER A PARIS !

**UNE RENCONTRE
AVEC LE PLUS POPULAIRE
HÉROS
DU CINÉMA FANTASTIQUE ET
DE SCIENCE FICTION
D'AUJOURD'HUI**

par Cathy Karani et Alain Schlockoff





fusent déjà. Nous écoutons avec une attention toute particulière les réponses apportées par ce comédien de poids, dont les atouts physiques et artistiques en ont fait l'une des figures les plus populaires du cinéma fantastique et de SF. La conversation s'anime, confortant un climat de détente qui permet à Schwarzenegger de révéler progressivement l'esquisse d'une personnalité pour le moins complexe. Erudit, d'un professionnalisme irréprochable réhaussé par un savoureux sens de l'humour, Arnold cultive une image médiatique, laquelle autant que ses muscles, semble relever d'un travail acharné, démontrant que le muscle et la cervelle ne sont nullement antagonistes...

Un film comme Running Man qui montre un univers assez sombre, constitue-t-il pour vous ce qu'il est convenu d'appeler un pur "divertissement" ?

Il est vrai que l'avenir qui est appréhendé dans le film n'est pas réjouissant, mais avez-vous vu beaucoup de films présentant le futur sous un jour radieux ? Ce ne serait pas drôle ! Les gens s'attendent à ce qu'on leur montre un avenir plus ou moins sinistre, et ils aiment ça. Ils aiment bien se faire peur avec ce qui est supposé les attendre. Tout le suspense réside dans la façon dont les catastrophes, seront exploitées. Stephen King pose, dans *Running Man*, un postulat de base selon lequel, dans l'avenir, le gouvernement contrôlera les médias et disposera du pouvoir de vider les rues pour y placer des caméras qui filmeront des jeux, lesquels serviront d'exutoire à la population. Mais je trouve plutôt distrayant de voir sur l'écran des spectateurs se ruer devant leurs écrans pour regarder une émission de jeux !

Pensez-vous qu'il y a une limite à la violence au cinéma ? Refuseriez-vous un film parce qu'il vous semblerait trop violent ?

J'en refuse chaque semaine, pour toutes sortes de raisons. Certains parce qu'ils n'offrent que peu d'intérêt. Tout récemment encore, j'ai refusé un film intitulé *The Executioner*, qui se fera au printemps, avec quelqu'un d'autre. On y voyait des gens pendus à des crochets de boucher et ça ne me plaisait pas. Tout le problème réside dans une interrogation : l'histoire a-t-elle un sens réel ou ne repose-t-elle que sur la violence ? Si le seul intérêt du scénario réside dans sa violence, il vaut mieux y renoncer, car le plus important dans un film, c'est l'histoire. Il faut qu'elle soit attractive, excitante, qu'on ait envie de savoir ce qui va se passer... C'est le cas dans *Running Man* : on s'intéresse à l'histoire. On a envie d'en savoir plus sur cette société dans laquelle le gouvernement est prêt à tout pour que les individus restent chez eux, devant leur écran de télévision... Même chose dans *Conan le Barbare* ou *Terminator* : l'histoire se prêtait à des démonstrations de violence, mais dans les deux cas le film va au delà de cela.

A propos de Stephen King, aviez-vous lu le livre dont a été tiré Running Man,

et dans ce cas, que pensez-vous de son adaptation ?

Oui, j'avais lu le roman, que j'avais trouvé excellent, bien qu'un peu pessimiste à mon goût. Trop déprimant. C'est ce que j'ai dit aux scénaristes. Je leur ai expliqué qu'à mon avis, il ne fallait pas que le héros meure à la fin, par exemple. Il fallait prévoir des moments drôles et donc certaines modifications au déroulement des événements. Le résultat est un compromis entre nos différentes idées.

Dans quelles conditions avez-vous été pressenti pour Running Man et qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

J'avais lu le roman lorsque j'ai appris qu'on allait en faire une adaptation cinématographique. Sur le coup, je me suis dit que ça ferait un film génial, mais comme Christopher Reeve était pressenti pour incarner le personnage principal, je n'y ai plus pensé. J'en avais tout de même parlé à mon agent, et six mois plus tard, alors que j'étais en train de tourner les extérieurs du *Contrat* j'ai reçu un coup de fil : le contrat entre Christopher Reeve et le metteur en scène initial était rompu, et il m'a demandé si j'étais toujours



intéressé. J'ai répondu par l'affirmative évidemment. Tout cela se passait six mois avant le début du tournage.

Comment avez-vous appréhendé le personnage de Ben Richards dans Running Man ?

De la façon dont le scénario était écrit, j'ai supposé que c'était un ancien flic, qui en savait long sur la façon dont la police et le gouvernement étaient organisés, mais qui n'avait pas réagi parce qu'il ne s'était pas, jusque-là, trouvé en position de victime. Il avait toujours eu foi en la démocratie. Or, en refusant d'obéir aux ordres, et en manifestant son opposition au gouvernement, il est emprisonné. Mais il n'a pas vainement subi un entraînement d'officier de police : il parvient à s'évader et il est suffisamment armé pour le combat afin d'affronter la situation et de participer à l'émission intitulée "Running Man" – "le fugitif". C'est donc un cocktail de tout ce que

“Si le seul intérêt du scénario réside dans la violence, il vaut mieux renoncer, le plus important dans un film, c'est l'histoire”

Richards a appris dans le passé, une combinaison de discipline et de volonté acquises qui lui permettent de se confronter à la dictature d'un gouvernement fasciste. J'ai approché le personnage en pensant qu'il était seul face à une multitude et qu'il était bon de tenter de détruire le mal, de provoquer ou au moins d'essayer de provoquer un début de révolution ; de montrer aux gens qu'il y a toujours un moyen de lutter contre le système, de tenter de s'en sortir ; de montrer l'exemple, fut-ce au prix de sa propre vie.

Le personnage de Ben Richards nous a semblé quelque peu antagoniste : alors que dans la séquence d'ouverture, il prend position dans une situation donnée, il apparaît après son évvasion comme surtout soucieux de lui-même et n'échappe à cette attitude que lorsqu'il est acculé ou directement bafoué. Qu'en pensez-vous et comment le situez-vous ?

Je ne crois pas que le personnage soit égoïste ; il finit par provoquer une révolution : rap-

pelez-vous comment tout le monde se précipite dans le bâtiment. D'accord, on ne voit pas la suite, mais ça aurait fait un film de quatre heures ! On verra peut-être ce qui se passe par la suite dans une séquelle, qui sait ! En tout cas, il réussit à débarrasser le monde du méchant et il met en évidence la compromission du gouvernement en diffusant la nouvelle à la télévision. Il est vrai que la fin est ouverte, mais on comprend que le public est informé ; il sait désormais que tout ce qu'il a vu et entendu jusque-là n'était que mensonges ; que le gouvernement était impliqué dans la conspiration. Richards n'est pas en mesure d'assumer la situation et de prendre les choses en mains tout seul, mais c'est un début. A eux de jouer, maintenant. Au départ, le scénario prévoyait que Richards prononce un grand discours en public, un peu comme Charlot dans *Le Dictateur*. Ça ne me déplaisait pas ; j'avais beaucoup aimé cette scène et j'ai donc travaillé le discours, dans lequel je disais en substance que les gens ne pouvaient pas rester là à se faire manipuler, mais les directeurs du studio ont finalement décidé que les faits parlaient d'eux-mêmes et ils ont renoncé à cette idée.

Le scénariste Steven de Souza avait déjà travaillé sur Commando dont on retrouve ici une forme d'humour similaire, tant au niveau des dialogues que du personnage. A-t-il écrit son scénario en fonction de vous dans la peau de Ben Richards ? Avez-vous, à certains égards, ou de connivence avec lui, travaillé certains aspects du personnage chez lequel transparaît un humour que les spectateurs associent désormais à votre image ?

Vous savez, le scénario est l'œuvre de plusieurs scénaristes, en fait. Plusieurs scénarios sont proposés mais un seul scénariste est crédité au générique, parfois deux. Cela dit, les scénaristes sont malins ; ils se contentent de réécrire ce que leurs collègues ont fait juste ce qu'il faut pour que tout ait l'air différent, mais en réalité c'est toujours le même scénario. Et Steve de Souza est passé maître dans cet exercice. Attention, c'est moi qui l'avais expressément demandé et sa contribution au film n'a pas été mince, mais je crois que son rôle a surtout consisté à réécrire une partie du dialogue afin d'y rajouter des traits d'humour. Hormis cela, il a simplement revu tout ce que les autres – et ils étaient nombreux – avaient fait précédemment.

Dans vos derniers films, vous incarnez toujours des personnages positifs, sauf dans Terminator, où vous êtes un meurtrier. On dirait que vous soignez votre image, non ?

Non, ne croyez pas ça. Je suis prêt à jouer les méchants, si le rôle est intéressant. La plupart du temps, d'ailleurs, les méchants sont plus intéressants que les héros ! Leur personnalité est plus complexe, elle permet d'exprimer davantage de choses... *Terminator* était si bien écrit que j'ai eu envie de faire évoluer le personnage, qui n'était pas si méchant, au départ. Disons que si j'incarne principalement des héros, il ne s'agit pas d'un choix conscient de ma part. Je dirais plutôt que c'est plus vraisemblable pour le public, qui préfère généralement me voir dans les rôles héroïques. D'ailleurs, en fin de compte, les spectateurs ont pensé que dans *Terminator*, j'incarnais le personnage principal, le héros. Ils applaudissaient pendant tout le film, alors que je passais mon temps à tirer sur les policiers ! Cela a beaucoup frappé les esprits, au studio ! Ils ne comprenaient plus. Comment : le public pouvait-il applaudir le méchant ? Dès lors, ils se sont interrogés sur la manière de promouvoir le film : fallait-il insister sur le fait que j'étais le méchant ou passer ce fait sous silence ? C'était très drôle. Ce film m'a séduit par l'intérêt de son écriture, et je me suis beaucoup amusé en le tournant. Le fait que je me fasse tuer par une femme, à la fin, n'était pas mauvais pour mon image. Ça a beaucoup plu aux femmes ; il n'était pas inutile de montrer un futur dans lequel les femmes étaient fortes. Il y a cependant des choses que je ne ferais pas ; je n'interpréterais pas un rôle de drogué, par exemple. Les gens qui me connaissent savent que ce n'est pas mon genre et je ne serais pas crédible dans le rôle. Je ne m'en sortais pas bien. Ça fait partie des choses dont je ne veux pas entendre parler. Mais pour le reste... Peu m'importe d'être le héros ou le méchant du film du moment que le scénario est bon.

Vous devez recevoir des quantités de lettres de vos admiratrices. Vous savez donc que vous êtes, quelque part, un modèle pour les jeunes. Cela n'influence-t-il pas votre choix lorsque vous acceptez un rôle ?

Ça n'a jamais dicté mon choix. L'image que j'offre de moi dans la vie réelle est positive, et c'est plus important que les personna-



*Arnold lors de son
arrivée au
Mexique pour le
tournage de
"Predator"...*



*...où il échangera bien vite
son costume de ville contre
un Battle-dress et des
rangers !*



*Décontraction avant l'action, une aubade de
bienvenue des mariachis mexicains.*

ges fictifs que j'incarne à l'écran. Un film qui fait 10 millions d'entrées rapporte 70 millions de dollars ; c'est un très grand succès. Mais une émission de télévision qui sera vue par 20 millions de spectateurs, un article dans "Times" ou "Newsweek", auront un tout autre impact ; c'est là qu'il faut se montrer tel que l'on est. C'est cela qui est important. C'est là qu'il faut expliquer qu'on ne doit pas confondre le méchant personnage du film avec l'acteur qui l'incarne ; parce que je ne suis pas violent. Si certains acteurs ont une mauvaise image dans ce pays, ce n'est pas par la faute des films dans lesquels ils jouent. C'est à eux de redresser leur image à la télévision ou par le biais des médias.

Cela veut-il dire que vous seriez plus prudent si vous jouiez dans une série télévisée, par exemple ?

Non, pas du tout. Encore une fois, c'est au moment où l'on fait la promotion des films et que l'on a l'occasion d'être soi-même, qu'il convient de se montrer tel que l'on est véritablement. Si l'on est contre la drogue, les conférences de presse auxquelles tous les médias sont présents sont une occasion idéale pour le dire aux jeunes. Au cinéma, ce n'est pas le lieu. Un film, ça ne veut rien dire : on joue, on incarne un personnage. Prenez *Commando*, par exemple : je ne suis pas sûr que c'est la façon dont je choiserais de régler mon problème, si j'en avais un, mais c'est ainsi que le rôle avait été écrit, et c'est ainsi

professionnels, ce sont les entrées de vos trois derniers films, le nombre de vidéocassettes vendues et ainsi de suite. Un point c'est tout. Que vous soyiez le bon ou le méchant de votre dernier film, c'est le cadet de leurs soucis. Tout ce qui les intéresse, c'est de savoir combien ils peuvent miser sur vous, sur la promotion de vos films et de votre personne.

D'accord mais c'est un peu dangereux. Cela veut dire aussi qu'on ne vous écoute que parce que vous avez du succès, et que les médias ne vous prêteraient pas une oreille aussi attentive si vous cessiez de faire des entrées. Cela peut vous amener à faire certains compromis, non ?

Ce n'est pas une question de compromis ; on ne peut pas faire croire n'importe quoi au public. On ne lui fera jamais voir autre chose que ce qu'il a envie de voir. C'est comme en politique. Il faut être en mesure de prévoir ce qui intéressera le public le moment voulu, lors de la sortie du film, par exemple. On peut payer très cher une succession de mauvaises décisions. On peut faire des films superbes, magnifiquement filmés, qui intéressent beaucoup leur réalisateur ; si personne n'a envie de les voir lors de leur sortie, c'est un coup d'épée dans l'eau. On voit beaucoup de producteurs proclamer "voilà un scénario formidable ; il faut absolument le tourner. Les gens vont en redemander !" Mais qui sont-ils pour décider de ce que le public a envie de voir ? L'avantage quand on a fait des films qui ont bien marché, c'est qu'on vous prête une oreille beaucoup plus attentive par la suite.

Pensez-vous qu'en tant qu'acteur vous devez de jouer un rôle dans la vie publique ?

Non, je ne crois pas. D'ailleurs, la majorité des acteurs ne s'engagent pas. Je ne crois pas que le nom d'Eddie Murphy soit lié à quelque mouvement politique que ce soit. Je ne pense pas qu'il faille confondre le nombre d'entrées réalisées par un film et son interprète principal, et ses convictions politiques, par exemple. Je ne crois pas que ce soit une bonne chose que d'attirer des gens à sa suite dans une idée, un mouvement, rien que parce qu'on a eu beaucoup de spectateurs lors de son dernier film. Et si on se trompait, et si on les entraînait dans un mauvais projet ? J'ai participé, une fois, à un programme d'aide à des enfants handicapés physiques et mentaux, et j'étais très

content de participer à une bonne cause, noble et généreuse, mais une chose en entraînant une autre, je me suis trouvé à la tête d'un mouvement national ! C'était incroyable !

Vous vous êtes lancé dans la production ?

Oui. L'automne dernier, ma compagnie de production, la Hawk Production, a coproduit *Red Head*, que nous avons tourné à Budapest et Moscou. C'est un film policier qui évoque un peu *Dirty Harry*, mais le héros est Russe. Il arrive à Chicago où il rencontre Jim Belushi, qui est le plus mauvais flic de la ville, et ensemble, le Russe et l'Américain sont censés contrer les agissements de trafiquants de drogue internationaux. C'est une comédie pleine de suspense et très dure, à certains moments, qui devrait sortir en juillet.

Quelles ont été vos relations avec Walter Hill, le metteur en scène ?

Excellentes. C'est un réalisateur prodigieux. Il prend beaucoup de précautions ; il lui faut beaucoup de plans et des quantités de prises, et le tournage est très long, avec lui. Mais il est très créatif et inspiré. Il travaille très bien avec les acteurs ; c'est un véritable artiste en ce sens. Il leur consacre beaucoup de temps. Il imprime véritablement son style au film. C'est merveilleux de le regarder tourner.

C'était donc le premier film produit par votre compagnie. Avez-vous d'autres projets ?

Oui, bien sûr. Des quantités. J'avais un projet de film sur les prisons, que je devais faire au printemps, mais entre-temps on m'a proposé une comédie intitulée *Twins*, et j'ai sauté sur l'occasion parce que c'était exactement ce que je cherchais. Il arrive que l'on fasse des projets et qu'on soit obligé de les retarder un peu parce que quelque chose d'autre se présente. Et comme j'ai l'habitude de prendre les choses dans l'ordre...

Comment appréhendez-vous le fonctionnement de votre compagnie de production ?

Je prends des décisions qui sont basées sur des choses créatives, mais également en fonction de l'aspect commercial du projet, un peu la méthode des studios de jadis. Actuellement, dans les studios, les choses sont très différentes, puisqu'il y a deux compartiments bien délimités et distincts : le commercial, et le secteur artistique, le premier étant toujours prioritaire. Avant, les dirigeants des studios s'intéres-

“Si je m'étais trouvé dans une situation réelle face au *Prédator*, j'aurais probablement pris mes jambes à mon cou !”

que je l'ai interprété. De même dans *Predator* : si je m'étais trouvé dans une situation réelle, j'aurais probablement pris mes jambes à mon cou, et je ne crois pas que j'aurais cherché des histoires au monstre, mais tel était le personnage ! Cela dit, résumons-nous : dans ce métier, la seule chose qui compte pour votre image, c'est le nombre d'entrées que vous ferez. Voilà ce qu'il faut bien se dire. Du haut en bas de l'échelle, les seuls chiffres importants pour les pro-



saient réellement au cinéma, à la production, alors qu'aujourd'hui, ce n'est plus qu'une simple question d'argent, les studios ayant été vendus à des businessmen ou à de multi-sociétés. Dans mon cas, donc, j'essaie d'établir une balance. Je suis quelqu'un de très organisé, car j'ai une formation commerciale acquise par mes études, et par ailleurs le "business" a toujours été mon "hobby". J'ai commencé à faire des placements dès l'âge de 20 ans, donc je suis à l'aise dans ce domaine.

On ne peut pas dire que les femmes jouent un rôle important dans vos films. Pensez-vous que cela va changer dans l'avenir ?

Je ne vois pas pourquoi cela devrait changer. Tout de même, dans les deux *Conan*, par exemple, les femmes jouaient un grand rôle, mais c'était l'histoire qui voulait ça. Elles avaient un

“ Les seuls chiffres importants pour les professionnels, ce sont les entrées de vos trois derniers films...”

rôle encore plus important dans *Terminator*. Mais il était impossible de les faire intervenir, à quelque titre que ce soit, dans *Commando* : j'avais onze heures pour retrouver ma fille, je n'avais pas de temps à perdre. On ne me l'aurait jamais pardonné. Vous savez que les gens deviennent vraiment fous dès qu'il s'agit des enfants : vous ne pouvez pas savoir la quantité de lettres que j'ai reçues des parents à la suite de ce film. C'étaient des éloges dithyrambiques : "formidable", "sensational", "exactement ce que j'aurais fait pour ma propre fille", et ainsi de suite. Au studio, ils réclamaient du sexe, des baisers langoureux et des choses de ce genre, mais j'ai refusé obstinément. Je ne voulais en entendre parler à aucun prix. Il n'y avait pas place pour une histoire d'amour dans ce film. Il n'y avait pas une seconde à perdre ; même si je ne passais que cinq minutes avec une fille, c'étaient cinq minutes de trop. Même chose dans *Running Man* : c'est une question de vie ou de mort. Que vouliez-vous qu'une fille vienne faire là-dedans ? Faire intervenir ou pas une femme

dans ce film n'est pas une décision délibérée. Toute la question est de savoir si une femme y a sa place ou non. Je sais que je ferais 10 millions de dollars de recettes de mieux s'il y avait une histoire d'amour dans le film, mais ça ne m'intéresse pas. Il faut que l'histoire soit crédible. C'est le cas dans *Twins* : les femmes participent de la comédie, elles font partie intégrante du scénario. Vous imaginez des femmes dans *Prédator* ?

Dans votre prochain film, vous faites donc rire. Vos précédents films, qui ont tous très bien marché, étaient des films d'action. Vous ne redoutez pas un peu de changer complètement de registre ?

Je n'en change pas complètement. On a toujours ri, il y avait toujours de l'humour, des répliques amusantes, dans mes films. Je ne sais pas comment elles étaient traduites en français, mais je peux vous assurer que le public de langue anglaise riait de bon cœur à mes répliques. Il y a longtemps que j'avais envie de faire une comédie, et je ne considère pas que ce soit une volte-face complète. Je crois que le public est prêt à me suivre sur le terrain de la comédie, et l'intrigue de *Twins* est tellement irrésistible que je ne suis pas inquiet. Je crois que cela devrait me valoir de nouveaux spectateurs. Un public plus familial. C'est pourquoi il sortira à Noël, afin que les enfants puissent aller le voir.

Le cinéma fantastique est en totale liaison jusqu'alors avec votre carrière. Quel est votre point de vue sur ce genre, et quels sont les films s'y référant qui vous séduisent à titre de spectateur ?

J'aime le fantastique dans tous les domaines, et si je fais souvent des films fantastiques c'est qu'ils vous donnent une beaucoup plus grande liberté. On n'est pas prisonnier de la réalité. Partant du principe qu'il y aura des super-héros dans l'avenir, on peut raconter ce que l'on veut. Je vais vous donner un exemple : vous connaissez le producteur Ed Pressmann ? C'est lui qui m'avait proposé *Conan*. Le mois dernier, il est entré dans mon bureau avec une pile de livres comme ça, des airs de savant fou, et il me dit : "J'ai eu une autre idée : le Juge Dredd. Tu n'as jamais entendu parler du Juge Dredd ?" Je lui ai avoué que non, et je lui ai demandé qui c'était. Et il m'a répondu : "Justement ! C'est exactement ça. Tu n'avais jamais entendu parler de Conan, eh bien c'est la même chose !" "

Il avait acheté les droits et tout ce qui s'ensuit. J'ai donc regardé la couverture du premier livre et j'ai vu un gigantesque individu à moto, une moto avec des roues comme ça, (Arnold n'a aucune peine à nous imaginer l'ampleur de la chose décrite !), et j'ai compris que mon physique allait me valoir de nouvelles aventures inédites !

C'est Ed. Pressmann qui vous a amené ensuite les projets de Terminator, Running Man ?

Oui. Il adore les histoires héroïques ou terrifiantes. C'est lui qui a produit *Les Maîtres de l'Univers* avec Dolf Lundgren. (Nous lui soufflons le nom du géant nordique qu'Arnold a du mal à trouver).

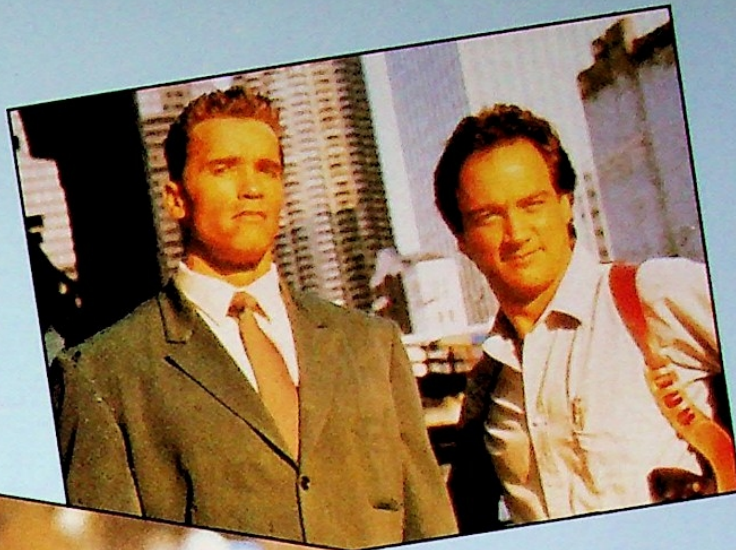
Avez-vous l'intention de donner une suite à Conan ?

Oui. J'ai manifesté le désir de faire d'autres *Conan*. Les droits sont en cours de négociation. Je ne sais pas comment ça se terminera, mais je crois qu'ils n'ont pas le choix : Conan est associé à mon nom, maintenant. J'aime beaucoup cette série, mais il faut la récupérer, car les droits sont à Dino de Laurentiis. Mais il n'est pas fait pour cela. Pour réussir un film, il faut aimer le projet. Si l'on n'est pas amoureux du fantastique, si l'on n'y comprend rien, si on ne prend pas la peine de réunir la meilleure équipe pour le concevoir et les meilleurs distributeurs pour le sortir, ce n'est que peine perdue. Dino ne prend ses décisions qu'en fonction d'intérêts financiers. C'est un comptable ; il n'aime pas le cinéma pour l'art, il n'y voit qu'un moyen de faire des affaires. Je crois que c'est une grosse erreur. S'il continue à faire les *Conan*, la qualité n'ira pas en s'améliorant. C'est pourquoi je suis allé le trouver en lui disant : "Ecoute, Dino, nous avons un contrat pour cinq *Conan*, mais je n'ai pas envie de continuer. Alors on arrête, je fais encore un autre film pour toi - c'était *Raw Deal* - mais on en reste là côté *Conan*. Pas de procès, pas de litige interminable, c'est un accord entre toi et moi." Et c'est ainsi que les choses se sont passées.

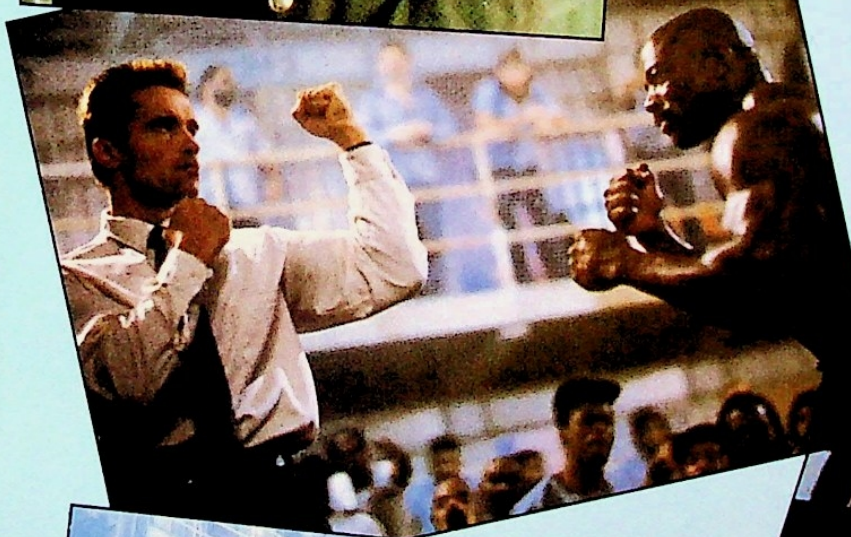
Nous n'avons jamais compris pourquoi Red Sonja, censé avoir pour seul héros un personnage de sexe féminin s'est trouvé davantage centré sur vous, au point qu'en France il ait été rebaptisé Kalidor, le nom du personnage que vous incarnez. Que s'est-il passé ?

Dino est intervenu, et pas pour le meilleur. Cela recoupe ce que je vous disais : il m'a appelé de

ARNOLD LE ROUGE !



Dimitri-Arnold, flic d'élite de la police soviétique est envoyé en mission à Chicago afin de mettre un terme aux agissements de trafiquants de drogue internationaux...



... Au long de sa quête, il est assisté de Jim Belushi, le plus mauvais policier que la ville ait jamais connu...



L'apparition
d'une fouguese
amazone d'ebene,
dans l'univers fabuleux
imaginé par
Robert E. Howard...



Sympathique, chaleureux, détendu, Arnold Schwarzenegger ressemble à tout sauf à un « barbare » ! Il nous avoue sa grande passion pour ce personnage d'aventurier intrépide à l'âme généreuse...



INTERVIEW

ARNOLD SCHWARZENEGGER

Arnold Schwarzenegger a installé sa compagnie dans les bâtiments d'une ancienne usine à gaz désaffectée, dans le quartier à la mode de Venice, en Californie. Les plafonds sont hauts, très hauts, et tout ce qui subsiste des murs entre les immenses fenêtres est couvert de photographies et de tableaux représentant Arnold Schwarzenegger, le culturiste et l'acteur, dans le rôle de Conan le Barbare en particulier. Lorsque Schwarzenegger arriva au rendez-vous — en s'excusant humblement parce qu'il avait été retardé par les embouteillages — en short et tee-shirt vert, avec son visage ouvert, chaleureux, et ses cheveux courts, châtain clair, à peine grisonnants sur le front, il ressemblait à tout sauf à un barbare !

Il s'assit derrière une immense table de travail où il but du café et fuma la pipe tout le temps de notre entretien qui se déroula dans son bureau, dont les murs étaient également tapissés de photos de lui, mais plus personnelles ; ainsi ce cliché touchant qui les représente, son chien et lui, et cet autre de Schwarzenegger dans son tout dernier film, *The Terminator*, qu'il vient juste de finir.

■ A la fin du premier *Conan*, saviez-vous déjà que vous en tourneriez un second ?

J'avais bien un contrat pour cinq films de la série *Conan*, mais en fin de compte, on est toujours tributaire du succès de celui qui vient de sortir. Je crois tout de même qu'à l'époque, nous nous doutions bien que le premier *Conan* rapporterait assez d'argent pour nous permettre d'en faire un second. Nous savions qu'il y avait beaucoup de « fans » des aventures de Conan, d'adeptes du culturisme et des arts martiaux et autres. En combinant tous ces publics, nous devions logiquement atteindre un plus grand nom-

bre de spectateurs potentiels que n'importe quel film classique. Toute la question était dès lors de savoir jusqu'où ce public nous suivrait ; la réponse est que, pour l'instant, nous pouvons nous permettre de continuer... En fait, le premier avait tellement bien marché que Dino de Laurentiis et l'Universal décidèrent immédiatement d'en faire un second.

Et maintenant, nous venons d'organiser plusieurs *sneak previews* de *Conan le destructeur*, et les résultats sont plus que positifs. Nous sommes donc déjà presque certains qu'il y aura un troisième épisode à la série. D'ailleurs, pour tout vous dire, Dino vient de commencer à entamer les négociations à ce sujet. A en juger par la façon dont les choses évoluent, je suis donc plutôt optimiste et je commence à croire sérieusement qu'il y aura bien cinq *Conan*. On dirait que le public s'élargit. L'Universal investit de plus en plus dans *Conan*. Elle vient de mettre sur pied une tournée du spectacle *Conan* de l'Universal Studio qui attire chaque semaine 50 ou 100.000 nouveaux fans de *Conan*. C'est le spectacle le plus populaire qu'ils aient jamais monté ! Tout cela me fait penser que nous devrions pouvoir continuer sans problème et faire de nombreux *Conan* ; peut-être jusqu'à ce que j'aie une longue barbe grise. Le dernier film de la série, nous l'appellerons alors *La Mort de Conan* ! (Il éclate de rire.)

■ Beaucoup d'admirateurs de l'œuvre de Robert E. Howard n'ont pas aimé le premier film, sous prétexte qu'il n'était pas fidèle aux livres qu'ils avaient lu. Ou'en pensez-vous ?

Il était impossible d'être totalement fidèle aux romans de Robert E. Howard, dans la mesure où il n'avait jamais expliqué la naissance de *Conan*, comment il avait grandi, où il

ARNOLD SCHWARZENEGGER

avait vu le jour, dans quel cadre il avait évolué et ainsi de suite. Tout d'un coup il y eut Conan, et voilà tout. C'est pourquoi John Milius avait eu l'impression qu'il fallait tout expliquer depuis le début, et je lui donne entièrement raison. Au moins, comme ça, le comportement de Conan, sa philosophie de la vie et son attitude face aux événements trouvent une justification. Pourquoi, par exemple, est-il devenu aussi musclé, aussi différent des autres ? Qu'est-ce qui a fait de lui cette machine de combat et un si grand expert dans toutes les formes d'armement possibles et imaginables ? C'est ce que Milius explique dans le premier film, parce qu'il a le sentiment que c'est important. A partir de là, il est possible de faire les films suivants conformément à l'esprit simple et léger de Robert E. Howard, en suivant Conan d'aven-

qu'en ce qui me concernait, il n'y avait pas dedans de quoi faire une histoire. Il y manquait trop de choses.

Je crois qu'ils n'avaient pas tout à fait compris qu'un film, ce n'est pas une bande dessinée où l'on peut se permettre de faire démarrer un récit et de l'abandonner à peu près où on veut. C'est une technique parfaitement adaptée à la bande dessinée parce qu'on peut toujours la reprendre le mois suivant, et encore celui d'après, tandis qu'au cinéma, il faut un début, une fin et un solide développement entre les deux. Il faut qu'il y ait une histoire d'amour, et le tout doit tenir debout pendant une heure trois-quarts de projection. Je n'ai rien trouvé de cela dans leur scénario et c'est pourquoi il a fallu le faire réécrire par quelqu'un qui savait ce que c'est qu'un film. Mais maintenant, je trouve que la combi-



ture en aventure. D'ailleurs les titres des films seront dorénavant empruntés aux romans de Howard, selon le sujet du film ; ainsi *Conan le destructeur*.

■ Aviez-vous lu le scénario de Roy Thomas et Gerry Conway, et quel est votre avis à ce sujet ?

(Schwarzenegger réfléchit un instant tout en allumant sa pipe.) D'abord, je l'ai trouvé à moitié correct, mais surtout il m'a semblé qu'il manquait singulièrement de motivation. Il fallait absolument le réécrire. Il n'y avait pas deux façons de le traiter. Il y avait dedans des éléments intéressants, qui sont d'ailleurs restés, qui ont été filmés, et dont je dirai qu'ils ont certainement contribué à la réussite du film, mais quand je l'ai lu, j'ai aussitôt appelé Dino et je lui ai dit que j'étais désolé, mais

raison des deux a donné un très bon scénario et un excellent film.

■ N'avez-vous pas l'impression que Conan se doit maintenant de faire certaines choses s'il veut rester fidèle au personnage tel qu'il a été créé à l'écran ?

Absolument. Je crois qu'il doit rester fidèle au personnage créé par Robert E. Howard, du début à la fin. Il a des traits de caractère évidents : c'est un homme d'action, par exemple ; il est très impatient. C'est le genre d'individu qui agit d'abord et qui réfléchit ensuite — peut-être ! Voilà pourquoi il arrive toujours le premier partout : les autres méditent leur action avant d'entreprendre quoi que ce soit, et pendant ce temps-là, Conan a déjà affronté, vaincu et détruit l'ennemi !

C'est un homme d'action, un vrai brave ; il est tout d'un bloc. Vouloir

qu'il soit moins brave, ce serait dans une certaine mesure trahir le personnage. C'est un guerrier et rien d'autre. C'est ce qui lui permet de préparer de grands plans de bataille, et de les mener à bien.

Mais tout cela vient de l'œuvre de Robert E. Howard, de même que les détails de son développement physique. Vous ne voudriez pas faire tout d'un coup de Conan un petit bonhomme malingre ? C'est un héros, un mâle plein de muscles et tout ce qui s'ensuit. Son comportement a toujours été décrit comme presque animal, et dans une certaine mesure, c'est un être humain qui se comporte avec une certaine animalité : sa façon de se déplacer, de bondir, de courir, de monter à cheval, même... Tout, dans Conan, est très instinctif et très animal. Mais, encore une fois, il n'y a rien là que Robert E. Howard n'y ait lui-même mis.

■ Et sa personnalité ? Vous devez être obligé de le cantonner dans une dimension bien précise et veiller soigneusement à ne lui faire exprimer aucune émotion, à ne témoigner d'aucune sensibilité ?

L'une des choses qui marchent le mieux au cinéma, c'est quand un personnage laisse libre cours à son émotion ou exprime son sens de l'humour. Mais je crois que dans les livres de Conan, on ne le voit pour ainsi dire jamais témoigner du moindre humour, considérer les événe-

ments avec un certain amusement ou manifester sa joie dans l'une ou l'autre de ses aventures. Pourtant, c'est là quelque chose d'important. Et bien que cela évolue constamment, d'année en année, on sait qu'au cinéma il est encore indispensable de permettre au public de se détendre au milieu de ses tribulations.

Nous avons trouvé un moyen de nous en tirer, non pas en faisant de Conan lui-même un petit plaisantin, mais en lui donnant un comparse qui suscite l'humour et la détente. Je crois qu'il faut absolument donner aux spectateurs des occasions de rire un bon coup de temps en temps, surtout après des scènes très tendues : moments dramatiques ou combats. La succession de moments graves et de moments plus légers est très importante pour la réussite d'un film. On est donc bien obligé de faire certaines choses, même si cela implique que l'on s'écarte un peu de son propos ; il faut savoir s'adapter à son époque et au public auquel on s'adresse.

■ Ne pensez-vous pas que vous en aurez assez d'être associé au personnage de Conan, au bout de cinq films ?

Non, d'abord parce que j'ai une dette de reconnaissance envers ce personnage auquel je dois beaucoup. Je crois que le fait d'incarner Conan m'a valu une très grande notoriété dans le monde entier, en me permettant de jouer dans un film

très populaire. Ne serait-ce que pour cela, je tiens à rendre au personnage ce qu'il m'a apporté. Je serai donc toujours très heureux de l'interpréter dans cinq, dix films, ou jusqu'à la fin de mes jours !

Ensuite, je prends un plaisir immense à jouer ce style de rôles ! Je me suis énormément amusé chaque fois que j'ai tourné dans un *Conan* ; c'est le genre de films qui se prête particulièrement à la joie et à l'amusement. Mon personnage a l'esprit aventureux, c'est le moins qu'on puisse dire, et les films dans lesquels il évolue sont pleins de poursuites à cheval, de scènes d'extérieurs, de combats à l'épée et d'aventures bondissantes avec des gens merveilleux comme Grace Jones, Wilt Chamberlain et Jerry Lopez, pour ne parler que de ceux qui jouaient dans les premiers films de la série. Autant de gens athlétiques, qui respirent la santé et le dynamisme ; rien à voir avec les acteurs classiques, qui savent parfois être très décevants. Rien que pour ça, je me suis beaucoup amusé en faisant les deux premiers *Conan*, et j'attends les suivants avec impatience. Je ne vois pas pourquoi cela cesserait de m'amuser pour devenir une corvée.

Ce que l'on me demande souvent, bien sûr, c'est si ça ne m'ennuie pas d'être catalogué dans un certain registre. Là encore, je préfère pren-

dre les choses positivement et me dire que j'ai beaucoup de chance de pouvoir jouer un personnage aussi intéressant plutôt que de figurer dans un film insipide dans la seule perspective de toucher un cachet. *Conan* m'a valu toute la notoriété dont je pouvais rêver et le personnage me va comme un gant. Pourquoi cela devrait-il me gêner ? Bien au contraire, j'en suis très fier et je suis particulièrement heureux d'interpréter un tel personnage dans ce genre de films.

Et puis j'ai toujours eu la chance de pouvoir faire d'autres films entre deux. Loin de m'ennuyer, la situation m'enchantait, donc. Ce qui m'ennuierait beaucoup plus, croyez-moi, ce serait de ne plus trouver de travail. Ca, ce serait embêtant, oui !

■ *The Terminator* est un film de science-fiction, n'est-ce pas ?

C'est un film fantastique futuriste. J'y joue le rôle d'un robot, d'un androïde, plutôt. Je veux dire que je suis un être mécanique à l'intérieur, mais qu'à l'extérieur, je ressemble tout à fait à un être humain. Comme mon nom l'indique, je mets fin à la vie des gens afin de modifier l'avenir. Je reviens de l'année 2035 à notre époque pour détruire certains individus afin de les empêcher de mettre au monde les enfants qui auraient dû être les dirigeants de demain...

Evidemment, je n'y arrive pas toujours, parce qu'il n'est guère possible d'intervenir sur un futur qui a déjà eu lieu ! Mais enfin, c'était bien d'essayer. La fin du film est ouverte. Le « Terminator » finit broyé par une machine à compacter les voitures, mais il s'en échappe un microprocesseur qui est ramassé par l'un des chercheurs et avec lequel on pourra, bien sûr, fabriquer un millier d'autres exterminateurs dans son genre.

■ Il se pourrait donc qu'Arnold Schwarzenegger joue dans une seconde série ? Exactement ! Pourquoi le type qui fait Indiana Jones serait-il le seul à jouer dans des séries ! (Rire).

■ Vous jouez dans la série des *Conan*, dans *The Terminator* et dans ce drôle de western, *Cactus Jack*. Pensez-vous qu'en variant les plaisirs de la sorte vous allez vous débarrasser de votre image de « Monsieur Muscles » pour amener le public à ne plus voir en vous qu'un acteur comme les autres ?

Je crois que tout le monde a déjà compris avec *Conan* que pour interpréter ce rôle, il fallait autre chose qu'un physique. Sinon, pourquoi serais-je seul à le faire alors qu'il y a un demi-million de culturistes à faire de la compétition dans ce pays ? Ce ne sont pas les physiques spectaculaires qui manquent ; il y a des tas de Mr. Univers, par ici. Je crois que s'il y a quelque chose qui me distingue des autres, c'est que je suis un acteur. Les capacités physiques

pour incarner le personnage viennent en plus.

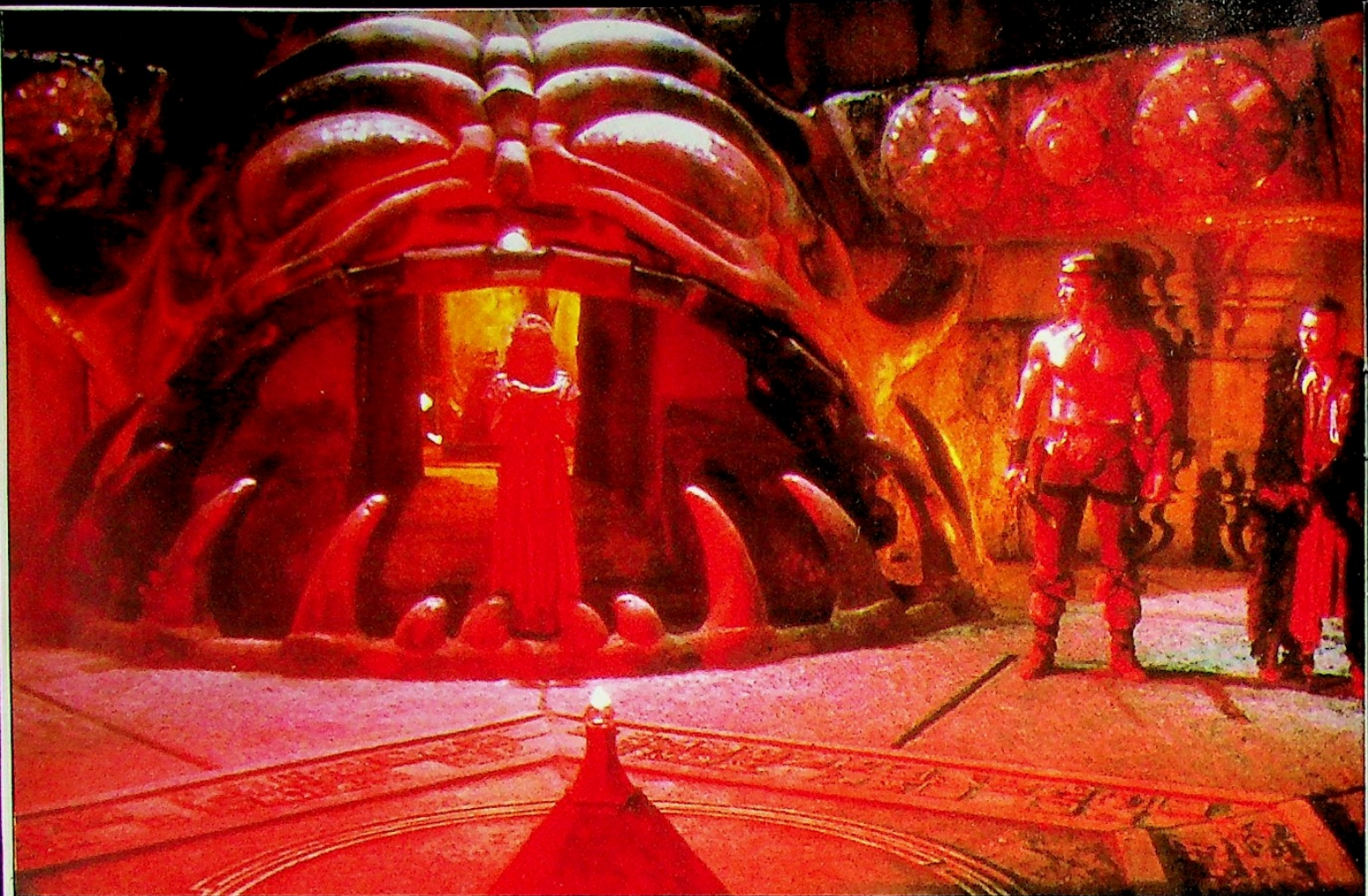
A aucun moment, dans *The Terminator*, je ne fais étalage de mes muscles ; il faut donc bien qu'on m'ait pris pour autre chose ! Cela aurait pu être pour mon nom, mais je ne suis pas seul à porter un nom connu, maintenant, dans la profession ! Je me plais à penser que ce sont mes talents d'acteur qui m'ont valu d'être choisi. Dans le cas de *Conan*, c'est la combinaison des deux, bien sûr, mais je crois que je peux prouver dans le personnage de Conan que je suis capable de jouer un rôle et être amené à faire d'autres films comme *The Terminator*. En fait, d'ici quatre ou cinq mois, je dois tourner un film intitulé *The Outpost*, qui n'a rien à voir avec le culturisme. Je crois que je vais continuer à faire régulièrement des *Conan*, et entre deux, des films totalement différents, aussi longtemps que ce sera possible.

■ Mais vous n'abandonnez pas pour autant le culturisme ?

Si je veux continuer à pouvoir jouer dans *Conan*, je n'ai pas le choix ! Il faut que je sois en forme ! En fait, je suis plus en forme dans *Conan The Destroyer* que je ne l'étais lorsque j'ai fait *Conan The Barbarian*. Et si ça continue ainsi, je devrais tout casser dans *Conan 3* !

Rien que pour moi, d'ailleurs, j'ai besoin de m'entraîner et de me





ARNOLD SCHWARZENEGGER

maintenir en bonne forme physique. J'ai besoin d'être fier de moi-même lorsque je me regarde dans une glace. Il faut que je puisse me dire : « Oui, je suis encore en forme ! » C'est très important pour moi. J'ai besoin de savoir que je fais quelque chose tous les jours, physiquement.

■ Vous arrivez à trouver le temps tous les jours ?

Bien sûr. Pour moi, l'entraînement c'est comme de manger et de dormir. Vous ne vous demandez jamais si vous allez trouver le temps de dormir, vous allez simplement vous coucher quand vous êtes fatigués. Eh bien, l'entraînement, c'est la même chose pour moi. Ça fait partie de ma vie, tout simplement. C'est programmé dans mon existence comme toutes les choses indispensables et je ne me demande jamais si j'ai le temps de le faire ou pas. Je me lève à six heures tous les matins et je vais au gymnase avant de prendre mon petit déjeuner. A ce moment là, il n'y a personne pour me dire ce que je devrais faire. Ce serait plus difficile dans la journée, évidemment, parce que j'ai des réunions de travail, des interviews, des choses de la sorte...

■ Dans un récent entretien, vous teniez sur Dino de Laurentiis des propos rien

moins que flatteurs qui laissaient supposer que vous ne vous étiez pas très bien entendu avec lui, ou tout au moins que vous aviez eu des problèmes pour le premier film. Les choses se sont-elles arrangées ?

Franchement, je ne me rappelle plus ce que j'ai dit à ce sujet ; je ne relis jamais mes interviews. Enfin, il faut bien admettre que ça ne s'est pas toujours très bien passé entre nous, au début. Il y a eu des frictions lors des premiers entretiens. Rien de personnel, en fait, seulement j'ai dû dire des choses qu'il a mal prises et nous nous sommes opposés sans vraiment nous connaître. A ce moment-là, il ne me voyait pas dans le rôle de Conan ; c'est Milius qui lui avait dit qu'il n'y avait que moi qui pouvais le faire, et il s'est incliné. Mais par la suite, après avoir vu les trois premiers jours de rushes, il est venu me voir et il m'a dit (*imitant Dino de Laurentiis*) : « Hé, c'est vous, Conan ! » ce qui était sa façon de me dire que je personnage était fait pour moi et que j'avais raison. Je l'ai pris comme un grand compliment, venant de sa part.

Maintenant, évidemment, il est très, très gentil avec moi. Il m'a invité à toutes ses soirées et je fais vraiment partie de la famille. Tout à fini par s'arranger. Je crois que c'était une réaction épidermique, au départ ; une parole en entraînant une autre, nous avons commencé à

nous chamailler comme des chiffonniers !

■ Il paraît que vous vous entendez très bien avec Raffaella...

Il est encore beaucoup plus facile de s'entendre avec Raffaella qu'avec Dino. C'est qu'il a un problème ; il s'est occupé de plus de 400 films, directement ou indirectement. D'une certaine façon, il fait comme moi avec le culturisme, et je n'ai aucun mal à comprendre son attitude ; je ne suis pas plus patient que lui ! Quand je concours pour le championnat du monde de culturisme et qu'on vient me voir avec un problème, j'envoie la personne promener en lui disant de me fiche la paix, que ce n'est rien, et que je n'ai pas le temps de m'occuper de ce genre de détails. Je comprends qu'il n'ait pas de patience, qu'il se montre parfois peu tolérant pour certaines choses. Il faut que les choses aillent comme il veut, et pas autrement.

Seulement il arrive parfois qu'il y ait des retours de bâton ; on ne peut pas tout savoir, on n'est pas infailliable, et il en a peut-être conscience, mais il n'y peut rien. Je n'y peux rien moi-même ! Voilà pourquoi il n'est pas toujours facile à vivre. Raffaella, au contraire, est toujours enthousiaste lorsqu'on parle cinéma ; mais c'est parce qu'elle n'a pas fait autant de films. On arrive toujours à discuter avec elle et les

relations sont plus faciles et toujours très agréables. Lorsqu'on lui explique quelque chose, c'est le genre de femme qui répond toujours : « Arnold, je vous rappellerai. Je vais y réfléchir, mais je crois que vous avez raison. » Ou bien, si je lui dis que j'ai trouvé dans le scénario que j'ai reçu quelque chose de vraiment mauvais, elle répond invariablement : « Je suis d'accord, mais c'est très difficile avec Dino » et bla-bla-bla. On arrive toujours à s'entendre, et le contact est excellent.

Quand on travaille sur des films à gros budget comme *Conan*, on peut toujours compter sur toutes les assurances du monde. Il y avait tellement de pages aux contrats que j'ai signés que je n'avais même pas envie de les compter ! Mais ce qui est vraiment important, c'est d'avoir confiance les uns dans les autres, et d'avoir envie de faire avancer les choses ensemble. C'est ainsi, par exemple, que mon contrat spécifie que j'ai droit à une caravane de première classe, de tant de mètres de longueur... Parfait, seulement à un moment donné, nous nous sommes retrouvés en train de tourner dans les montagnes, dans un coin où il était impossible de faire passer une caravane de cette taille. Si je m'en étais tenu aux termes du contrat, il aurait bien fallu qu'ils s'y conforment. Sauf que cela aurait pu mal tourner, parce qu'ils se seraient tout simplement dit : « Très bien, nous

ne tournerons pas dans cet endroit, bien que ce soit un endroit merveilleux, parce qu'on ne peut pas faire passer les caravanes que ces gailards ont demandées par contrat. » Et dans le cas précis, lorsque Raffaella est venue m'annoncer qu'ils avaient ce problème de caravane, j'ai tout simplement répondu de laisser tomber, nous dormirions tous sous la tente. Je pensais qu'il était plus important de tourner dans le coin qui avait été choisi. D'un autre côté, si j'ai besoin d'autre chose que ce qui a été prévu au contrat, je sais que Raffaella fera tout son possible pour me donner satisfaction. Quand on travaille ensemble sur ce genre de films, et qu'on a envie d'en faire cinq d'affilée, surtout, il vaut mieux avancer main dans la main que de se sauter à la gorge à chaque instant !

■ Vous ne vous prenez donc pas pour une *prima donna* ?

Non, vraiment pas ! Pour moi, ce qui compte d'abord, c'est que je sois payé ; ensuite, toutes les attentions que je réclame, c'est le temps nécessaire pour me permettre de faire bonne figure dans le film et d'incarner le personnage comme il mérite de l'être. Si je demande au metteur en scène de faire une autre prise, j'attends de lui qu'il se conforme à mon désir. Si je dis à Raffaella qu'il faut refaire une scène qui n'a pas bien marché, à elle de faire ce qu'il faut pour trouver l'argent afin de la retourner. Voilà ce qui compte. Le reste est une affaire de relations humaines : il faut former une équipe soudée où chacun est là pour aider l'autre.

■ Vous vous étiez très bien entendu avec John Milius. Vous avez dû être déçu lorsque vous avez appris que ce n'était pas lui qui mettait en scène le second film de la série ?

Oui, j'ai été très déçu qu'on ne refasse pas appel à lui. Ou plutôt, on le lui a bien demandé, seulement il s'était engagé à faire *Red Dawn*, qu'il est en train de tourner actuellement, et il avait déjà promis à la M.G.M. de terminer pour une certaine date. Il avait donc fait part à Dino de ses exigences, et Dino ne les a pas acceptées ; il voulait avancer sur *Conan the Destroyer* et n'avait pas le temps d'attendre que John écrive le scénario et le mette en scène. Il était tout simplement impossible que John fasse les deux.

J'ai donc été bien obligé d'accepter que ce soit quelqu'un d'autre qui réalise le film, mais ça n'a pas été sans problèmes. Au début, quand ils m'ont parlé de Richard Fleischer, ça ne m'a trop rien dit ; c'était un petit bonhomme frêle et fragile de 67 ans et j'ai pensé qu'il n'avait pas la vigueur d'un homme comme Milius. John passait son temps une épée ou une hache à la main, à montrer aux gens ce qu'ils devaient en



faire ! Il était toujours en train de parler de Gengis Khan et de toutes sortes de grandes batailles et je vous assure que ça créait une animation pendant le tournage ! Richard Fleischer, ce n'était pas le même genre, mais il est très vite devenu évident qu'il apportait au film un niveau de qualité tout à fait profitable. Par ailleurs, il inspirait une grande confiance ; il avait déjà plus de quarante films derrière lui, et c'est toute une expérience. Il sait diriger, il sait déléguer.

Dans les scènes de bataille, par exemple, il confie le soin au responsable des cascades de régler la séquence et d'en assurer la chorégraphie, ce qui le laisse plus libre de son temps pour veiller à d'autres aspects de son travail de réalisateur, et il sort de là parfaitement détendu. On a vraiment le sentiment qu'il y a un chef dans tout ça. C'est l'impression qu'il m'a toujours donnée, en tout cas. Et puis il avançait très régulièrement, sans jamais dépasser le temps imparti. C'est un très grand metteur en scène et sa direction d'acteur est d'une grande précision. Il apporte énormément de lui-même dans les répétitions. Après quelques jours de tournage, j'ai été vraiment content que ce soit lui qui ait été choisi pour faire ce film, et maintenant que j'ai vécu cette expérience et que j'ai vu le résultat, je dois dire que j'accepterais de travailler avec lui dans tout ce qu'on voudra tellement il est génial ! C'est un réalisateur de très

grande classe, très sensible, très réceptif aux acteurs, doté d'une grande inspiration et d'une puissance étonnante, à sa façon toute tranquille.

■ Croyez-vous que sa mise en scène ait changé *Conan* ?

Je suis persuadé que grâce à lui, *Conan* est un film moins lourd, plus philosophique que ce qu'en avait fait Milius, et plus proche de la bande dessinée, plus léger. Il a moins insisté sur les scènes de violence. Avec lui, *Conan* est devenu un film tous publics et il y a même introduit de l'humour.

■ Quels sont vos prochains projets ?

Pour l'instant, en dehors des films de *Conan*, que j'aimerais vraiment continuer à faire, je voudrais tourner un film sur les Vikings. Cela fait déjà plusieurs fois qu'il en est question, et on dirait que mon rêve va bientôt se concrétiser.

Et puis ça me ferait plaisir de faire une comédie. Je crois que j'en serais tout à fait capable. Ainsi que de jouer dans tous les genres de films, évidemment ! C'est le rêve de tous les acteurs, que d'étendre leur gamme. Enfin, il ne faut pas forcer le sort, et surtout, ne rien imposer au public : c'est là qu'on risque le plus de se casser la figure ! Il faut y aller tout doucement, quand on change de genre, afin que les gens ne se disent pas : « Je ne veux plus le voir dans une comédie ; je veux le voir découper les gens à la hache ! ».

(Trad. : Dominique Haas)

Arnold Schwarzenegger

se consacre au cinéma depuis 1975, après s'être fait une réputation internationale dans le domaine de l'athlétisme. Il a débuté dans le culturisme à l'âge de quinze ans. De santé précaire, fréquemment malade et dominé par son frère aîné, cinq ans d'efforts soutenus lui permirent d'acquiescer le titre de Monsieur Univers. Depuis, il a remporté quatre fois cette distinction, et sept fois le titre de Monsieur Olympie, qui en ont fait l'une des plus grandes vedettes de sa spécialité.

Arnold Schwarzenegger est né le 30 juillet 1947, à Graz, en Autriche, et passe ses premières années dans le village de Thal, où son père était officier de police. Il s'essaie, sans trop de succès, aux sports d'équipe, avant de trouver sa voie dans le culturisme. Dès cette période, il décide aussi de faire une carrière d'acteur aux Etats-Unis. Il poursuit un entraînement rigoureux, jour après jour, et durant son service militaire remporte le premier prix au concours de Monsieur Europe junior. A vingt ans, il part pour les Etats-Unis où commence pour lui un nouveau type d'entraînement. Il s'inscrit à l'Université de Californie, où il suit des cours de psychologie et passe avec succès un diplôme d'administration et d'économie internationale à l'Université de Wisconsin.

A partir de 1975, il commence à se consacrer à de nouveaux domaines : activités financières, écriture, cinéma. Après une courte apparition dans *Le Privé* de Robert Altman, il tient son premier vrai rôle dans *Stay Hungry* de Bob Rafelson, face à Jeff Bridges et Sally Field et remporte le Golden Globe. Depuis, il a tourné le documentaire *Pumping Iron* (Arnold le Magnifique) et fut, en 1979, le partenaire de Kirk Douglas et Ann-Margret dans le western parodique de Hal Needham *The Villain* (Cactus Jack). En 1980, il tourna *The Jayne Mansfield Story* pour CBS. Arnold Schwarzenegger a également commenté diverses émissions sportives et est apparu en guest star dans « Les rues de San Francisco ». Il a publié trois livres à succès sur le culturisme : « Arnold : The Education of a Bodybuilder » (qui figura pendant six mois sur la liste des best-sellers), « Arnold's Bodybuilding for Men » et « Arnold's Bodyshaping for Women ». Il a donné des conférences sur ce thème à travers le monde entier et a organisé de nombreuses démonstrations d'haltérophilie dans les prisons américaines.



CONAN PROJETÉ DANS L'UNIVERS FUTURISTE DE LA CYBERNÉTIQUE

TERMINATOR

PAR C.-J. HENDERSON

On est toujours content quand c'est le petit qui gagne... Ces derniers temps, en ne voyant que de grosses machines au budget exorbitant tels Indiana Jones et le temple maudit, Buckaroo Banzai et Gremlins, on finissait par se demander ce qui arrivait au cinéma américain. Flairant les bénéfices que cela allait leur rapporter, les grosses compagnies et leurs puissants metteurs en scène sacrifiaient trop souvent la magie de films comme Superman, Les Aventuriers de l'Arche perdue et autres pour des projets plus que douteux. Troquant d'authentiques personnages contre des silhouettes de papier mâché et confondant scénario et effets spéciaux, ces mercantis ont bradé la notion de héros, ne braquant plus leurs caméras que sur des sujets au résultat — financier — certain, au mépris de tout le reste.

Par bonheur, tout le monde ne raisonne pas encore comme cela : les forces créatrices qui ont présidé à la naissance de ce récent thriller de science-fiction au budget raisonnable — entendez par-là « modeste » — qu'est *Terminator* avaient autre chose en vue que le profit immédiat. L'action de *Terminator* se déroule à Los Angeles, à notre époque, avec de nombreux « retours en avant » dans le futur. Le film décrit une époque où les machines et les robots ont acquis une intelligence telle qu'ils cherchent désormais à exterminer l'humanité. Et leur détermination est telle qu'ils y parviennent presque. Un incroyable combattant pour la liberté, vient à la rescousse de l'humanité, un héros qui rallie les forces humaines, et réagit si bien qu'il parviendra à briser la révolte des armées mécaniques, les empêchant de détruire

la race humaine. Les machines n'encaissent pas impunément ce coup : elles ont maîtrisé les principes du voyage dans le temps et dépêchent un tueur cyborg dans le passé — en 1984 — afin de tuer la femme qui devait donner le jour à leur ennemi mortel. Mais ce dernier parvient à envoyer son propre émissaire dans le temps pour mettre fin aux agissements de l'androïde.

Il s'ensuit 90 minutes de délire cinématographique et d'action débridée intitulée *The Terminator*. Renonçant à toute débauche d'effets spéciaux, pour ne faire appel qu'à ceux qui se révèlent vraiment indispensables à la progression du récit, le film se déroule à toute vitesse, captivant inmanquablement son public, séance après séance, le tenant sous le charme vénéneux d'une violence comme on n'en a jamais vue au cinéma. Ce film, qui s'appuie sur la logique et la narration et non pas sur la poudre au yeux, est le premier bon film de science-fiction qu'il nous aura été donné de voir depuis bien longtemps, ne serait-ce que parce qu'il met en scène des acteurs et des actrices dotés d'une respiration, et pas seulement des gadgets propulsés au milieu de travelling mattes et d'écrans bleus.

L'idée originale du film a germé alors que son scénariste et réalisateur, James Cameron, et le producteur co-scénariste Gale Hurd travaillaient ensemble sur un autre film du genre qui nous intéresse : *Battle Beyond the Stars*. « C'est Jim qui y a pensé le premier », raconte Hurd, « mais je me suis tout de suite dit que ça ferait un rudement bon film. Il a aussitôt entrepris d'en écrire le scénario, et j'ai fini par m'y intéresser aussi. Jim a une telle expérience des effets spéciaux qu'il était naturel qu'il le mette en scène. Quand le script a été terminé, nous étions tous les deux persuadés de tenir tous les éléments d'un film sensationnel. »

L'un des premiers à partager leur enthousiasme devait être Arnold Schwarzenegger : « J'avais lu des quantités de scénarios de films d'aventure et d'action », nous a-t-il confié,

« mais c'était vraiment le meilleur. J'ai tout de suite eu très envie d'interpréter le rôle de l'exterminateur, dès le début de ma lecture. » (voir entretien ci-après).

« Pour moi », renchérit Cameron, « il n'y avait qu'Arnold qui pouvait jouer ce rôle. Je me suis immédiatement dit qu'il serait parfait. »

« Dans tous les films où j'ai joué », poursuit Schwarzenegger, « on m'a toujours confié le rôle du héros. Là, j'ai enfin réussi à incarner un méchant vraiment très méchant. C'était nouveau, pour moi, et j'ai énormément apprécié cette expérience. »

La joie d'Arnold fait plaisir à voir. La caméra est braquée sur lui pendant plus de la moitié du film, et il ne manque pas un instant à la réputation qu'on lui a faite pour la circonstance de créature monstrueusement dangereuse. L'acteur a usé et abusé de son accent au cours de sa carrière, et nul doute que les critiques de ses détracteurs ne se-

ront pas moins acerbes parce qu'il incarne un robot dans ce film. On ne peut que regretter que leurs réactions soient aussi prévisibles.

Schwarzenegger est un bon acteur. Il approche chacun de ses rôles individuellement, en acteur, et s'efforce de se couler dans le rôle, et non pas le contraire. A aucun moment on ne pense à Conan ou à l'un quelconque des rôles qu'il a pu interpréter par le passé en le voyant dans ce film ; il est le *Terminator*, et on y croit de la première à la dernière image. On pourrait en dire autant de tous les acteurs du film : Linda Hamilton, dans le rôle de la future mère pourchassée par le tueur-cyborg, et Michael Biehn qui incarne son protecteur, sont



tout aussi convaincants. Quant à Paul Winfield, le policier impliqué, bien malgré lui dans la guerre du futur qui ravage la ville dont il est chargé de défendre la loi et l'ordre, il est en pleine forme. C'est son troisième film de science-fiction (après *Damnation Alley* et *Star Trek III*) et il n'a jamais été aussi bon.

Ce qui vaut pour presque tous les acteurs du film, qu'ils apparaissent à l'écran ou qu'ils soient derrière la caméra : Stan Winston, lauréat de deux Academy Awards et nommé pour un autre, admet qu'il s'est surpassé pour les maquillages d'effets spéciaux de ce film. Ernie Farino, le coordinateur des effets spéciaux, a travaillé sur un grand nombre de films du genre dont *Caveman*, *The Howling* et *The Thing*, mais il est aussi fier de son travail pour ce film que de celui qu'il a fourni pour tous les autres réunis !

Adam Greenberg, le directeur de la photo, est au mieux de sa forme ; le monteur, Mark Goldblatt, à l'habileté duquel on doit une bonne part de suspense de *Halloween II*, a mis toute sa science au service de *Terminator*, et c'est ainsi qu'on se retrouve cramponné à son fauteuil pendant toute la projection du film !

Mais pour faire un bon film, il faut autre chose qu'une équipe technique compétente ; il est arrivé plus d'une fois dans le passé, et surtout ces dernières années, que des metteurs en scène de génie, des acteurs de tout premier plan et les meilleurs spécialistes des effets spéciaux de tous les temps accouchent d'un film qui avait tout pour réussir et qui finit par ennuyer son public pour des raisons incompréhensibles.

Il ne leur manque sans doute qu'une seule chose, dont *The Terminator* dispose en abon-

dance : une âme. L'aspect scientifique prend tout son sens. Aucune faille : quand on fait sauter les jambes du robot, à la fin, on prend bien soin de nous montrer que les jambes ne sont que des poulies et des montants — c'est dans la poitrine que ça se passe, et on nous explique soigneusement qu'avec les armes dont nous disposons à notre époque, la cage thoracique en question serait proprement indestructible.

Il n'y a pas de préséance, dans *Terminator* ; seul le résultat final compte. Il y a dans ce petit film une magie qui aurait pu métamorphoser en un authentique chef-d'œuvre un *Sheena*, ou n'importe laquelle de ces productions essouffées et pompeuses dont on nous gratifie si volontiers en ce moment.

Il y a maintenant quelques années, lorsqu'on prit conscience d'un public amateur de films vraiment noirs, on vit sortir

un certain nombre de films destinés à ce public. Mais très vite les vampires qui hantent les couloirs des maisons de production s'emparèrent des formules que l'on sait et les épuisèrent à force de les piller, dégoûtant les spectateurs mêmes auxquels ces films s'adressaient.

C'est maintenant le public des films de science-fiction qui est dans le colimateur, et on peut être sûr que pour un *Alien* ou un *Ghostbusters*, on assistera désormais à la prolifération d'une myriade de *Yor*, de *Planet of Horrors* et autres *Space-hunters*. Le spectateur n'a plus, comme toujours, qu'à tenter sa chance au milieu des bandes-annonces, et à se fier au bouche-à-oreille et à ses critiques préférés pour tenter de séparer le bon grain de l'ivraie. Ce n'est jamais facile, mais il y a des films comme *Terminator* qui vous récompensent tout d'un coup de bien des choix malheureux !



Une monstrueuse machine à tuer, que même les flammes de cet infernal brasier ne sauraient arrêter...

TERMINATOR

ENTRETIEN AVEC ARNOLD SCHWARZENEGGER

PAR TOM SCIACCA

**ARNOLD
TROQUE SON ÉPÉE
CONTRE UN
PISTOLET A
RAYONS LASER...**

Le petit Arnold qui vit le jour en Autriche ne se doutait pas qu'un jour il deviendrait, comme son héros John Wayne, l'idole de millions de gens et gagnerait sa vie en pourfendant ses ennemis à longueur de films... Dans Terminator, il incarne un cyborg meurtrier venu du futur pour changer l'histoire, et dans sa bouche, le récit de ses aventures n'est pas sans évoquer certains épisodes de Outer Limits comme, par exemple, The Man Who Was Never Born interprété par Martin Landau dans le rôle d'un mutant envoyé du futur pour tuer la femme qui devait mettre au monde l'homme qui déclencha la troisième guerre mondiale, ou encore Soldier, signé Harlan Ellison, dans lequel un super-soldat (Michael Ansara) est propulsé dans le passé... avec sa guerre, voire Demon With a Glass Hand, toujours de Harlan Ellison, avec Robert Culp (The Greatest American Hero — le plus grand héros américain) en androïde dont dépendent les vies de milliards de futurs terriens...

Parlez-nous de Conan III...

C'est Ed Pressman qui m'a appris que Dino et l'Universal avaient pris une option sur le film. Cette fois, il sera interdit aux mineurs de dix-sept ans non accompagnés ; on ne peut plus faire de films sans sexe, aujourd'hui. Donc, Ed m'a dit qu'ils voulaient faire écrire le scénario par John Milius et lui faire produire le film dont il assurerait la supervision de la mise en scène, confiée à un jeune réalisateur.

Mais Bill Stout — le chef décorateur de Conan II — n'avait-il pas déjà écrit un scénario pour Conan III ?

C'est bien possible. Je me rappelle que pendant le tournage, au Mexique, un amoureux fou de Conan avait manifesté le désir d'écrire un scénario. Lorsque les gens venaient voir Dino en lui disant qu'ils avaient envie d'écrire quelque chose, il leur répondait invariablement de laisser aller leur imagination, et que si ça lui plaisait, il achèterait le résultat. Il ne serait donc pas étonnant que plusieurs personnes écrivent actuellement des scénarios pour Conan.

Comment vous êtes-vous retrouvé en train de faire Terminator ?

Mike Medavoy, l'un des dirigeants d'Orion Pictures m'en a parlé lors de la projection de *Blue Thunder*. Au départ, il voulait que j'incarne Reese, le héros, mais après avoir rencontré Jim Cameron, le réalisateur, et après avoir lu le scénario, surtout, je me suis senti beaucoup plus at-

tiré par l'exterminateur que par Reese. J'ai parlé du personnage à Cameron ; nous avons discuté de son attirance pour les armes, de sa façon de marcher, de son attitude, et une heure plus tard, c'est lui qui m'a proposé le rôle.

Comment vous êtes-vous préparé à ce rôle de tueur-cyborg ?

L'un de mes films préférés se trouve être *Mondwest* ; j'ai basé mon personnage sur celui du tueur robot incarné par Yul Brynner dans *Mondwest* et *Futureworld*. J'ai étudié ses mouvements. J'aime les films d'anticipation — pas ceux qui sont truffés de fusées comme *la Guerre des étoiles*, mais ceux qui permettent d'envisager un avenir possible. J'aime l'idée que, si on a envie de tuer quelqu'un, on peut se rendre dans un endroit comme *Mondwest* et tuer un robot au lieu d'un être en chair et en os.

Nous nous sommes laissés dire que Terminator avait été tourné dans des décors peu banals...

Un grand nombre de scènes du futur ont été tournées dans une aciérie, sous un éclairage inquiétant. Jim Cameron a été formé à une école de mise en scène où l'on a l'habitude des économies. On a l'impression que son film a coûté vingt millions de dollars, alors qu'il n'a pas dû en coûter plus de six ou sept. J'aime les véhicules futuristes, les pistolets à laser et tous les gadgets de ce genre. Nous avons aussi beaucoup tourné dans les faubourgs de Los Angeles, dans des ruelles sinistres, sordides, dans le coin des drogués, dans des hôtels de dernière catégorie, au milieu des camés et des prostituées. Pour une expérience, c'était une expérience, croyez-moi, et j'ai beaucoup appris !

Avez-vous fait vos cascades vous-même dans ce film ?

Très peu. La plupart des cascades mettaient en jeu des accidents de voiture qui prenaient feu, et c'est le travail des cascadeurs. Ils savent ce qu'ils font. Dans les *Conan*, je peux tout faire moi-même, les combats et le reste, mais les collisions en voiture, c'est pour les spécialistes !

Y a-t-il des acteurs avec lesquels vous aimeriez travailler ?

Oh oui, beaucoup ! Marlon

Brando, Laurence Olivier, tous les grands acteurs dont il y a énormément à apprendre. J'ai très envie de faire cette expérience avec eux. Je suis sûr que j'en retirerai des choses fantastiques.

Lorsque vous étiez enfant, vous lisiez des bandes dessinées, ou des histoires fantastiques ?

Enormément, oui ! J'ai lu beaucoup de fantastique, surtout avec des personnages du genre de Conan, justement.

... Et les aventures de Superman ?

Nous recevions évidemment toutes les bandes dessinées américaines, en Autriche, mais je préférais les héros musclés, comme Siegfurd, un grand gailard blond du même style que Conan, et les histoires de la Forêt Noire. J'aimais ces héros... Les acteurs comme John Wayne. J'adorais les westerns de John Wayne.

Et Buster Crabbe et Flash Gordon ?

Non, ça, je ne me souviens pas, mais en Autriche, Johnny Weissmuller et ses films de Tarzan étaient très populaires. Je me rappelle que mon père m'avait emmené à l'inauguration d'une piscine par Johnny Weissmuller, alors que j'avais six ans. Et puis j'aimais les culturistes comme Dan Vadis, Steve Reeves, Gordon Scott, Lex Barker et Brad Harris. Vous savez que Harris a interprété un grand nombre de films de la série *Kommisar X*, en Europe.

Et quand vous pensez à l'avenir... ?

J'aimerais travailler de nouveau avec Jim Cameron, le metteur en scène de *Terminator*. Nous avons fait du bon travail ensemble. Je voudrais bien faire un autre film avec lui...

Note : depuis cet entretien, Arnold a donné son accord pour interpréter le rôle de Conan dans *Red Sonja*, avec Brigitte Nielsen dans le rôle de Sonja et Sandol Bergman dans celui de la méchante.

Arnold Schwarzenegger doit également jouer dans deux nouveaux films d'aventure et de science-fiction : *Outworld* et *The Vikings*. Par ailleurs, le succès triomphal remporté aux Etats-Unis par *Terminator* laisse augurer un *Terminator II*, qui devrait être tourné après *Conan III*.

Un remarquable travail d'effets spéciaux au terme duquel la chair et le métal aboutissent à une parfaite symbiose.

TERMINATOR

LES EFFETS SPÉCIAUX

PAR C. J. HENDERSON



« Bon, alors, écoutez : le « Terminator » est une unité d'infiltration mi-homme, mi-machine. A l'intérieur, c'est un châssis de combat en hyper alliages, commandé à l'aide de micro-processeurs. Entièrement blindé, très résistant. Mais à l'extérieur, ce sont des tissus humains vivants : chair, peau, cheveux, sang, spécialement cultivés à l'usage des cyborgs. La série 600 est équipée d'une peau en caoutchouc ; ses éléments sont faciles à repérer. Mais ceux-ci sont tout nouveaux. Ils ont vraiment l'air humains. Ils suent, ils ont mauvaise haleine, rien n'y manque. Ils sont presque impossibles à distinguer des vrais humains. Il a fallu que j'attende qu'il vienne vers vous pour l'identifier. »

« Ecoutez, je ne suis pas stupide, vous savez. On ne peut pas encore faire des trucs comme ça. »

« Pas encore... »

[Kyle Reese et Sarah Conner, dans la continuité dialoguée du Terminator.]

Comme dans tous les meilleurs films de science-fiction, de *La Guerre des étoiles* aux dernières super-productions en date, comme *Dune* et *Starman*, les effets spéciaux jouent un rôle primordial dans l'impact visuel de *Terminator*. En fait, la dernière production de science-fiction d'Orion Pictures compte peut-être le pourcentage d'effets spéciaux à la minute le plus élevé à ce jour !

Sachant ce qui les attendait, les producteurs John Daly et Derek Gibson ont fait appel à l'un des plus grands spécialistes en ce domaine : Stan Winston. C'est lui qui a imaginé et mis au point la plupart des maquillages, des robots et des effets spéciaux mécaniques du film. Et il admet bien volontiers que c'est pour ce film qu'il a réalisé ses performances les plus étonnantes.

« Chacune des métamorphoses que subit le Terminator — l'exterminateur — est plus compliquée que la précédente, et il y en a des quantités », devait-il nous confier. « C'est probablement le film qui m'a donné le plus de fil à retordre ». Ce n'est pas un aveu à la légère, de la part de l'homme qui a remporté deux Emmy Awards pour ses effets spéciaux, et nous a donné la *Chose* de John Carpenter.

« Mon rôle dans ce film a consisté pour l'essentiel à diriger une multitude de gens incroyablement doués et bourrés de talent, qui modelaient, assemblaient et donnaient corps aux idées de Jim Cameron ».

Quels que puissent être les efforts de Winston pour minimiser son rôle dans *Terminator*, ses complices dans cette entreprise ont vite fait de ramener sa fausse modestie à sa juste mesure : la vedette du film, Arnold Schwarzenegger, en particulier, ne tarit pas d'éloges sur son travail : « Je n'aurais jamais pensé connaître le jour où, en regardant des photos, j'en viendrais à me demander si c'est bien moi ou si c'est la maquette ! » avoue Arnold. « Il n'y a pas moyen de voir la différence, et c'est assez inquiétant, au fond. Sur dix photos, je me trompe bien six ou sept fois. C'est vous dire à quel point la ressemblance était parfaite ! ».

Arnold n'est pas la seule star du film, en réalité : contrairement à *Conan*, il partage la vedette... avec un robot, mais un robot en chair et en os, si l'on peut dire : alors que C-3PO, le héros de *La Guerre des étoiles*, était incarné par un homme déguisé en androïde, le cyborg utilisé à la fin de *Terminator* ne pouvait être interprété par un acteur en costume. Sa conception même impliquait la construction d'un authentique robot grandeur nature, et c'est à Winston qu'incomba la tâche d'en venir à bout.

L'alter-ego de métal d'Arnold mesure bien deux bons mètres de hauteur et il est constitué de plus de mille pièces en mouvement, toutes usinées à la main par Winston et son équipe. La construction du robot prit près

d'une année, mais aussi minutieux qu'ait pu être le travail, le robot était malgré tout incapable de se mouvoir par ses propres moyens : il fallait des porteurs pour le déplacer ! Lorsqu'on le voit avancer dans le film, il est en fait porté par des hommes à l'aide de planches fixées sur ses hanches. Et ses porteurs ne se contentaient pas de le faire aller en avant ou en arrière, ils devaient encore le faire monter et descendre comme s'il marchait pour de bon. Pour compliquer encore les choses, à la fin du film, le robot étant blessé, les machinistes durent simuler sa claudication...

« De tous les films de ma — courte — carrière de quinze années passées au service du cinéma, *Terminator* est certainement le plus excitant auquel j'aie apporté ma contribution », devait nous dire Winston. « Tout s'est magnifiquement passé, et nous nous sommes bien amusés. Et je me sens extrêmement privilégié d'avoir eu la possibilité de travailler avec une équipe de gens aussi talentueux, dont les noms resteront malheureusement à jamais ignorés du grand public, puisque c'est moi qui récolte tous les lauriers ! ».

Le talent et la compétence des « porteurs » et de l'ensemble de ceux qui ont travaillé avec Winston n'ont plus à être prouvés ; ils apparaissent au détour de chaque plan de *Terminator*. Et pourtant, rares seront ceux qui pourront prendre la juste mesure du temps et de la difficulté impliqués par chacun des effets spéciaux d'un film de ce genre.

Ainsi, dans une certaine scène du film, voit-on Kyle et Sarah s'enfuir devant le cyborg et se réfugier derrière une voiture à partir de laquelle, d'une balle bien placée, Kyle fait sauter le réservoir d'essence d'une voiture juste à côté de l'exterminateur. Ils montent en voiture et reculent précipitamment, mais le cyborg jaillit des flammes, bondit sur le toit de la voiture et enfonce le pare-brise à coups de poings pour s'emparer de Sarah. Sur l'écran, la scène ne dure pas quatre-vingt dix secondes en tout ; mais il ne fallut pas moins de cinquante personnes et de deux jours de tournage pour en venir à bout. La longueur relative des prises de vues tient à l'extrême danger représenté par le mur de feu, qu'il fallut calculer et maîtriser avec les plus grands soins. Le cascadeur qui doublait Arnold fut « enflammé », ce qui exigea encore une fois les soins que l'on imagine, et fit dire à Arnold que : « Je ne risquais pas de faire toutes les cascades du film moi-même ; cette fois, elles étaient très, très dangereuses ».

Et pourtant, si c'est bien un cascadeur qui traverse le mur de flammes pour se jeter sur la voiture, c'est bien Arnold que l'on voit en gros plan : lorsque la voiture recule dans la ruelle, c'est Arnold qui est là, entouré de flammes. Pour le tournage de cette scène, il fut aspergé de

deux produits chimiques réagissant l'un avec l'autre, puis, au dernier moment, recouvert d'un enduit caoutchouté. La fumée est suscitée par les produits chimiques, tandis que l'enduit caoutchouté donne les flammes ; à partir de ce moment-là, Arnold « n'avait plus qu'à » se laisser tomber sur le capot de la voiture lancée à pleine vitesse.

Et ce n'était pas tout... il fallait que le pare-brise reste intact pendant un certain nombre de séquences, malgré un trou provoqué par le coup de poing du Terminator. On ne pouvait donc pas utiliser le verre factice pour le plan en cause. Or le problème, c'était qu'aucun être humain, pas même Arnold, n'aurait pu traverser un pare-brise en verre normal sans se blesser très gravement. Il n'y avait plus qu'une solution, dès lors : fabriquer un poing hydraulique et lui laisser faire le travail. C'est ainsi que naquit la première collaboration entre Arnold et le Poing Mécanique, le premier se cramponnant à la voiture en mouvement pendant que le second se déplaçait parallèlement au véhicule, derrière lequel il était dissimulé, jusqu'au moment où Arnold faisait semblant de donner son fameux coup de poing — asséné, en fait, par la mécanique.

Seulement voilà... Le poing mécanique n'allait pas assez vite — pas aussi vite que la voiture, en tout cas. Pour donner l'illusion de la vitesse, il fallut donc fixer un mur de briques — factice, heureusement — à une voiture, et le faire défiler derrière la voiture, en sens inverse, à l'allure voulue. Quant à l'équipe technique, elle devait suivre Arnold, la voiture et le poing mécanique à la fraction de seconde près, afin d'assurer la prise de vues. Une seule erreur de la part d'Arnold ou de n'importe lequel des cinquante membres de l'équipe, et ils auraient été obligés de remplacer le pare-brise, ce qui voulait dire une journée de perdue pour tout le monde.

Bien évidemment, tout se passa à la perfection ; on n'en attendait pas moins d'un athlète aussi intelligent et accompli qu'Arnold, qui accomplit ce qu'on attendait de lui à la seconde près, permettant au studio de faire des économies substantielles.

Et c'est ainsi que se passèrent les choses, jour après jour — et nuit après nuit — sur le plateau de *Terminator*. Comme dans bon nombre de films de science-fiction, il n'est pas facile de dire si l'intérêt vient plus des acteurs, du scénario ou des effets spéciaux. Ici, c'est même impossible. Mais que votre préférence aille au véritable Arnold ou à ses neuf répliques artificielles, elle ira toujours au *Terminator*, qui est sans conteste l'un des meilleurs films de science-fiction produits l'année dernière. Et ne vous en faites pas, le public l'a si bien plébiscité qu'un *Terminator II* est d'ores et déjà en chantier.

(Traduction : Dominique Haas)

Arnold SCHWARZENEGGER :

« Jamais encore, je ne me suis battu avec autant d'armes et de moyens différents ! »

par Randy et Jean-Marc Lofficier

Parlez-nous un peu du personnage que vous interprétez dans ce film...

Matrix est un ancien chef de commando à la retraite. Il s'est battu dans le monde entier pour défendre la cause des Etats-Unis. C'est ainsi qu'il est allé au Vietnam, au Laos, au Liban et en Afghanistan pour diriger des opérations très spéciales. Il était particuliè-

rement entraîné pour les missions difficiles. Il est versé dans tous les combats : à main nue comme avec des armes, et il est passé maître dans les arts martiaux. Il est aussi spécialiste des explosifs et de tous les gadgets auxquels vous pourriez penser. Et il est contraint d'en faire usage à nouveau pour le kidnapping de sa fille. C'est la première fois qu'il y sera amené sur le territoire même des Etats-Unis.

Tout ça pour revoir la petite. Et il n'a que dix heures devant lui.

Le fait de faire appel à un élément émotionnel comme cette petite fille représente un tournant dans votre carrière. Après tout, nous voilà loin de CONAN et de TERMINATOR ?

Il est vrai que le personnage de Matrix ne ressemble effectivement à aucun de ceux qu'il m'a été donné d'interpréter jusqu'ici. Au début du film, je suis un père tendre et aimant ; ma seule ambition dans la vie est d'élever cette enfant et de lui donner la meilleure éducation possible, de jouer avec elle, de l'emmener dans les bois, de faire en somme tout ce que n'importe quel père de famille ferait à ma place : lui acheter des glaces, l'emmener à l'école, la serrer dans mes bras, la mettre au lit, lui raconter une histoire pour qu'elle s'endorme et ce genre de choses.

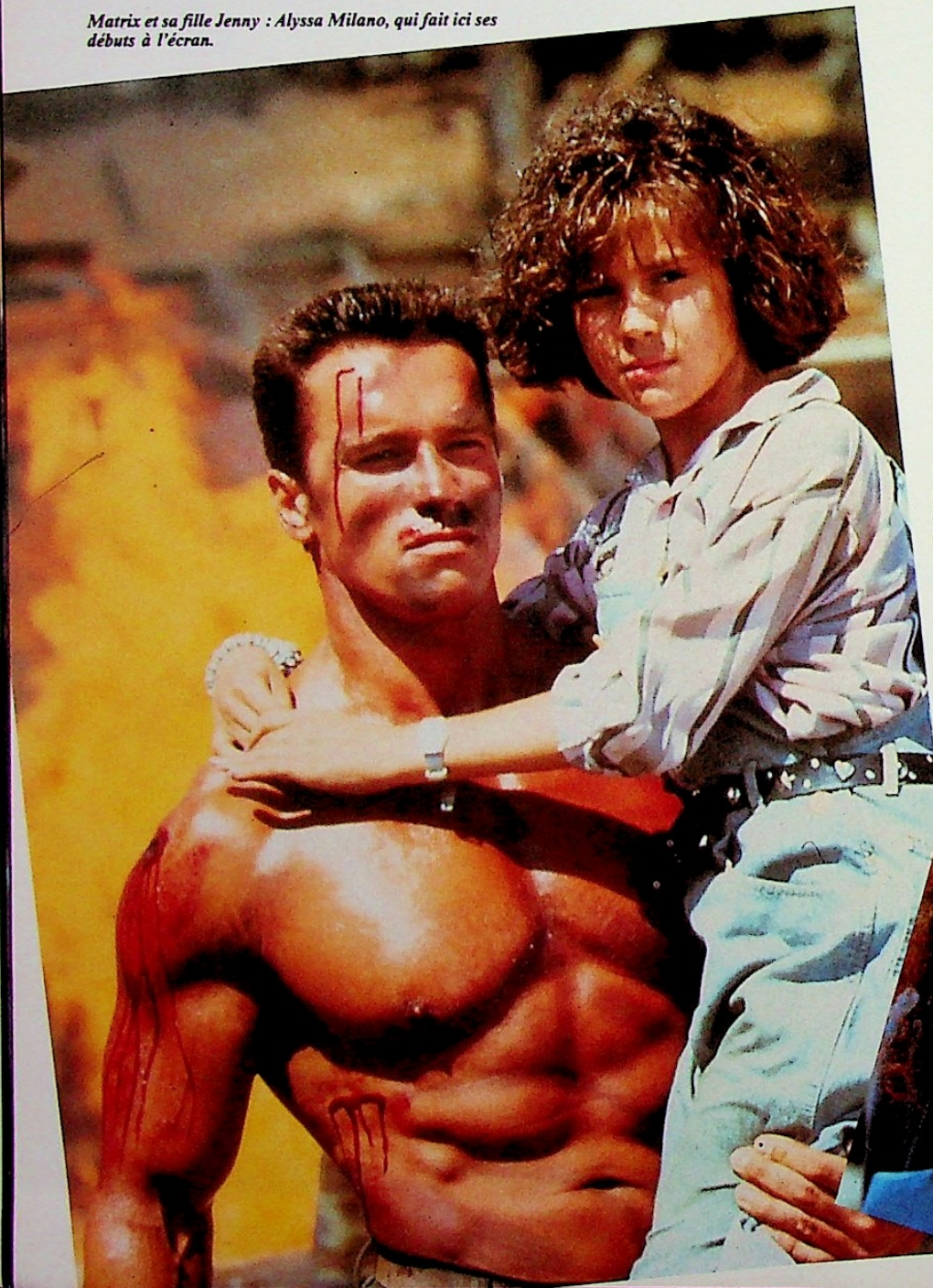
Jusqu'au moment où elle se fait enlever. Ce qui m'oblige tout d'un coup à reprendre mes activités de commando et à retrouver une personnalité plus proche de celle qui était la mienne dans Terminator et Conan. Je n'ai plus, dès lors, qu'un seul but : détruire l'ennemi et retrouver ma fille.

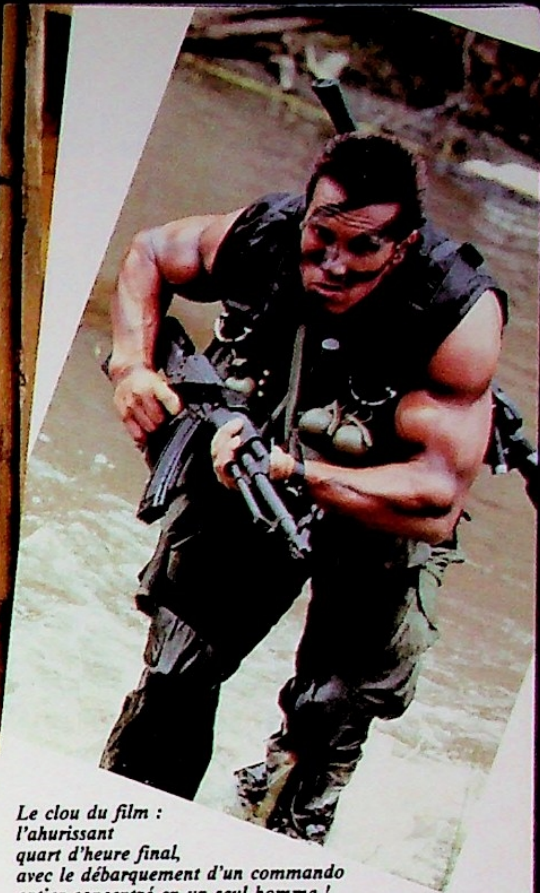
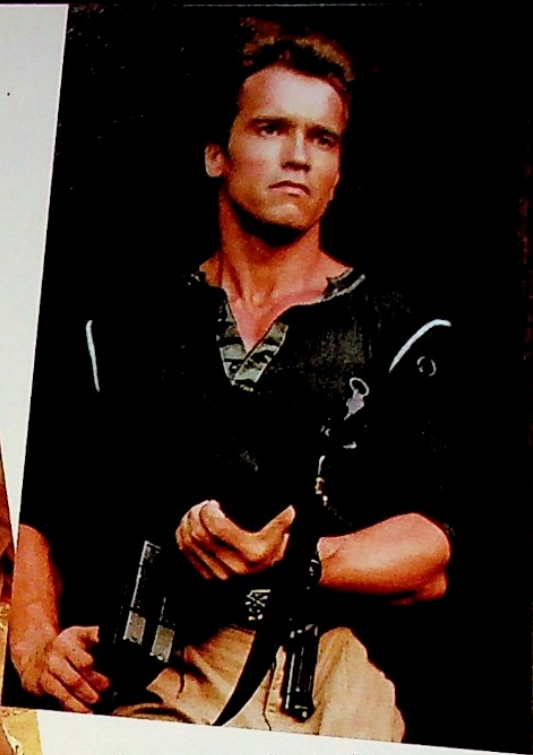
Comment s'est passée votre collaboration avec Rae Dawn Chong ?

Ce que ses auteurs pouvaient faire de mieux pour le film, c'était de choisir une fille comme elle : elle a un prodigieux sens de l'humour et elle est très douée pour l'improvisation. C'est

Cindy (Rae Dawn Chong) : intervenant régulièrement dans l'action, tempère la violence du film.

Matrix et sa fille Jenny : Alyssa Milano, qui fait ici ses débuts à l'écran.





« Il est normal que l'on s'améliore constamment lorsque l'on s'entraîne ! » (Arnold Schwarzenegger).

une excellente actrice, de toute façon, et je dirais que nous avons eu de la chance de l'avoir avec nous parce qu'elle détend un peu l'atmosphère du film qui, sans cela, aurait été très lourde : il y a beaucoup de bagarres et de scènes de combat en général, de bâtiments qui explosent, de gens qui se font descendre à la mitrailleuse, et ainsi de suite. Il y a véritablement des centaines de morts dans ce film qui est bourré d'action du début à la fin. L'apport comique de Rae Dawn Chong n'est donc pas négligeable. D'autant qu'elle est superbement douée pour ça.

Chaque fois que je lui donne un ordre ou que je lui demande de faire quelque chose, elle me lance un regard noir ou une réplique mordante. Notre tandem fonctionne au quart de tour. Nous nous sommes magnifiquement entendus tout au long du tournage.

Est-il exact que vous avez fait vous-même vos cascades, dans ce film, et dans ce cas, pourquoi ?

Il arrive très souvent, lorsque je fais un film, que l'on se rende compte au dernier moment qu'il est impossible de me trouver une doublure, en raison de ma carrure. Il n'est vraiment pas facile de trouver quelqu'un qui ait ma silhouette, non pas tant en raison de ma taille que du fait que je suis très musclé. On peut toujours trouver des gaillards aussi grands que moi, mais ils n'auront pas ma musculature, ma démarche, mes mouvements, etc.

Voilà pourquoi, lorsqu'il y a des cascades à faire, c'est souvent moi qui les fais. Sans cela, le réalisateur et les opérateurs de prises de vues seraient obligés d'éluder le problème, et ça ne marcherait pas : les spectateurs verraient tout de suite que ce n'est pas moi.

Parlez-nous un peu de la façon dont vous avez abordé certaines des scènes d'action du film...

Je ne m'étais jamais autant battu que dans ce film, et jamais avec autant d'armes et de moyens différents : je m'y bats avec les pieds, les poings, des armes empruntées aux arts martiaux et ainsi de suite. Rien n'y manque. Il fallait donc bien travailler chacune des scènes avec les responsables des cascades et des combats de telle sorte que tout soit réglé

avant le début des prises de vues. Il ne fallait pas qu'il subsiste la moindre question au moment de filmer le combat.

Lorsque l'on tourne une scène comme celle du centre commercial, qui met en œuvre dix policiers, il est primordial de savoir à l'avance ce que l'on va faire de ses pieds et de ses poings. On n'a plus, ensuite, qu'à se déplacer comme un chat qui bondit d'un ennemi à l'autre avant de prendre la fuite.

Pendant un mois, avant le début du tournage, nous avons passé deux heures par jour à régler les combats et à nous assurer que tous les coups — les coups de pieds et les coups de poings — étaient parfaitement professionnels. Ce n'est pas du tout la même chose de se battre pour de bon ou pour un film : au cinéma, il faut que tous les coups portent ! Il faut savoir où et à quel moment frapper, quand le coup doit atteindre le côté du visage ou l'éviter complètement. Ce sont des choses qui s'apprennent, et qui changent à chaque combat.

Vous êtes-vous attaché à approfondir le personnage de Matrix ?

Je ne suis pas le genre d'acteur qui fait beaucoup de recherches sur son personnage. J'aime bien en prendre possession petit à petit. Lorsque j'ai signé le contrat, je me prépare progressivement au rôle en lisant le scénario. Je lis beaucoup de choses sur le genre de situation ou de personnage dans lesquels je vais me retrouver. Là, pour ce film, j'ai lu quantité d'articles et de coupures de journaux sur les commandos ; des livres, aussi. J'ai parcouru des revues qui parlaient de mercenaires et de certaines choses dans ce domaine.

Votre carrière a subi une prodigieuse évolution. Avez-vous l'impression que COMMANDO marque pour vous une étape importante ?

Quel que soit le film que l'on fasse, on essaye toujours de faire de son mieux, de tirer le maximum de son jeu, de ses capacités physiques et de tous les moyens dont on dispose en général. Ce film m'a fourni toutes les occasions de me surpasser. Il arrive évidemment très souvent que l'on se surprenne soi-même, et j'aime bien pouvoir m'estimer

Le clou du film : l'ahurissant quart d'heure final, avec le débarquement d'un commando entier concentré en un seul homme !

satisfait lorsque j'assiste à la projection des rushes d'un de mes films. D'habitude, le spectacle de rushes non montés n'est guère satisfaisant, or j'ai eu pour la première fois avec ce film l'impression que j'avais réellement fait un pas en avant dans ma carrière. Mais chaque film représente une étape dans un parcours plus général, et il est normal que l'on s'améliore constamment lorsqu'on s'entraîne.

(Trad. : Dominique Haas)

Le meilleur rôle à ce jour d'Arnold Schwarzenegger.



ARNOLD SCHWARZENEGGER

« Il sait que pour sauver sa peau, il doit d'abord mourir ! »

par Tom Sciacca

Il a bien changé de look, depuis : c'est en effet sous les traits d'un ancien agent du FBI, Kaminsky, qui a déclaré la guerre à la mafia que nous le retrouvons dans *Le Contrat*, réalisé par John Irvin à partir d'un scénario écrit par Gary Devore et Norman Wexler, et produit par Martha Schumacher pour la Dino De Laurentiis Entertainment Co, la nouvelle maison de production née des cendres de la défunte Embassy Pictures qui a également mis en chantier la suite du *King-Kong* de 1976 : *King-Kong Lives*, réalisé, comme le précédent, par John Guillermin, avec cette fois Linda Hamilton (*Terminator*) dans le rôle de la Blonde et Michael Forest (*Star Trek, Atlas*), en Grand Chasseur Blanc. Notre bon vieux Kong est censé rencontrer une *Queen Kong* et lui faire un *Baby Kong*... C'est très sérieux. On regrette un peu qu'Arnold n'ait pas été pressenti pour un petit exercice de musculation dans ce nouveau projet. C'aurait pu être intéressant !

Quoi qu'il en soit, ledit Arnold vient d'entrer dans le clan Kennedy en épousant la célèbre présentatrice de télévision Maria Shriver lors d'un mariage en grande pompe, célébré à Cap Cod et qui réunissait, dans un étrange cocktail, hommes politiques et célébrités du show biz. On imagine Andy Warhol, Grace Jones et Ted Kennedy en train de trinquer à la santé des jeunes mariés. Très étrange...

Après *Le Contrat*, Arnold devrait faire un autre film d'action, *Predator*, une épopée qui promet, avec Carl Weathers (*Rocky IV*). Sans compter, évidemment, *Terminator II*, *Conan III* et *Commando II*...

C'EST LA GUERRE, ET ÇA VA ÊTRE L'ENFER...

La guerre est déclarée à Chicago ; au premier abord, les forces en présence semblent très disproportionnées : un homme seul contre le plus puissant syndicat du crime de la ville... Mais ce que les membres du syndicat ne savent pas, c'est que les chances sont contre eux. Il faut dire que Mark Kaminsky est victime des circonstances : contraint de démissionner du FBI pour avoir employé des méthodes d'investigation peu conventionnelles, il se retrouve shérif d'une petite ville de Caroline du Nord. Sa femme

La dernière fois que nous avons vu Arnold Schwarzenegger, c'était dans *Commando* où il se frayait un chemin au bazooka dans la meute de ses ennemis...

Amy s'y ennuie tellement qu'elle a commencé à boire.

Sa carrière est brisée, son mariage s'en va à vau-l'eau ; on comprend que Kaminsky ne soit pas très satisfait de sa nouvelle vie « conventionnelle ». C'est pourquoi lorsque son ami et ancien chef, Harry Shannon, patron du FBI, décrète que les méthodes de travail originales de Kaminsky font de lui l'homme idéal pour une mission très spéciale, c'est avec une énergie renouvelée que ce dernier réapparaît sous une identité secrète.

Shannon, son patron, a été saisi du dossier de l'assassinat d'un certain Marcellino, témoin capital dans une affaire qui mettait en cause Luigi Patrovita et son syndicat du crime. Mais ce qui importe davantage à Shannon, c'est que plusieurs de ses agents ont été tués dans la bagarre, et notamment son fils, Blair. Maintenant, il n'a plus qu'une idée en tête : faire payer son crime à Patrovita, et la justice seule n'y suffira pas... Shannon a soif de vengeance, et il a un plan. Ce ne sera pas facile, mais il est sûr que Kaminsky sera à la hauteur de la situation.

Il s'agit d'infiltrer l'organisation de Patrovita et de la détruire de l'intérieur, sans le consentement, ou la protection de quelque organisme légal que ce soit ; sans même qu'ils en soient informés. Kaminsky devra en outre surmonter l'épreuve de la séduction, incarnée par l'énigmatique Monique, dont on ne sait à qui elle est le plus fidèle : à lui, ou à la Famille ? Quant à la récompense des efforts de Kaminsky, ce sera la promesse d'une réinsertion au sein du FBI et de la possibilité de reprendre le cours de son existence là où elle

n'aurait jamais dû bifurquer.

Voilà la mission qui attend Arnold Schwarzenegger dans le double rôle du shérif Kaminsky et de son alter-égo, le truand Brenner, qu'il incarne dans *Le Contrat*.

Par ce froid petit matin d'octobre dernier, c'est à peine si on distinguait les gratte-ciels pourtant si caractéristiques de Chicago, tellement il y avait de brouillard. On était le 19, exactement ; c'était un jour important. On devait donner le premier tour de manivelle des prises de vues de première équipe du *Contrat*, et la séquence par laquelle démarrait le tournage était celle de l'arrivée des trois assassins venus régler le « cas » Marcellino... Chacun d'eux débarquant à Chicago par un moyen différent, acteurs et techniciens durent se rendre successivement sur les lieux préalablement sélectionnés.

LE TOURNAGE...

Tout commença à Meigs Field, un petit terrain d'atterrissage situé au bord du lac Michigan, où le premier tueur à gages devait se poser en hélicoptère, puis, le deuxième assassin arrivant à Chicago par voie fluviale, un yacht-club voisin fut mis à contribution, et pour finir, ce fut la gare centrale de Chicago, Union Station, qui servit de cadre à l'arrivée du troisième meurtrier. Si les deux premiers endroits étaient relativement tranquilles, la gare était envahie par des hordes de banlieusards et de vacanciers qui ne devaient pas faciliter le travail. Et pourtant, les prises de vues se déroulèrent selon le programme prévu.

L'équipe de production resta deux semaines à Chicago pour filmer les célèbres décors des grands magasins. Détail amusant, lors du tournage d'une scène devant l'Hôtel Allerton, des centaines de badauds restèrent évidemment un bon moment sur place, à suivre le déroulement des opérations dans l'espoir d'entrevoir leur idole, Arnold Schwarzenegger, ou ne serait-ce que Kathryn Harrold. La foule s'éclaircit sensiblement à la tombée de la nuit, mais à la surprise générale, il restait encore un bon nombre de curieux lorsque l'équipe technique termina son travail, le lendemain, vers quatre heures du matin...

ARNOLD, AGENT TRÈS SPÉCIAL DU F.B.I.

LE CONTRAT



Après avoir tourné tous les plans d'extérieurs nécessaires à la « localisation » du film, l'équipe de production quitta Chicago pour Wilmington, en Caroline du Nord, où elle travailla aussi bien en extérieurs que dans les studios locaux. La plupart des scènes auraient pu être filmées à Chicago, mais pour la productrice, Marcha Schumacher, c'était une question d'économie : impossible d'éviter le tournage à Chicago, à cause des extérieurs. En revanche, Wilmington offrait la possibilité de recréer en studio les intérieurs des bâtiments... et des extérieurs que les intempéries auraient empêché de tourner, de toute façon : « Pourquoi dépenser un million de dollars en billets d'avions, chambres d'hôtel et autres quand on peut filmer la chose d'une façon encore plus spectaculaire en studio ? » Les événements devaient lui donner raison : des pluies diluviennes ayant entraîné la suppression du tournage d'une scène d'action importante, mettant en œuvre un grand nombre de cascades, les scénaristes réécrivirent la séquence pour le tournage du studio, et la scène tournée en Caroline du Nord se révèle encore plus spectaculaire que telle qu'elle était prévue au départ à Chicago.

CASCADES ET EFFETS SPÉCIAUX

John Irvin fait la part belle aux cascades et aux effets spéciaux dans *Le Contrat*, et c'est peut-être à son fils de douze ans, dont il avoue ingénument qu'il n'aimait pas beaucoup ses autres films, qu'on le doit : c'est en pensant à lui qu'il a fait ce film. A quoi il ajoute qu'il y a encore un enfant terrible qui sommeille en lui, un enfant qui n'avait pas beaucoup de jouets quand il était petit, et qui prend sa revanche en filmant des scènes de fusillades, des poursuites échevelées, des accidents de voiture et des explosions. « Quand j'étais petit, je n'avais pas autant de jouets que mes camarades », dit-il, « mais maintenant, j'en ai de plus gros qu'eux et je peux m'amuser à les démolir si je veux. Non seulement on ne me dira rien, mais on me paie pour ça ! »

Et pourtant, ce serait réduire à peu de choses les motivations qui l'ont poussé à accepter ce projet : le sujet l'attirait aussi puissamment que l'aspect spectaculaire

de son traitement. Etant jeune, il raffolait des films noirs, et *Le Contrat* est, dans son genre, un film de gangsters comme il les aimait tant et, comme, dit-il, « on n'en voit plus souvent. » C'est également un retour aux sources en ce qui le concerne ; il a en effet fait ses débuts dans la réalisation avec *Les Chiens de guerre* qui était un film d'action... et après *Turtle Diary* et *Champions*, qui montraient un aspect plus tendre peut-être de sa personnalité, il était désireux de faire la preuve de son brio et de sa virtuosité dans la mise en scène de séquences pour le moins animées.

RELEVER UN DÉFI PERSONNEL...

Il devait être servi, dans ce domaine, par un brillant complice : Arnold Schwarzenegger, qui a, en peu d'années, gravi toutes les marches du succès dans le culturisme, et aura démontré son talent dans des disciplines aussi compétitives que le cinéma, l'écriture et... le commerce.

Si le film s'adresse au même public qui a plébiscité ses films précédents, Arnold s'empresse de nous prévenir qu'il ne s'agit pas d'un simple exercice de tuerie de masse : il y relève un défi personnel qui consiste à donner la réplique, sur un pied d'égalité, à des acteurs confirmés. Il lui est arrivé, dans le passé, de jouer avec de grandes vedettes mais, selon ses propres termes, *Le Contrat* lui offre à la fois des scènes d'action, dans lesquelles il a sur tous les acteurs un net avantage, mais aussi des séquences — avec Sam Wanamaker, Darren McGavin et Kathryn Harrold, notamment — pour lesquelles il dut déployer de réels talents d'acteur. Ce qui lui fait ajouter plaisamment qu'il « n'a jamais autant travaillé de sa vie » ! Mais il rend hommage au réalisateur John Irvin, qui l'a considérablement aidé à surmonter ses difficultés.

Souhaitons lui beaucoup de succès, ainsi qu'au film. Mais là, nous ne prenons pas un grand risque : l'étiquette de film noir, les dialogues, la caution d'un excellent réalisateur, un producteur de renom, voilà des éléments qui devraient lui garantir une belle réussite. Bonne chance, Mr Stallone, votre plus grand rival est en passe de marquer encore quelques points contre vous ! (Trad. : Dominique Haas)



« A la suite de quelques « bavures » dues à sa brutalité, Mark Kaminsky (alias Arnold Schwarzenegger), policier courageux et obstiné, a été limogé du F.B.I. mais a conservé l'estime de son ancien chef, Shannon. Lorsque le fils de ce dernier est abattu par un mafioso, et que Shannon est « écarté » de l'enquête, il ne voit qu'un seul homme pour le venger : Mark ! Celui-ci connaît les risques et accepte le contrat... »

« Réduire des voitures en miettes, faire exploser des raffineries de pétrole, raser des night-clubs à la mitrailleuse, voilà ce qui m'attirait ! » (John Irvin, réalisateur).

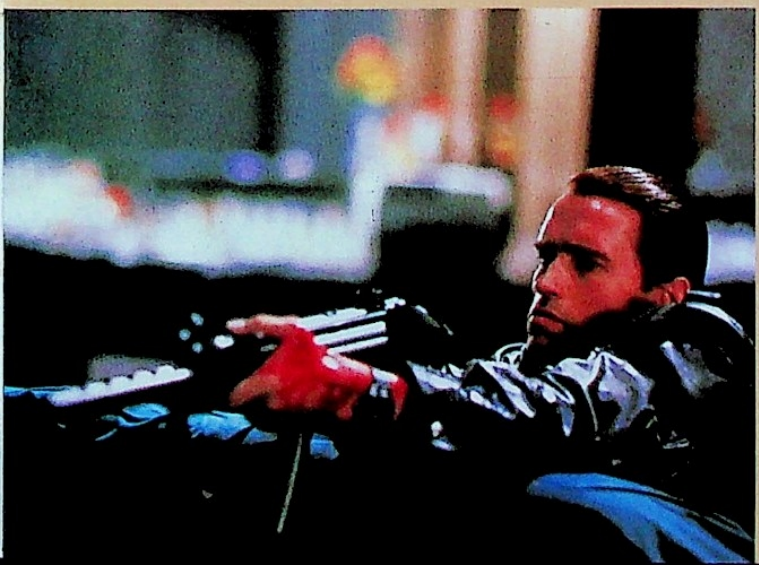
FILMOGRAPHIE DE ARNOLD SCHWARZENEGGER

1970 HERCULES IN NEW YORK (*)
d'Arthur Seidelman
1971 THE LONG GOODBYE (*)
(Le Privé)
de Robert Altman
1976 STAY HUNGRY (id.)
de Bob Rafelson
1977 PUMPING IRON
(Arnold le Magnifique)
de George Butler et de Robert Fiore
1979 THE VILLAIN
(Cactus Jack)
de Hal Needham
1980 THE JAYNE MANSFIELD STORY
de Dick Lowry
(téléfilm)

(*) sous le pseudonyme d'Arnold Strong

1981 CONAN THE BARBARIAN
(Conan le Barbare)
de John Milius
1984 CONAN THE DESTROYER
(Conan le Destructeur)
de Richard Fleischer
THE TERMINATOR
(Terminator)
de James Cameron
RED SONJA
(Kalidor)
de Richard Fleischer
1985 COMMANDO (id.)
de Mark L. Lester
1986 RAW DEAL
(Le Contrat)
de John Irvin







Entretien avec Arnold Schwarzenegger

Arnold Schwarzenegger a accédé en quelques années au rang de superstar du film d'action, il ne se contente pas d'exploiter un physique exceptionnel, mais investit aussi dans ses films une force de conviction, et un humour très personnels. Il a méthodiquement enrichi son image et créé de solides liens de complicité avec un public de plus en plus vaste. Il s'est hissé au premier rang du box-office avec *Terminator*, et a été sacré en 1985 "Star Internationale" par l'Association des Exploitants américains.

Vous avez créé à l'écran une nouvelle image de l'homme sûr de lui, qui réussit ce qu'il entreprend, qui transforme le rêve en réalité...

Il faut se donner les moyens d'avoir confiance en soi, c'est ça qui est important. Après tout, si on n'a pas confiance en soi, qui nous fera confiance ? Alors que si on a confiance en soi, on pourra convaincre qui on voudra. C'est quelque chose que j'ai appris tout petit, et c'est ainsi que j'ai commencé à faire du culturisme et à jouer au football. Un athlète qui n'aurait pas confiance en lui n'aurait aucune chance de gagner un match, un championnat ou quoi que ce soit. Sans cela, je n'aurais jamais rien fait.

Predator diffère peu de vos emplois précédents...

Dans *Predator*, j'incarne le chef d'un commando envoyé dans la jungle pour sauver un groupe d'hommes aux prises avec une force extra-terrestre mortelle. L'ennemi ne tardera pas à découvrir que le gibier le plus dangereux sur Terre, c'est l'homme — pour parodier le titre d'un classique du cinéma fantastique (*The Most Dangerous Game*) !

J'avais tourné tellement de films dans lesquels j'incarnais un homme seul contre le système, l'armée, un solitaire opposé à des milliers d'adversaires, de soldats, etc., que j'avais vraiment envie de tourner un film comme *La Horde sauvage* ou *Les Sept mercenaires*, dans lequel vous avez la chance de jouer au milieu d'un groupe d'hommes, de ne plus être seul. En lisant le scénario de

Predator, je me suis dit que c'était l'occasion de jouer avec des acteurs de ma trempe. Le seul problème était de trouver des interprètes à la hauteur, pour que le propos soit vraiment intéressant. Mais nous avons pris notre temps, nous avons cherché sérieusement, en faisant passer des auditions à toutes sortes de comédiens, et le résultat est à la hauteur de nos efforts : nous avons réuni une équipe formidable !

Je crois que le public constatera avec plaisir que la distribution est du niveau de celle des films que je citais il y a un instant. Nous avons travaillé dans une ambiance très chaleureuse. Mon personnage est un soldat aguerri, parfaitement entraîné et équipé pour ce genre de missions auxquelles il est accou-

PREDATOR





tumé ; il n'a fait que ça toute sa vie. En cela je retrouve un peu certains des rôles que j'ai interprétés, mais celui-là est plus vivant, plus original. Cette histoire de chasseur extra-terrestre venu sur notre planète nous chasser, car nous représentons un défi : nous disposons d'armes efficaces, nous sommes entraînés au combat... c'est cet argument original qui m'a décidé à entreprendre ce film. Je crois que le principal, pour un film, c'est l'idée de base.

On peut faire comme on veut, mettre tout l'argent du monde dans un film, se payer les meilleurs acteurs, s'il n'y a pas dedans une idée originale, une idée qui y ajoute un peu de piment, qui fait que les gens vont en parler, y penser, le film ne rapportera pas un sou. Or ce qui m'intéresse, c'est que les gens viennent le voir. La grande surprise du film arrive au bout d'un certain temps : le début est normal, banal, mais la suite évoque un autre monde. Le personnage que j'incarne est un leader, il maîtrise parfaitement son destin et les situations auxquelles il se trouve confronté,

mais cette créature d'un autre monde lui fera découvrir sa vulnérabilité. On ne la voit jamais, elle utilise des armes terrifiantes avec lesquelles elle s'attaque à mes compagnons, les uns après les autres.

De quelles sortes d'armes disposez-vous vous-même ?

Nous faisons feu de tout bois, utilisant toutes les armes possibles et imaginables, depuis les armes blanches jusqu'aux mitrailleuses les plus puissantes, mais rien n'y fait : la créature semble invulnérable, on ne peut pas la blesser, encore moins la tuer, ce qui rend la situation particulièrement dramatique. Nous sommes habitués aux questions de vie ou de mort, mais nous n'avons jamais été préparés à affronter ce genre de menace. C'est ce qui est terrifiant. Nous sommes aussi confrontés au risque de mourir de peur.

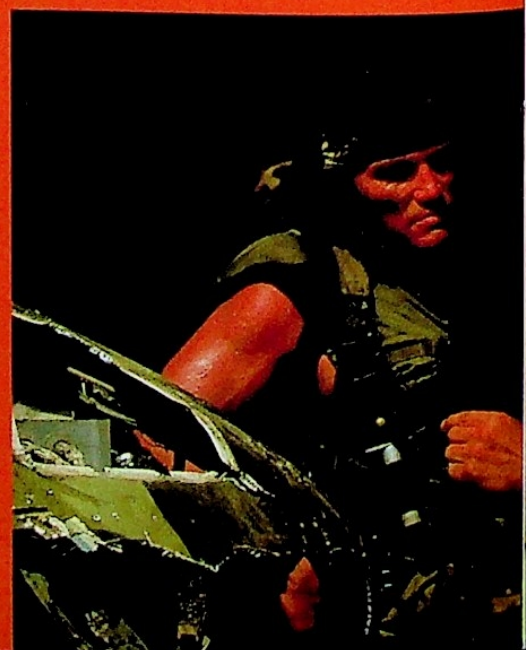
Le tournage au Mexique a-t-il été particulièrement éprouvant ?

Presque tous les films que j'ai tournés

se sont déroulés dans des conditions terriblement pénibles. Il est très rare que mes tournages en extérieurs soient agréables ! J'y suis habitué, maintenant, rien ne pourrait plus me surprendre dans ce domaine. Pourtant, ce film a été encore plus difficile à faire que les autres, ne serait-ce que parce que nous étions dans la jungle, en proie aux insectes, aux serpents, aux scorpions et ce genre de chose, victimes de l'humidité tout en souffrant en permanence de déshydratation. Nous avons aussi beaucoup tourné dans l'eau, ce qui était particulièrement dangereux : il y avait des cascades, des rapides, dans lesquels nous étions censés plonger, etc.

C'était donc un tournage très difficile, mais pas très différent, au fond, de ma période militaire. Et à ce moment-là, je n'étais pas payé ! Ça faisait une grosse différence. Ça, plus le fait que ces extérieurs étaient sans conteste beaucoup plus beaux !

Parlez-nous de l'entraînement auquel vous vous êtes astreint pour ce film...





Nous avons suivi un entraînement collectif qui m'a beaucoup rappelé celui que j'avais suivi à l'armée : nous étions tout un groupe à faire les mêmes choses ensemble. Nous nous sommes d'abord mis en condition dans un gymnase de Los Angeles, pendant un mois et demi, puis nous sommes arrivés au Mexique huit jours avant le début du tournage afin de nous entraîner dans la jungle, au maniement des armes, à la façon de nous déployer et de nous mouvoir en silence en utilisant des signaux visuels. On se serait vraiment cru dans un camp militaire !

Nous nous levions à six heures du matin pour prendre notre petit déjeuner, puis nous courions une dizaine de kilomètres pour nous mettre en train. Après cela, nous nous amusions pendant cinq à six heures à grimper aux arbres, à tirer et ainsi de suite, mais tout cela sous la supervision de nos entraîneurs. L'ambiance était formidable. Je garde un excellent souvenir de cette semaine. Je garde d'ailleurs un souvenir particulier de ce film, qui m'aura enfin donné l'occasion de jouer

au milieu d'un groupe d'hommes solidement entraînés et dotés de qualités physiques exceptionnelles. Ça m'a rappelé ma période culturiste. Les sportifs qui m'entouraient et moi-même travaillions dans une atmosphère tout à fait comparable. Il y a dans *Predator* des scènes très dures, mais aussi des moments de réelle émotion, dus à la fraternité qui unit tous ces soldats.

N'avez-vous jamais éprouvé de difficulté à croire à la réalité de ce redoutable adversaire extra-terrestre ?

Non, parce que la créature était admirablement conçue et que le propos du film était passablement dramatique. Nous étions tous pris par l'action. Avant d'entreprendre un film, quel qu'il soit, je me demande toujours qui ira le voir, quel sera son public. S'il n'est pas destiné au grand public, je ne le ferai pas. Je me refuse à faire un film destiné à un petit nombre de spectateurs parce que je sais qu'il ne rapportera jamais sa mise de fonds. J'en étais sûr quand j'ai lu le scénario, j'en ai eu la confirmation en voyant le résultat et en assistant à la réaction des spectateurs : c'était un excellent sujet fait pour

plaire à tous les publics, aux jeunes comme aux moins jeunes, aux hommes comme aux femmes, à ceux qui aiment les films d'action et à ceux qui ne cherchent qu'une distraction lorsqu'ils vont au cinéma. Ce film ne peut que marcher. Le bouche à oreille y pourvoirait seul, même sans publicité.

Qu'avez-vous éprouvé en apprenant que les empreintes de vos pieds et de vos mains allaient rejoindre celles des plus grandes vedettes de l'histoire du cinéma mondial, sur le trottoir d'Hollywood Boulevard ?

C'est un rêve que tout le monde a fait, évidemment. C'est le plus grand honneur que l'on puisse faire à un acteur. Au début, je n'ai pas voulu le croire, puis j'ai été incroyablement heureux. Mais si je l'ai reçu comme un hommage personnel, comme la reconnaissance de mon talent, j'y ai vu en même temps la reconnaissance de la qualité des films que j'avais faits. Cet immense honneur m'ayant été accordé après *Predator*, il faut croire que cela veut dire qu'on se rend compte que c'est un film important. Je crois que j'ai beaucoup de chance. C'est formidable de voir se réaliser ses rêves, même les plus fous...

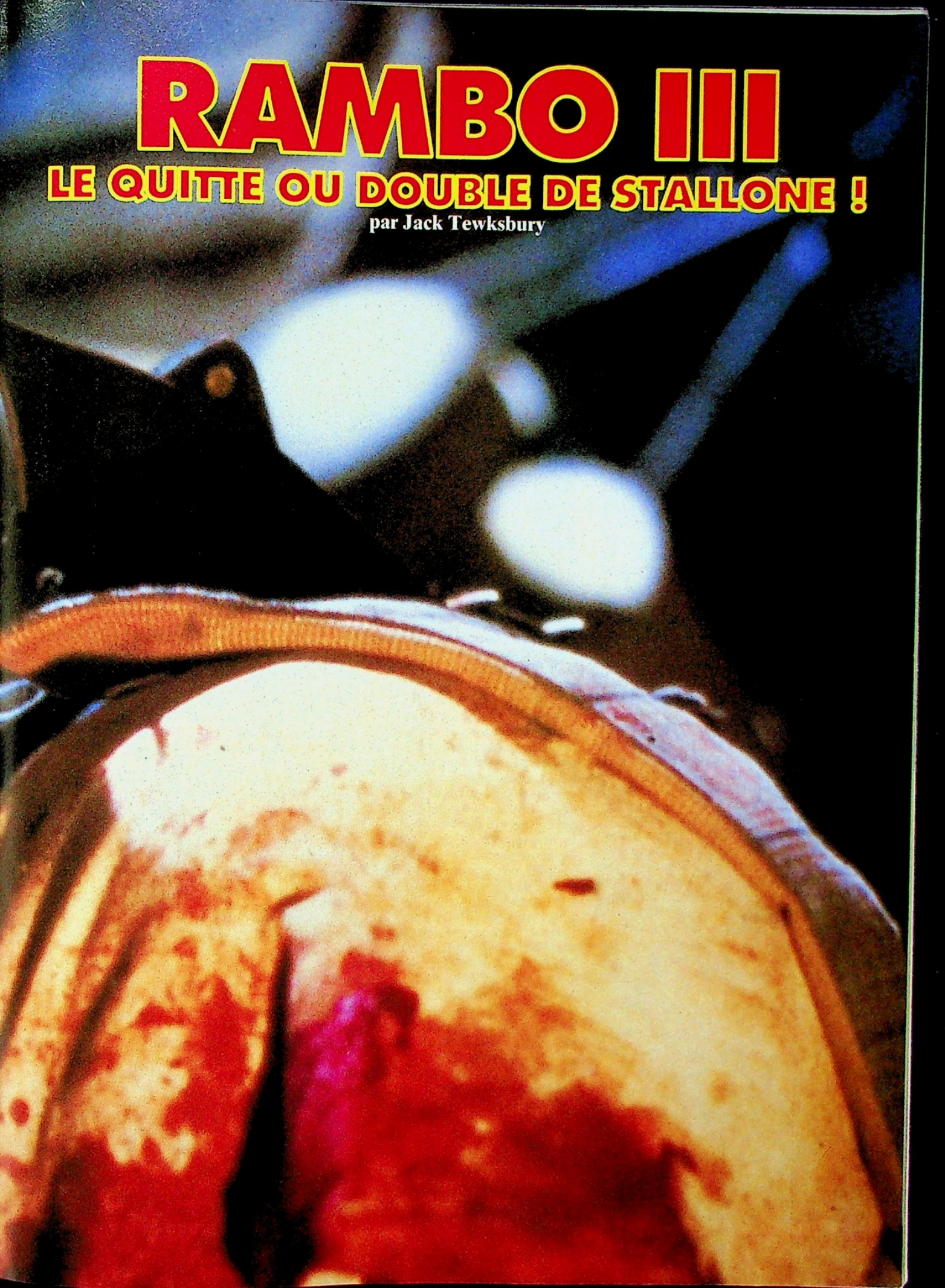




RAMBO III

LE QUITTE OU DOUBLE DE STALLONE !

par Jack Tewksbury





La fin du tournage de *Rambo III* en Israël...

blessures dans l'âme du peuple américain, la seule référence de Sly. Des valeurs qui ont fait sa gloire grâce à *Rocky* ou *Rambo* première version. Dans le premier cas l'idée de base est simple : un homme n'a d'autres armes que sa volonté, son obstination. Et ces armes peuvent le mener plus loin que toutes les épopées machiavéliques. Dans *Rambo*, le credo était tout autre. C'est l'Amérique vaincue qu'il regardait aux fonds des yeux, l'implorant de trouver une porte de sortie. Et derrière

Sylvester Stallone est un cas à part dans le monde du cinéma. Un être insaisissable qui vous échappe à mesure que vous approchez de lui, un homme qui défie toute analyse. Totalement identifié à ses deux personnages vedettes, *Rocky* et *Rambo*, Stallone fait d'ores et déjà partie de ces monstres sacrés qu'à intervalles réguliers le cinéma nous offre en pâture. Irritant, primaire, violent, simpliste, moralisateur, prétentieux, invivable et ridicule tel est Mister Sly, tueur régannien, anté-christ militariste et valeur sûre du box-office. Mais derrière l'ersatz d'un John Wayne lobotomisé, se profile un autre personnage, plus humain, cultivé, exigeant, rongé par le doute et frustré de ne pas être considéré à sa juste valeur. Un Docteur Stallone qui reviendrait à la vie entre chaque intraveineuse d'anti-communisme et d'ultra-violence ! Personne, sans doute, n'avait soulevé à ce point la controverse et provoqué de tels mouvements populaires dans l'histoire du cinéma depuis que John Wayne, encore lui, signait "Les bérêts verts". C'est que Stallone, quoi qu'en disent certains, est un véritable phénomène de société, un réactif puissant qui ne laisse personne indifférent, mais suscite en chacun remises en cause et questions irritantes. C'est aussi pour cela que la sortie de *Rambo III* risque d'être décisive pour la carrière du beau ténébreux : si *Rocky* ne peut espérer trouver de nouveaux adversaires, n'oubliez pas qu'il vient de mettre au tapis le système soviétique, *Rambo* doit encore livrer cette bataille. Et si le public ne se passionnait pas pour ce duel de titans, ce serait peu dire qu'il signale ainsi à Stallone une désaffection profonde qui irait autant au héros qu'au comédien.

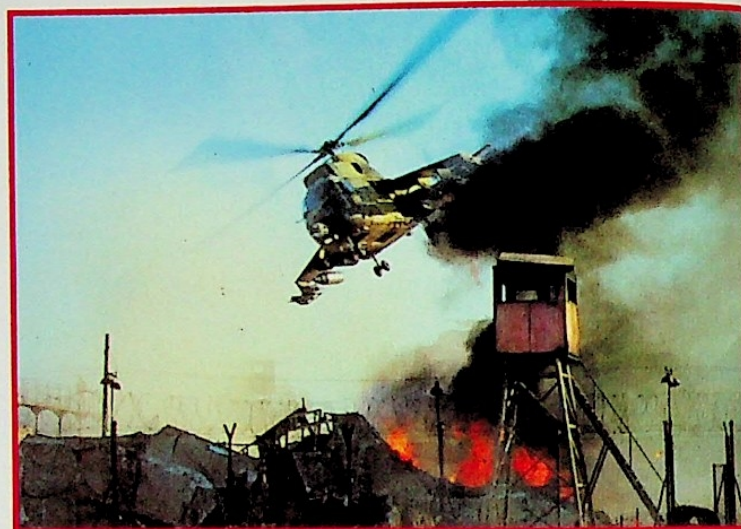
RAMBO III, UN TOURNANT DECISIF

Rares sont les comédiens qui ont réussi à incarner des personnages aussi forts que *Rocky* ou *Rambo*, poussant leur art jusqu'à faire de ces héros imaginés de véritables symboles nationaux. Ronald Reagan n'a-t-il pas déclaré

... par Peter Mac Donald, jusque là réalisateur de deuxième équipe, habitué aux scènes spectaculaires.

juste après avoir vu *Rambo II* : "Si des Iraniens devaient prendre en otages d'autres Américains, je saurais maintenant à qui faire appel !". Mais il est impossible d'incarner impunément à l'écran les phantasmes et les idéaux d'une nation dont la conscience collective stagne dans une crise d'idées paranoïdes refusant l'histoire et ses défaites. La fascination qu'exerce Stallone est en ce sens exemplaire. Il n'y a qu'à voir comment ont été ressenties les péripéties qui ont émaillées le tournage et la préparation de *Rambo III* pour s'en convaincre. Personne n'y échappe. La presse tout entière, y compris celle qui se fait fort de mépriser la vedette italo-américaine aux bras hypertrophiés, se penche sur le berceau sablonneux et explosif de *Rambo*, troisième du nom ! Et tandis que les photos défilent, racontant le film tourné en Israël, les critiques de tous poils affûtent leurs plumes, prêts à les changer en flèches empoisonnées pour abattre un scénariste, producteur, réalisateur et comédien qui ne mérite sans doute ni tant de haine, ni tant de passion... Il est certain que *Rambo III* est un tournant décisif dans la carrière de Sly. Et il le sait... On ne pardonne pas aisément des erreurs fascisantes comme *Cobra*, ou lénifiantes comme *Over the top*.

Stallone a compris que ce qui plaisait à son public, c'était des valeurs simples mais sans ambiguïtés, des valeurs humaines qui correspondent à de vrais



la question que pose *Rambo*, sommes-nous plus américains par le seul fait de ne pas avoir vaincu, se cachent toutes les frustrations d'un peuple conscient de sa perte de puissance, d'un peuple qui, pour la première fois de son histoire, se comprend vulnérable et rejette l'image de cette vulnérabilité personnifiée pour l'occasion par John Rambo. Le shérif magistralement interprété par Brian Dennehy est d'ailleurs le porte-parole de la conscience collective de l'Amérique face à la souffrance d'un homme dévoué à une cause qu'il n'a pu porter vers les plus hautes destinées, et se voit rejeté du monde de certitudes dans lequel le peuple américain se plaisait à dormir jusque dans les années soixante. *Rambo* exprime aussi une certitude, jamais formulée jusqu'alors, mais clairement établie avec le film de Ted Kotcheff : ce ne sont pas les soldats qui ont perdu la guerre, mais ceux qui, pour la première fois, doutaient de l'Amérique. Les intellectuels en particuliers, une race qui semble effrayer et irriter Stallone alors que lui même dévore un livre par jour, écrit et voue une admiration sans bornes à l'œuvre d'Edgar Poe.

Si Stallone n'était pas autre chose que le chaînon manquant entre l'homme et le singe, ce que d'aucun laissent à penser aux vues de l'analyse qu'ils font de son œuvre, comment aurait-il pu appréhender aussi justement ces frustrations, ce besoin de revanche, cette volonté farouche de se nourrir d'ima-

*John Rambo, aussi
à l'aise dans
l'action en plein
désert du
Moyen-Orient que
dans la jungle du
Viêt-nam.*



pensable exutoire avec *Rambo II*... Là, plus de questions, plus d'hommes vaincus, plus d'Amérique résignée, simplement une constatation : c'est aux racines du mal que se trouve le remède, c'est au Vietnam que le dernier combat doit avoir lieu : celui qui mène à la reconquête de sa dignité : "Ce que la réflexion nous a fait perdre, reprenons-le par l'action" ! Et le vieux Sly, une nouvelle fois, a visé juste. Rambo expliquait enfin l'inexplicable : voilà comment nous aurions gagné cette guerre si vous nous aviez soutenus ! Oubliées les questions sur la justification d'un tel conflit, sur les raisons profondes de cette déchirure. Il n'en reste, après *Rambo II*, qu'une vision déformée et schizophrène de l'histoire. L'action contre l'analyse, la rédemption par la victoire, la certitude, enfin, de la justesse d'une cause dont les tenants et les aboutissants ont depuis longtemps été laissés pour compte au profit d'une cautérisation des plaies faites à grands coups de lance-flammes ! Quoi de plus naturel que la mise en œuvre d'une telle psychothérapie de groupe, usant et abusant des ficelles les plus énormes, mais aussi les plus efficaces. Comment prétendre qu'une telle mise en œuvre procède seulement de la démarche artistique ? Si Stallone, dérange, énerve, avec sa propension à se croire un Dieu de l'Olympe avant que ses inaliénables et hypothétiques droits soient reconnus, c'est sans nul doute qu'il est l'exemple le plus parfait d'un homme totalement en phase avec son temps, et les préoccupations conscientes de la grande masse de ses spectateurs.

D'autres exemples similaires d'une telle complicité public-auteur existent dans le cinéma américain. Spielberg est un de ceux-là. Est-ce un hasard si les mêmes intellectuels qui vilipendent Stallone, accordent de mauvaise grâce une part de talent largement sous-évaluée au "Wonderful boy" du cinéma américain ?... Avant Spielberg, bien avant lui, Capra procédait du même phénomène. La "Rambomania" ne signifie pas que l'américain moyen veut prendre sa revanche mais à besoin de



*L'attaque du camp
dans le désert
afghan, un ballet
d'hélicos,...*

ges fortes ? Comment aurait-il pu à ce point incarner l'explosion d'un radicalisme mythifié, l'identification totale aux symboles plus qu'au réel, cet ensemble de réactions psycho-sociologiques tant individuelles que sociales qui ont culminé avec l'élection d'un comédien de seconde zone au poste le plus élevé de l'Etat ? L'Amérique avait besoin de nouveaux exutoires ? Elle avait besoin de nouveaux mythes pour s'imaginer encore triomphante, conquérante et agressive, masquant le réel à grand renfort de décors cinématographiques ? Oublier que la crise qui l'empêchait de dormir n'était pas seulement économique mais aussi politique ? Stallone allait lui fournir l'indis-

*... où les rockets
pleuvent, semant la
destruction.*



penser que s'il le désire, il peut éventuellement le faire... Capra ne prouvait pas plus que ce même américain, à son époque, était généreux, mais plutôt qu'il avait besoin de s'imaginer généreux ! Toutefois, Spielberg ou Capra ne se contentaient pas d'exprimer les sentiments marquant leurs époques respectives, ils les prolongeaient par une démarche humaniste et généreuse, découlant d'une conception résolument optimiste de la nature humaine. Ce n'est pas le cas de Stallone. Lui flatte dans le sens du poil, apaise les terreurs sans les gommer, encourage les penchants naturels revanchards et primaires. Bref, il colmate les brèches, cicatrise les blessures sans jamais apporter de véritable remède ou de réponse, se contentant simplement de justifier les faux-prétextes. S'il en était autrement n'adopterait-il pas la même démarche que ces intellectuels qu'il éreinte sans cesse, sans doute conscient de son incapacité à les séduire... Ce malaise est d'autant plus sensible quand on se penche sur les faux pas de la "carrière Stallone". De sa carrière s'entend...

RAMBO D'ARABIE

Que va-t-il donc se passer pour *Rambo III* ? L'intention première de Stallone était d'en faire un "Rambo d'Arabie", genre grande aventure dans le désert, avec touaregs, explosions, batailles, chevaux et hélicos. Le danger c'est que si désert il y a, c'est celui d'Afghanistan

dont il s'agit ! Jusqu'à présent Stallone, directement ou indirectement témoignait d'un passé proche, réécrivant au passage quelque épisode peu glorieux. Aujourd'hui, c'est une réécriture du présent qui s'apprête à débarquer sur les écrans du monde entier... Stallone pourra-t-il être crédible au moment où les relations Est-Ouest sortent de la glaciation, à l'heure où les dinosaures atomiques sont mis au rencart, à l'instant où l'Amérique tombe sous le charme de Michaël Gorbatchev, à la minute où l'Afghanistan s'impose comme une défaite du géant soviétique et que Moscou annonce le départ imminent de ses troupes ; Stallone ne court-il pas le risque d'apparaître comme un Zorro dépassé, arrivant, pour une fois, bien après la bataille et trop tôt pour d'éventuelles crises de conscience ?... N'est-ce pas pour cela qu'il donne aujourd'hui l'image d'un homme traqué, abandonné, presque condamné avant d'avoir été jugé ? Stallone se confondrait-il désormais avec la bête pourchassée qu'était John Rambo dans *First blood* ? Peut-être...

OVER THE TOP OU OVER THE FLOP ?

Lorsque le beau Sly veut se démarquer de son personnage-symbole, un amalgame Rambo-Rocky-Stallone, un trio unifié véritable image de l'Amérique moderne, individualiste à l'extrême, il rate son coup ! L'exemple de *Cobra* est en ce sens significatif. Voilà un flic

qui ne montre pas un seul de ses muscles – si ce n'est ceux des dernières phalanges de son index, muscles essentiels aux dialogues de *Cobra*. Voilà un justicier à côté duquel Bronson et l'inspecteur Harry ne tiennent pas la comparaison ! Le problème c'est que Dirty Harry ne dépasse pas certaines limites : il se contente, à la façon des *Incorruptibles*, d'utiliser les mêmes armes que ceux qu'ils pourchassent, la violence répondant du tac au tac à la violence. Dirty Harry, c'est le justicier de l'Ouest lâché sur la ville. De même le Bronson des *Justiciers dans la ville* se veut une réponse à la montée de la délinquance dans les méga-cités américaines, une réponse au terme générique inquiétant : auto-défense. En ce qui concerne *Cobra*, rien de tout ça. Cobra représente une certaine gratuité de la violence, une certaine "philosophie" de la lutte armée, de la justice expéditive systématisée aux relents fascisants. Car passer ses ennemis au four, ça ne se fait pas ! Quelques soient les raisons qui poussent à se faire justice, certains "manque de tacts" ne peuvent qu'effrayer. Stallone, à l'époque de *Cobra* ne doutait pas encore, et croyait que le public tolérerait ses excès... C'était oublier que la société américaine





imprégnée de bonne conscience, est aussi une société puritaine qui ne tolère pas que l'on sorte de limites morales et éthiques très strictes. Des limites qui pour être floues et mal définies n'en sont pas moins érigées en dogme ! Stallone allait trop loin, trop vite, trop fort et personne n'osait s'identifier à son ultra-violence caricaturale. *Over the top* est l'autre faux pas de Stallone. Un faux pas né d'excès musculaires... Car si l'Amérique voue un culte aux corps – une mode de plus à mettre au crédit de Stallone, aidé il est vrai par Schwarzenegger – le parti-pris anti-intellectualiste était à ce point explicite dans le film qu'il en devenait grotesque. Les bons sentiments qui parsemaient *Over the top* avaient un goût de guimauve, Stallone caricaturait à l'extrême, son personnage de Monsieur Muscle sans cervelle... ou plutôt pour qui le camion tient lieu de cerveau et d'instinct...

Il est vrai que les nombreuses péripéties qui ont émaillé le tournage de *Rambo III* mettent en évidence les doutes de Sly. Tout a en fait commencé par l'éviction de Russel Mulcahy et du chef-opérateur au bout d'une dizaine de jours de tournage. Selon les producteurs, le départ du cloueur fou autrichien serait dû à des "divergences artistiques" ! On croit rêver... Mais il est vrai que si Russel Mulcahy se laisse emporter par un certain lyrisme dans la composition de ses scènes, par sa façon de jongler avec les caméras, de



*Une nouvelle fois,
les qualités de
combattant d'élite
de Rambo vont le
tirer des situations
les plus
périlleuses...*



*Une seule mission,
un seul but,
Rambo III est
l'histoire du
sauvetage du
colonel Trautman
prisonnier des
soviétiques...*

trouver des angles incroyables, ni *Highlander*, ni *Razorback*, ne permettent d'affirmer qu'il sait raconter une histoire et tenir un public en haleine. On admire le travail, on salue, les tours de force, sans s'empêcher de naviguer dans une eau trouble assez proche de l'ennui. Or la tactique de Stallone est bien différente. Chaque émotion doit exploser à l'écran, le montage doit être vif plus qu'inventif, les plans raccoleurs. L'efficacité prime sur l'artistique pour que l'histoire devienne reine, soit servie au mieux. Bref Rambo ne doit pas être une pub pour l'armée de terre, mais un film qui sent la sueur et le sang, un film dans lequel chaque fusillade doit tétaniser le spectateur sur son fauteuil ! L'important étant que les fans n'aient pas le temps de se poser de questions et que rien ne vienne voler la vedette à Monsieur Sylvester Stallone ! En ce sens Mulcahy a beau être un de ces jeunes surdoués qu'on voit apparaître sporadiquement dans le monde du cinéma, il n'était certainement pas l'homme à appréhender "l'esprit Rambo"... C'est donc le britannique Peter Mac Donald qui s'est vu confier le film... Jusqu'à présent réalisateur de seconde équipe, on pourrait penser qu'il s'enthousiasmerait pour ce film et cette chance qui lui était donnée de passer enfin derrière la caméra, mais apparemment il n'en est rien... Bien décidé à refuser au premier abord, pressé par son agent il a fini par accepter de réaliser le film. Cela ne l'empêche pas de dire bien haut qu'il n'a que peu de rapport avec ce genre de cinéma – il a pourtant collaboré à *Rambo II* – et qu'il espère bien ne jamais revoir un hélicoptère ou une explosion de sa vie ! Une telle attitude de la part de Mac Donald prouve s'il en était besoin que Sylvester Stallone a tenu une grande part dans la réalisation du film... Mais ce genre de désinvolture de la part d'un metteur en scène, si elle n'est pas une nouvelle forme de snobisme promotionnel, peut mettre en danger la qualité finale de *Rambo III*. Nul doute qu'un des enjeux du film sera bien de prouver à tout le monde que Stallone reste seul maître à bord du "trois mats" Rambo. *Rambo III* est aussi un film fragilisé par les conditions dans lesquelles s'est fait le tournage : à peine arrivé en Israël, Stallone recevait une multitude de menaces de mort, une bombe explosait devant son hôtel à Tel-Aviv, la CIA se lançait à la poursuite de fanatiques religieux qui voulaient enlever l'étalon italien ! Conclusion : pendant tout le tournage Stallone s'est vu accompagné par quatre gardes du corps qui le suivaient pas à pas et une demi-douzaine de gardes locaux, mitrailleurs au poing, surveillaient le plateau et le personnel du film en permanence, changeant les lieux de tournage en une véritable forteresse. Inutile de préciser que de telles conditions de tournage n'aident pas à travailler au mieux et les



LE MECHANT DE RAMBO : UN HABITUE DES CATAclySMES

C'est lors d'un passage à Paris que Sylvester Stallone a remarqué celui qui interprète maintenant l'officier soviétique, partenaire de Rambo : Marc de Jonge. Devant sa télévision, Stallone a trouvé que le physique de l'acteur de la célèbre pub pour Boursin, où le décor s'effondre derrière l'amateur de fromage, correspondait parfaitement au personnage qu'il recherchait. La vedette initialement pressentie pour le rôle était... Rutger Hauer !

moments de détente sur le plateau ont été bien rares ! D'autant que Stallone, conscient de l'importance du film, n'a pas cessé un seul instant de remanier le scénario, de réécrire chaque scène comme s'il ne parvenait pas à choisir entre ce qu'il voulait offrir à son public et ce que celui-ci attendait de lui... Inquiet Stallone ? C'est le moins qu'on puisse dire ! En tout cas, une chose est certaine le tournage de *Rambo III* aura été encore plus difficile que ceux de *Rambo* et *Rambo II* pourtant riches en catastrophes diverses !

Mais avant de découvrir ce *Rambo III* qui s'annonce d'ores et déjà mythique – il ne peut qu'être le plus grand succès de Stallone et un nouveau départ pour sa carrière ou un chant du cygne maladroit – un petit point sur le scénario s'impose... En espérant que Stallone ne l'aura pas entièrement revu au dernier instant !

John Rambo a enfin découvert le paradis sur terre : Bangkok. Heureux pour la première fois depuis le Vietnam, Rambo n'a aucune envie de reprendre du galon. Même le Colonel Trautman, véritable père adoptif de Rambo n'arrive pas à le convaincre de le suivre en Afghanistan... Rambo s'embourgeoierait-il ? Rêverait-il de nouvelles aventures ? Non, bien sûr, mais il faut avouer que les tueries afghanes, il n'en a rien à faire ! D'autant qu'entre l'Islam et les bolchéviques, l'américain type a du mal à choisir... Mais voilà, si Sly n'allait pas au combat où serait le film ! Un militariste soviétique sadique et fou – Rambo était persuadé qu'ils l'étaient tous – enlève le Colonel Trautman. Juste le temps d'enfiler son bandeau, il ne faut jamais négliger le look, et le voilà parti pour les déserts afghans ! Les soviets ne sont pas prêts

d'oublier la petite visite du Sieur Stallone. Notre tornade humaine va bien entendu mettre le pays à feu et à sang, à mains nues contre un colosse surentraîné par le Soviet Suprême, caracolant à la tête d'une troupe de résistants poursuivis par des hélicos, bref aidant les bons, décimant les méchants, n'abandonnant jamais sa proie, plus teigneux qu'une armée de rats affamés ! Pour le reste le mystère reste entier et Stallone refuse d'aller plus loin et de dévoiler son scénario. On sait simplement que c'est un petit français qui interprète le rôle du sympathique officier soviétique. Sans doute Stallone l'a-t-il choisi du fait de son habitude à voir le monde s'écrouler autour de lui, car si le nom de Marc de Jonge ne vous dit rien, son visage ne vous est pas inconnu : il a en effet débuté à l'écran dans une pub pour Boursin, celle justement où le décor s'effondrait autour de lui. Et pour obtenir le rôle, Marc de Jonge, qui paraît-il n'en revient pas, a coiffé sur le poteau Rutger Hauer !

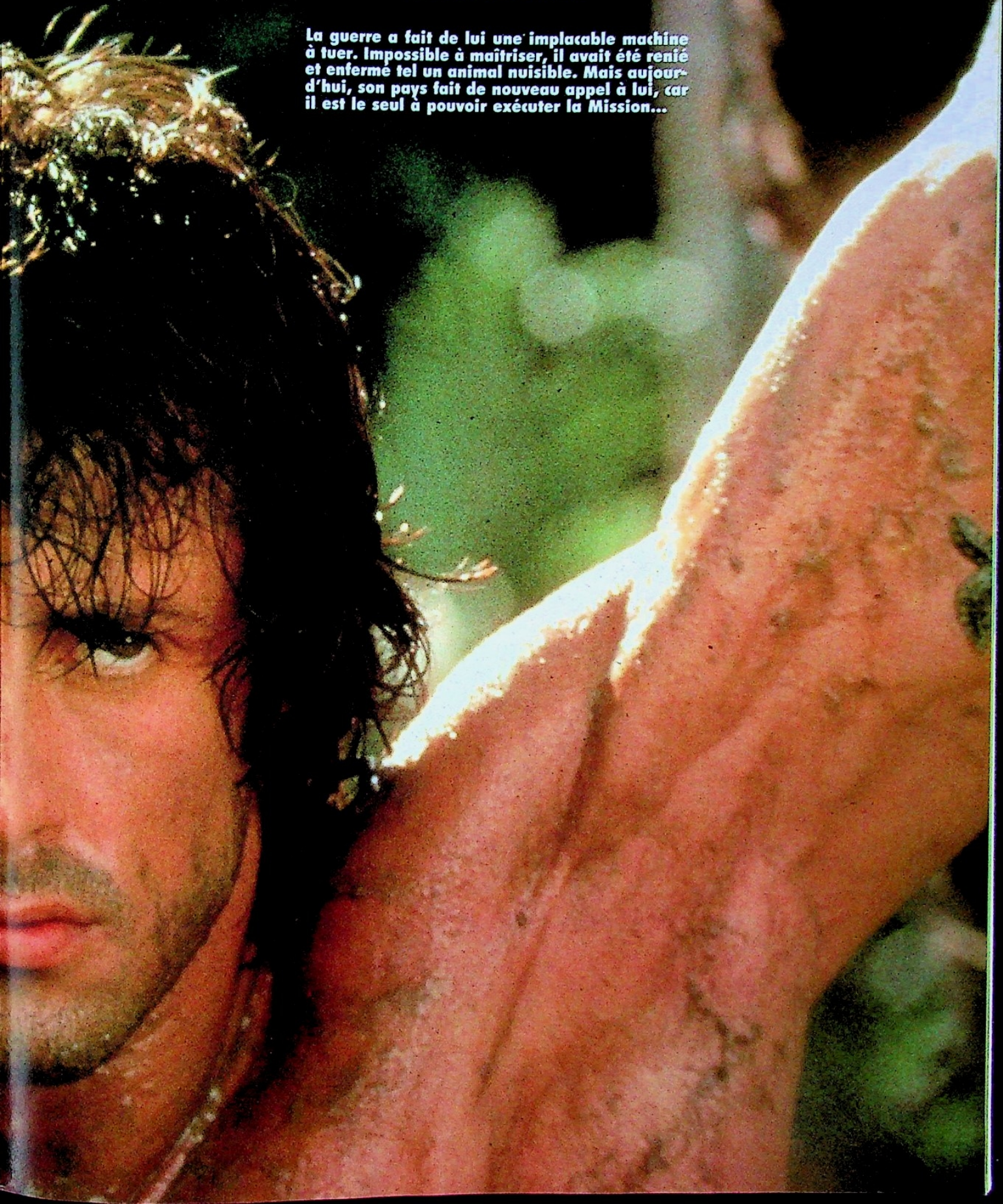
Quoiqu'il en soit, on peut être sûr qu'au moment de la sortie du film en mai aux USA le monde du cinéma, aura les yeux fixés sur Sylvester, guettant le faux pas, le suicide cinématographique de la star, se réjouissant des doutes et des incertitudes de ce qui restera, quoi qu'il advienne, un mythe et un témoignage incontournable sur les passions de notre fin de siècle. Tout un petit monde, qui plongeant à son tour dans le mépris et le primaire, ne saura voir dans les incertitudes de Sylvester Stallone, l'expression d'autres incertitudes : celles de l'ère Reagan, du monde occidental et, plus finement encore, celles d'un art à l'avenir incertain : le cinéma...



RAMBO II

LA MISSION

La guerre a fait de lui une implacable machine à tuer. Impossible à maîtriser, il avait été renié et enfermé tel un animal nuisible. Mais aujourd'hui, son pays fait de nouveau appel à lui, car il est le seul à pouvoir exécuter la Mission...





SYLVESTER STALLONE

Le retour du Captain America

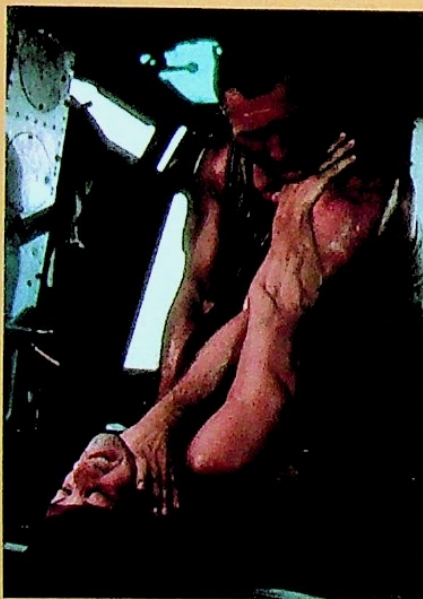
par Randy et Jean-Marc Lofficier

Après l'Aube rouge, l'année de l'anti-communisme américain continue avec, en première ligne, Sylvester Stallone dont le **Rambo II** et le **Rocky IV** en font voir de toutes les couleurs aux Russes.

Dans **Rambo II**, l'éternel baroudeur John Rambo est tiré du pénitencier où il pourrit, suite à ses frasques commises dans le premier film, **First Blood**, pour être envoyé au Viêt-nam afin de prouver qu'il n'y a pas de prisonniers de guerre américains qui y seraient illégalement détenus. Le problème, bien sûr, c'est qu'il y en a bel et bien une demi-douzaine, et que Rambo, contrairement aux instructions reçues, n'a pas du tout l'intention de les laisser moisir dans leur cellule...

Dans **Rocky IV**, l'étalon italien se bagarre avec son homologue russe, Drago la montagne de muscles, après que ce dernier ait tué son ami, le boxeur noir Apollo Creed. Et devinez qui gagne ?

Ces films font preuve d'un patriotisme naïf, qui indubitablement touche une corde sensible dans l'âme de l'Américain moyen. D'après le quotidien « Variety », **Rambo II**, par exemple, a réalisé des recettes de plus de 140 millions de dollars en 80 jours, et ce en dépit d'une violente réaction de la critique, condamnant le film non seulement pour son fond simpliste et révisionniste (contrairement à ce que pré-



tend Rambo, la guerre du Viêt-nam n'a pas été perdue par les politiciens américains !), mais aussi pour la médiocrité de son dialogue, l'invéraisemblance de certaines scènes, etc.

Plus surprenant encore, une dépêche de l'agence « United Press » faisait récem-

ment état du succès considérable remporté par **Rambo II** auprès des miliciens musulmans de Beyrouth, que l'on ne peut pourtant pas qualifier de pro-américains ! Ceux-ci déclaraient dans une interview qu'ils s'identifiaient volontiers à John Rambo, le solitaire pour qui le recours aux armes et à l'ultra-violence est la seule façon de faire triompher les causes perdues, sacrifiées sur l'autel de la politique internationale. Rambo — OLP même combat ?

Pour remporter un tel succès, il faut avant tout être sincère. Et sincère, Stallone l'est. Par exemple, interviewé au Mexique par Bart Mills du magazine « Heroes » sur le problème de la présence de prisonniers de guerre américains clandestinement détenus au Viêt-nam (sujet qui a fait l'objet de violentes controverses aux Etats-Unis), il déclare, « *Ce n'est pas un secret : le Viêt-nam veut qu'on leur paye des réparations. Et nous, nous ne voulons pas leur donner les milliards de dollars qu'ils réclament. Alors, les Vietnamiens gardent nos hommes en otages. Il y a plusieurs témoignages. J'ai parlé à des réfugiés vietnamiens en Thaïlande qui avaient vu des Américains prisonniers au Viêt-nam seulement quelques semaines auparavant. Leurs cheveux étaient très longs et ils parlaient vietnamien.* »

Stallone est également convaincu de la

véracité de la théorie avancée par **Rambo II** qu'il existe une conspiration au sein du gouvernement américain, visant à garder le silence sur l'affaire des prisonniers de guerre encore détenus au Viêt-nam. « *Peut-être que certains de nos officiels sont payés pour étouffer l'affaire ? Il y a certains groupes au sein même du gouvernement qui veulent garder tout ça secret. Si le Président avait suffisamment d'informations sur le sujet, il ferait quelque chose pour les sortir de là. Je pense que la popularité du sujet dans le film montre que les gens commencent à y penser. Il y a un désir de savoir. Le public se rend compte qu'on lui cache quelque chose. Ils sentent qu'on est au début de quelque chose qui sera un grand moment historique.* »

Dans le contexte, et avec cette foi, **Rambo** est plus qu'un homme. Comme le Captain America de Joe Simon et Jack Kirby, il est l'incarnation d'une force historique, le patriotisme américain fait homme. Stallone définit d'ailleurs son personnage comme « *une machine que notre société a créée pour détruire d'autres sociétés. Ils essayent de l'arrêter, de le recycler mais ils ne peuvent pas. Au début du film, il est au pénitencier en train de casser des cailloux. Cela représente en quelque sorte les limbes dans lesquelles on l'a abandonné, et dont on le retire quand on a encore besoin de lui.* »

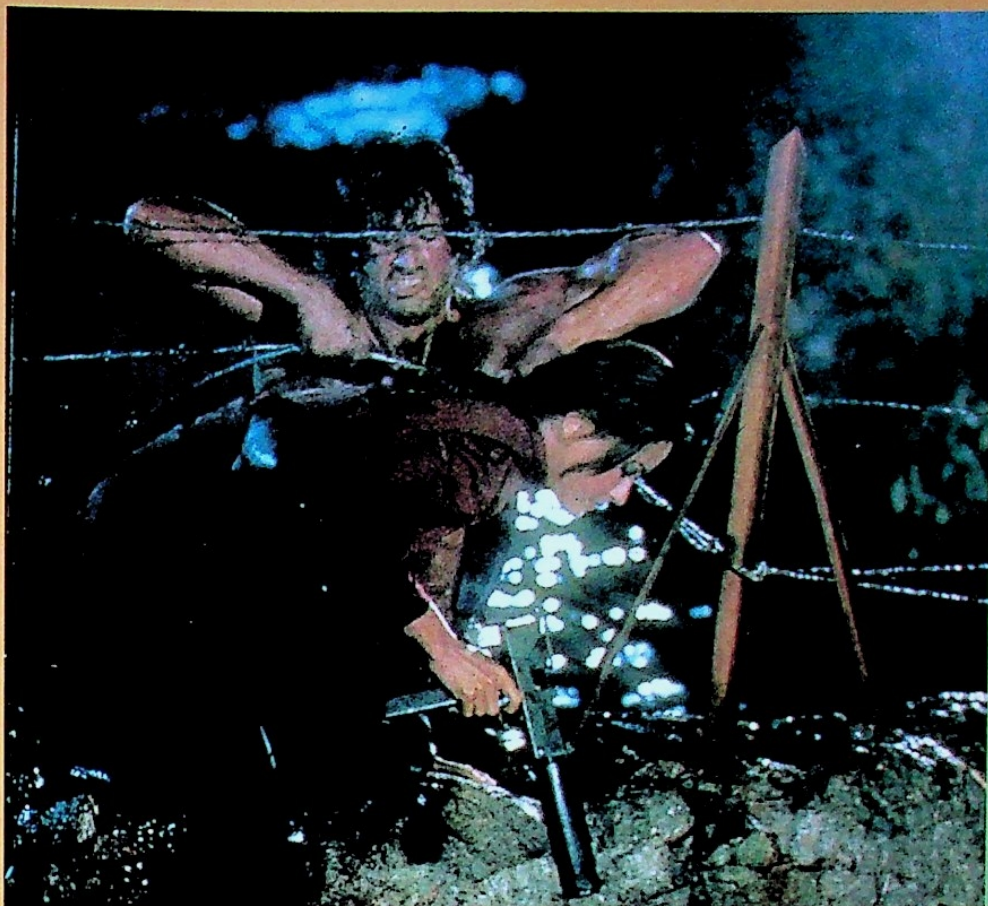
D'après Stallone, l'idée de **Rambo II** lui est venue à la suite de la lecture d'une lettre écrite par une jeune américaine dont le mari aurait disparu au Viêt-nam. Mais à la différence de l'Américain moyen qui se sent impuissant, **Rambo**, lui, agit. « *On n'a pas souvent l'occasion dans la vie de revenir en arrière et rectifier les mauvaises choses qui ont été commises dans le passé* », déclare Stallone, apportant ainsi implicitement de l'eau au moulin de ceux qui l'accusent de réécrire l'Histoire.

Stallone s'est ainsi institué le défenseur Numéro 1 de l'Amérique. Dans **Rambo II**, il défait les hordes vietcongs. Dans **Rocky IV**, il affronte un champion russe. « *Rocky IV sera un peu comme un retour aux temps où deux tribus ennemies choisissaient chacune un champion, qui s'affrontaient dans une arène au lieu de faire combattre leurs armées.* »

Stallone va sans doute re-crever l'écran et faire un malheur avec **Rocky IV**, et sans doute **Rocky V**, **Rocky VI** et **Rocky VII**. « *Si je suis condamné à faire des Rockys pour le reste de ma vie, ce n'est pas si mal. Si j'abandonnais Rocky, j'aurais l'impression d'abandonner mon enfant parce qu'il a trop bien réussi. J'aimerais revenir au personnage disons tous les trois ou quatre ans de sa vie et si le public suit, c'est sans doute ce que je ferai. J'imagine très bien Rocky à 75 ans. Il affronte la Sinistre Faucheuse. Rocky XXX, c'est Rocky contre la Mort !* »

Quant à **Rambo III**, les producteurs parlent déjà d'envoyer le personnage en Iran ou en Afghanistan. Tous les points chauds du globe où l'Amérique est en danger sont sur l'agenda de **Rambo**. « *Rambo va continuer, remplissant sa fonction de machine à combattre* », déclare Stallone. « *Je ne pense pas qu'il puisse être domestiqué.* » Si l'Amérique a un nom, c'est celui de John Rambo !

Quant à Stallone lui-même, il va également continuer, remplissant sa fonction de Champion. Car si sa popularité est indé-niable, celle-ci semble seulement s'exercer



Aidé de Co Bao, complice inattendue de cette périlleuse mission, **Rambo** ira bien au-delà de ce qui lui fut demandé.

quand l'acteur incarne des rôles de Super-Patriote. Par exemple, des films comme **Rhinestone**, où il interprétait un chauffeur de taxi new-yorkais à qui Dolly Parton apprend à chanter, ou **les Faucons de la nuit**, dans lequel il est un policier de New-York traquant aux côtés de Billy Dee Williams Rutger Hauer en terroriste, n'ont pas rencontré le succès espéré. Loin de **Rambo**, point de salut ?

Peut-être Stallone lui-même le perçoit-il, car l'acteur qui devait jouer le rôle principal dans **le Flic de Beverly Hills** en 1984 s'est retiré au profit d'Eddie Murphy. « *Je vais rester dans des rôles avec lesquels le public m'identifie* », déclare-t-il. « *Je veux faire des films divertissants et instructifs à la fois. Je veux être sincère avec moi-même et mon image.* »

L'image de Stallone est celle d'une

Envers et contre tous, **Rambo** parviendra à soustraire ses compagnons d'infortune de l'enfer des camps vietnamiens.



RAMBO II

LA MISSION

Voyage au bout de l'enfer



Alimentant la haine farouche qui le dévore, la torture ne parviendra pas à briser la muraille d'acier érigée derrière le regard indifférent de John Rambo.



Amérique pure et dure. Une Amérique d'immigrés. Stallone n'est pas un beau blond comme Robert Redfort, n'a pas les yeux glacés de Paul Newman, ou même la diction de Dustin Hoffman. Natif de New-York, parents divorcés, c'est un ancien voyou. Il a grandi dans un quartier pas facile, baptisé du nom révélateur de « Cuisine de l'Enfer » (Hell's Kitchen). Renvoyé de plusieurs écoles pour son manque de discipline, le jeune Stallone a découvert le métier d'acteur à l'âge de 16 ans dans une école spéciale de Philadelphie, ville où sera d'ailleurs tourné *Rocky*.

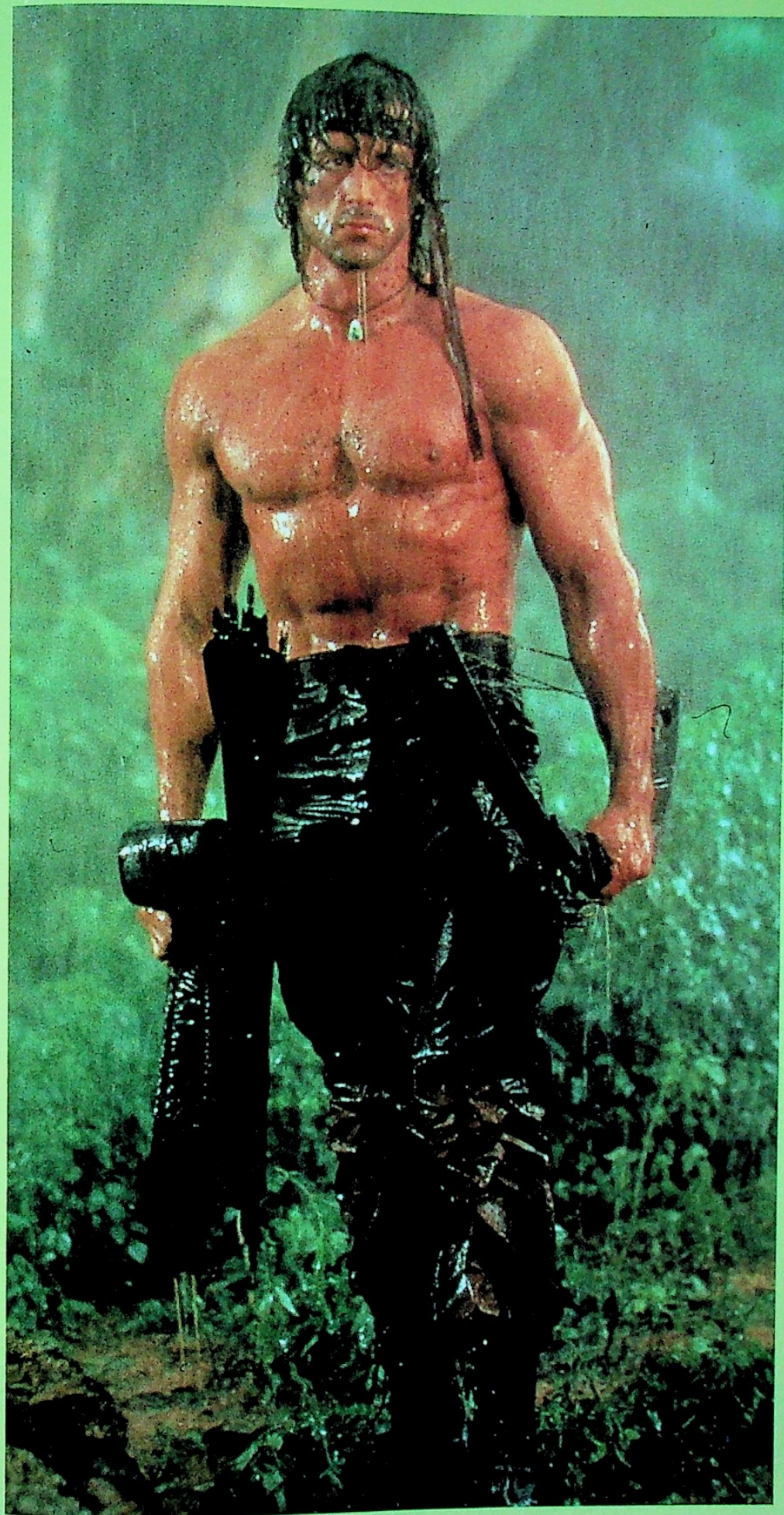
Après ses études, Stallone passe deux ans en Suisse à l'American College, et encore plusieurs années à l'Université de Miami en Floride. C'est durant cette période que se concrétise sa vocation d'acteur et d'auteur. Il déménage peu de temps après pour se rendre à New-York et poursuivre sa carrière. En dépit de quelques rôles mineurs, dont une brève apparition dans le *Bananas* de Woody Allen, la fortune ne lui sourit pas. Les lettres de refus s'accumulent. C'est une période difficile de son existence, dont Stallone se souvient encore aujourd'hui avec angoisse.

Avec persévérance, Stallone finit par obtenir un rôle de valeur dans *The Lords of Flatbush* en 1974, dont le cachet lui permet de déménager et de partir, en Californie. Pendant ce temps, il s'est mis à écrire. « *Quand j'ai cru que je ne deviendrais jamais un grand acteur* », déclare Stallone, « *je me suis dit que, peut-être, il fallait que j'apprenne à écrire. J'ai appris tout seul. Pour tuer le temps. Je vivais à New-York, je n'avais pas d'argent, et il faisait chaud à la bibliothèque publique...* »

En Californie, c'est encore la ronde des petits rôles, dont l'amusant *la Course à la mort de l'an 2000* en 1975, où il se bat contre John Carradine. Sa carrière piétine. Conjointement avec son métier d'acteur, Stallone continue à écrire. Il compose *Rocky*, inspiré du match entre Mohammed Ali et Chuck Wepner, au cours duquel Wepner réussit à tenir 15 rounds contre Ali. Plusieurs producteurs lui offrent d'acheter le scénario, mais veulent faire interpréter le rôle principal par une star d'Hollywood. Stallone refuse, car il sait que le rôle est écrit par lui et uniquement pour lui. Il a raison, bien sûr, et les faits le prouveront.

Après le succès de *Rocky*, couronné d'un Oscar, la carrière de Stallone est météorique : *F.I.S.T.*, dont il est co-scénariste ; *la Taverne de l'enfer*, dont il est à la fois réalisateur et scénariste ; *Rocky II*, également réalisé et écrit par Stallone ; l'inoubliable *First Blood* ; *Rocky III*, encore un succès... L'Amérique ne se lasse pas de Stallone.

Mais combien de temps Stallone peut-il tenir le coup, boxant sur un ring ou affrontant des métèques pour la plus grande joie de son public ? « *Je vais continuer jusqu'à 45 ans (il en a 38 à l'heure actuelle), puis je me concentrerai sur la réalisation* », déclare-t-il. « *Je ferai des films avec des intrigues un peu plus substantielles. Un peu plus intellectuelles. Après tout, c'est d'abord de boxer dans une chaise roulante !* »



LE RETOUR

par Tom Sciacca

L'événement cinématographique de l'été, aux Etats-Unis, aura été la sortie de **Rambo : First Blood II**, la suite donnée par Sylvester Stallone à **First Blood**, tournée en 1982. Le succès de **Rambo II** aura été d'autant plus surprenant que l'on s'attendait à voir **Goonies** de Spielberg et le dernier James Bond, **A View to a Kill**, figurer en tête du hit parade, et voilà que **Rambo** rapporte 90 millions de dollars à ses producteurs dans ses quatre premières semaines d'exclusivité... Seuls **Le Retour du Jedi** et **Indiana Jones et le temple maudit** ont fait mieux jusque-là. Les responsables de la Tri-Star prévoient au moins 200 millions de dollars de recettes pour **Rambo II** !

Il faut croire que ce film a touché la corde sensible chez les spectateurs américains, qui ont ressenti la perte du Viêt-nam et la prise d'otages de Téhéran comme autant d'humiliations. Rien de tel que de gagner des guerres au cinéma pour réconcilier les Américains avec eux-mêmes.

Or **Rambo II**, écrit par Jim Cameron (**Terminator**), réécrit par Stallone et mis en scène par George P. Cosmatos (coscénariste et réalisateur du très controversé **Massacre in Rome**, avec Richard Burton et Marcello Mastroianni, qui n'en reçut pas moins un accueil enthousiaste au niveau international, et notamment de **The Cassandra Crossing**, **Escape to Athens** et **Of Unknown Origin**, primé au dernier Festival de Paris), **Rambo II**, donc, est un rêve éveillé, un film illogique, presque fantastique. Quels qu'en soient les défauts, on ne peut s'empêcher de prendre parti pour Rambo et de trépiigner sur place au spectacle de ses démêlés, parce que tout ce qu'il demande, c'est que justice soit rendue. Ses seuls ennemis sont les autorités - des Russes aux Vietnamiens, en passant par la C.I.A. et l'Armée... - et sa seule tâche consiste à venir à la rescousse des prisonniers de guerre.

Qu'on en juge : Rambo sort de prison - ou plutôt, on le relâche dans un but bien précis : il doit rentrer au Viêt-nam pour prendre des photos d'un camp de prisonniers, afin de prouver l'existence de prisonniers de guerre américains.

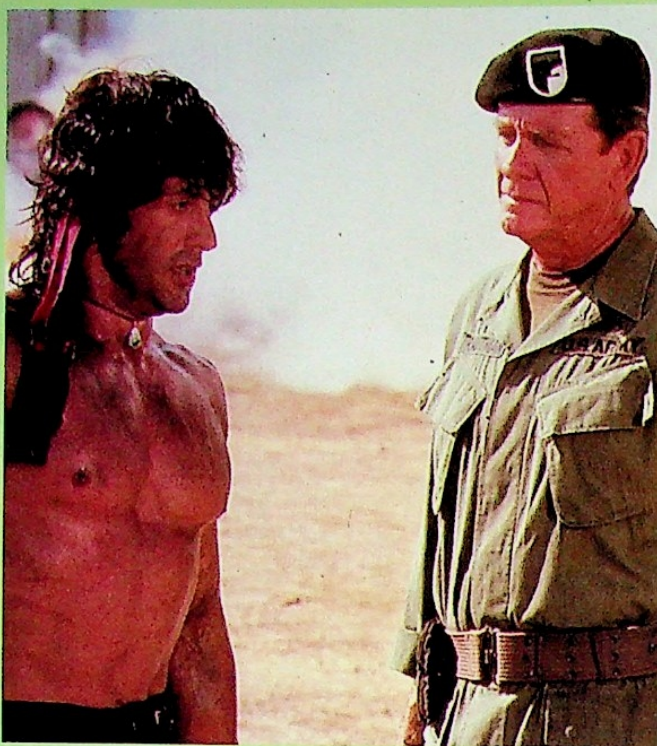
On le parachute au beau milieu de la jungle, mais il se prend dans les suspentes et perd ses armes et ses appareils de prises de vue. Il ne lui reste qu'un couteau, un arc et des flèches. Il ne tarde pas à comprendre qu'on lui a menti ; il a été trahi par les siens. Poussé par un code moral très personnel et une profonde pitié pour ses compagnons prisonniers, Rambo enfreint ses ordres, et, aidé d'une Vietnamiennne (Julia Nickson), notre guerillero entreprend un combat contre tout espoir et au milieu

RAMBO II

des éléments plus qu'hostiles. C'est là qu'il jure de se venger à sa façon de tous ceux qui lui ont inventé des ennemis qu'il ne connaissait même pas.

Ce film d'aventure au rythme très soutenu a été tourné en extérieurs, en différents endroits de la forêt mexicaine, là où elle ressemble à s'y tromper aux jungles accidentées du Viêt-nam. L'un des plus importants décors naturels a été reconstitué d'après des images d'un camp de prisonniers vietnamien. Il a fallu le reconstruire, bambou après bambou, sur place, au Mexique, ce qui impliqua de déblayer au bulldozer une portion de jungle assez vaste pour y implanter non seulement le camp en question mais encore, la ville voisine et le terrain d'atterrissage destiné aux hélicoptères.

Parmi les autres extérieurs « intéressants », citons encore le lagon tropical de Pie de la Cuesta, à une vingtaine de kilomètres d'Acapulco, une étroite langue de côte bordée d'un côté par l'océan, et de l'autre par la baie. C'est là, sur fond de jungle et de montagnes, que fut tournée une scène capitale du film mettant en scène un sampan, une vedette de garde-côtes lancée à la poursuite de Rambo et de sa complice vietnamienne, comme ils tentent de s'évader du camp avec un prisonnier de guerre porté dis-



Le désarroi d'un homme abandonné à son destin, victime d'une trahison qu'il ne parviendra pas à oublier...

ACAPULCO version Viêt-nam

paru. Pour filmer cette poursuite palpitante sur la rivière, il a fallu construire spécialement deux radeaux de dimensions imposantes, destinés à supporter les caméras, ainsi qu'un assortiment varié d'embarcations destinées au transport des acteurs et de l'équipe technique depuis le campement. Pour une troisième séquence marquante du film, il fallut également bâtir un abri au milieu des palétuviers.

Nos lecteurs reconnaîtront également à la vision du film une carrière de granit creusée à flanc de montagne (lors de la séquence de la prison américaine), une cascade dans les montagnes surplombant Acapulco (où interprètes et techniciens furent amenés tous les jours en hélicoptère), une base de l'armée de l'air mexicaine (où furent tournées les séquences « thaïlandaises »), et le Palais des Congrès d'Acapulco (dont l'intérieur, particulièrement vaste, fut utilisé comme studio pour le tournage de différents décors)...

Les prises de vue de **Rambo : First Blood Part II** n'allèrent pas sans poser de sérieux problèmes logistiques, on s'en doute à la lecture des différents extérieurs filmés... Le seul fait de tourner par près de 40°, dans les jungles mexicaines saturées d'humidité, devait déjà se révéler un test d'endurance des plus sévères tant pour les membres de l'équipe technique que pour les interprètes, mais le temps devait se mettre aussi de la partie et les douze semaines de tournage (à raison de six jours de travail par semaine) furent en outre inter-





L'impitoyable traque d'un être à chaque instant menacé par une mort sournoise.

rompues par un cyclone dévastateur, le plus terrible qui ait atteint les côtes mexicaines au cours des cinquante dernières années. Stallone, qui dormait dans une résidence, non loin d'une montagne, se réveilla lorsque la tornade atteignait son paroxysme, pour découvrir que les routes étaient coupées et que, la paroi montagneuse menaçait de s'effondrer sur les habitations ! Il n'eut plus qu'à prendre la fuite à travers la jungle, les torrents de boue et les à-pics rocheux, entreprenant un parcours du combattant bien digne de Rambo. Au bout de quatre heures de cet exercice exténuant, au milieu des éléments déchainés, il se retrouva enfin en sécurité... au quartier général de la production du film.

En prévision des scènes d'action, qu'il savait devoir être très dures à tourner, Stallone s'était imposé un entraînement intensif de cinq mois avant le début des prises de vue. Au programme du stage, des exercices très durs en salle, des heures de tir à l'arc, mais au bout du compte, une forme physique éblouissante - telle que jamais Stallone n'en a connue au cours de sa carrière.

Les armes et les équipements militaires utilisés dans le film sont tous authentiques, si l'on en croit le conseiller technique de la production, Tony Maffatone. Les armes vont du petit pistolet russe de 7,35 mm aux armes d'assaut plus importantes comme l'AK 47 et l'AKM 74. L'arc et les flèches employés par Rambo sont une version améliorée de l'arbalète

médiévale, les flèches étant conçues pour admettre de petites charges explosives.

« Il faut dire qu'on a utilisé des arbalètes pendant la guerre du Viêt-nam », nous révèle Maffatone, « surtout chez les Vietnamiens des montagnes. Ils étaient très habiles au maniement de cette arme, munie d'une gachette comparable à celle d'une carabine. Elle présentait l'avantage d'être silencieuse, et ils ont fait de gros dégâts avec. » Les Américains, quant à eux, l'employaient ici pour débayer le chemin jusqu'au camp et éliminer les chiens de garde avant qu'ils ne donnent l'alarme. En dehors de son arbalète et de son couteau, Stallone devait être amené à manier une mitraillette Heckler & Kotch MP5K de 9 mm et un pistolet de gros calibre type Sauer 226 de 45.

Le sampan et la vedette des garde-côtes furent construits spécialement pour les besoins du film, et leur fabrication prit 14 semaines. C'est au décorateur du film, Bill Kenney, qu'incomba la reconstitution de l'embarcation typiquement chinoise, quant au vaisseau de patrouille, il fut bâti conformément aux plans fournis par la marine américaine. Les deux vaisseaux sont conformes à leurs modèles, au détail près. Pour finir, la vedette fut équipée de calibres 50 à l'arrière et de calibres 30 à l'avant.

La démolition suicidaire du camp de prisonniers vietnamien par Rambo fut filmée par quatre caméras, dont une montée dans

un hélicoptère et qui suit Rambo lorsqu'il prend la fuite en hélicoptère, entre les frondaisons des palmiers, dans une séquence hallucinante. Pour parachever la destruction du camp, les spécialistes des effets spéciaux utilisèrent 1 200 litres d'essence, 100 kilos de poudre et plus de 1 500 mètres de cordon bickford (soigneusement dissimulé sous les toits du camp), ainsi que 5 000 mètres de fil pour commander l'explosion des charges. 400 pneus furent brûlés pour donner la fumée noire que vous ne tarderez pas à découvrir, et une bonne quinzaine de palmiers majestueux laissèrent la vie dans les explosions spectaculaires provoquées par le bombardement du camp par les hélicoptères.

John Rambo, le franc-tireur, parle peu mais agit beaucoup. Dans *Rambo II*, c'est en vietnamien qu'il s'exprime la plupart du temps. D'après Joseph Hieu, le professeur de langue vietnamienne de la production, Stallone aurait appris cette langue avec une facilité déconcertante. « Il m'a sidéré », devait-il nous déclarer, « en apprenant le vocabulaire plus vite que mes 'élèves' asiatiques et en n'en oubliant jamais un mot. » Hieu passait deux ou trois heures tous les matins à apprendre le dialecte vietnamien aux acteurs, mais ce n'est pas tout : comme si ses responsabilités d'enseignant ne lui suffisaient pas, il devait encore se retrouver devant les caméras... dans la peau d'un cascadeur !

La réalisation technique remarquable, confère un accent d'authenticité à nul autre pareil à tout le film, et ceci n'est probablement pas étranger au succès de *Rambo II* auprès du public américain.

Il faut encore ajouter à ceci que l'on y voit Rambo incarnant une nation américaine victorieuse, qui n'hésite pas à envoyer les autorités au diable, et une force destructrice dont Sylvester Stallone lui-même a pu dire : « *Rambo n'est pas seulement un homme ; c'est un millier d'hommes dans un seul individu.* » C'est le principe de John Wayne qui revit en lui, l'archétype du héros au chapeau blanc... Usa Today, un journal de diffusion nationale, n'a-t-il pas d'ailleurs baptisé Stallone : « Le nouveau John Wayne » ?

Ce que Stallone ne renie pas ; il s'intitule seulement « patriote et américain ».

Il ne dit pas autre chose dans *Rocky IV*, d'ailleurs, lorsqu'il inflige une défaite au champion russe en un combat qui n'est pas sans évoquer une possible troisième guerre mondiale ! Le succès de *Rocky IV* ne fait aucun doute à ce stade, et on ne voit pas pourquoi, dans *Rocky V*, Rocky ne se présenterait pas à la présidence des Etats-Unis. Après tout, qui aurait pu prévoir que la vedette de *Desperate Journey* et *Bedtime for Bonzo* se trouverait un beau jour en position de presser le bouton susceptible de déclencher l'holocauste nucléaire ? ■

Terreur sur les bords de la tamise...

■ ■ ■ En grande-Bretagne, on attend beaucoup du nouveau Neil Jordan (*La compagnie des loups, Mona Lisa*), en tournage à Shepperton : *High Spirits*. Pour ce grand film fantastique et romantique qui comprend une distribution prestigieuse (Daryl Hannah, Peter O'Toole, Steve Guttenberg), Jordan a fait appel à de solides techniciens tels le chef décorateur les Tomking et le chef opérateur Alex Thompson, mais aussi à plusieurs équipes d'effets spéciaux à la tête desquelles on trouve les noms de Christopher Tucker et Derek Meddings...

■ ■ ■ C'est Tonny Randel qui met en scène actuellement à Pinewood, *Hellraiser 2: Hellbound* toujours écrit et produit par Clive Barker.



Les cénobites rouvrent les portes de l'enfer dans « Hellraiser II »

Notre collaborateur Indra Bhose suit le tournage pour vous et vous révélera les secrets le mois prochain !

■ ■ ■ A Noël dernier, on célébra dans toute l'Angleterre la naissance de Sherlock Holmes. En 1988, le célèbre « privé » de Baker Street est toujours à l'affiche : à la télévision avec la série Granada TV interprétée par Jeremy Brett (vient d'être diffusé *Le signe des 4*, en attendant *Le chien des Baskerville*, le 25e téléfilm de la série !) et au cinéma avec *Sherlock Holmes and Me* que tourne actuellement Michael « Holmes » Caine et Ben « Watson » Kingsley... Mais Michael Caine va célébrer un autre anniversaire qui plaira sans doute plus aux horrifiants : celui du centenaire de Jack l'éventreur ! Caine sera en effet le psychopathe le plus célèbre de l'(in)humanité dans *Jack the Ripper*, une série TV britannique de quatre épisodes d'une heure qui recréeront les terribles crimes commis par Jack en automne 1888 et lèveront enfin le voile sur son identité. De quel côté de la loi (Holmes ou Jack) pensez-vous que Michael Caine ait pris le plus de plaisir à tourner ?...

Festivals...

■ ■ ■ Le Festival de Porto du Film Fantastique qui s'est déroulé en

février dernier a décerné les prix suivants : Grand Prix pour *Chinese Ghost Story* de Chin Siu Tung, prix de la mise en scène à Jack Sholder pour *Hidden*, prix des effets spéciaux pour *Masters of the Universe*, interprétation masculine : Jim Van Der pour *The Poinstman* et féminine : Charlotte Rampling pour *Mascara*. Enfin, René Lalou (*Gandahar*) a reçu un prix spécial pour l'ensemble de sa carrière.

■ ■ ■ Du 17 au 25 mars dernier a eu lieu le dernier Imagfic, ce Festival de cinéma (en grande partie) fantastique qui s'est tenu à Madrid malgré des difficultés financières préoccupantes. Y étaient ainsi présentées : *Prison*, *The Princess Moon* (Japon), *Cobra Verde*, *The Dead*, ainsi qu'un hommage à la Hammer.

■ ■ ■ Les femmes dans le roman noir et le cinéma policier, tel sera le

acquis les droits de cette organisation criminelle ayant à sa tête le sinistre Ernst Blofeld et s'apprêtait à tourner un nouveau long métrage et une série de dessins animés (opposant James Bond à S.P.E.C.T.R.E.). Jack Valenti (qui est le commanditaire de la double page) pousse même le luxe jusqu'à affirmer que MGM/UA n'a pas le droit de commercialiser actuellement les films mettant en scène S.P.E.C.T.R.E. Ce à quoi United Artists s'est fait un malin plaisir de répondre que ce sont eux, les gens de S.P.E.C.T.R.E. qui sont dans la plus complète illégalité, UA possédant les droits exclusifs, inattaquables et inaliénables de tourner des « Bond » avec Blofeld. Après *Never Say Never Again*, les « James Bond pirates » ont-ils un avenir ?

Télévision fantastique...

■ ■ ■ La célèbre compagnie Laurel (les films de George Romero et « *Tales from the Darkside* ») annonce pour septembre prochain une nouvelle série d'horreur intitulée « *Monsters* », dont la première livraison comprendra 24 épisodes (diffusés chaque semaine sur le petit écran américain).

■ ■ ■ Le Petit écran fantastique d'avril (programmes Canal +)...

Dimanche 3 : *Dune*

Mardi 5 : *Blade Runner*

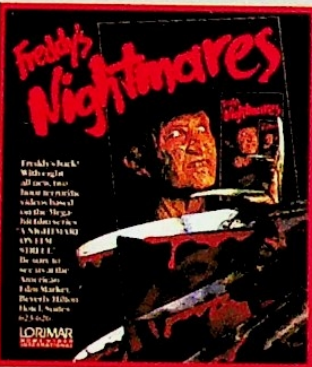
Samedi 9 : *Sang pour sang*

Samedi 16 : *Le retour des morts-vivants*

Samedi 25 : *Ténèbres*

Dimanche 24 : *Tron*

Samedi 30 : *Les poupées*



■ ■ ■ La série télé adaptée des « *Nightmare On Elm Street* » s'intitule *Freddy's Nightmares* et comprend 8 films de deux heures chacun. David Cronenberg a réalisé un épisode intitulé « *The Faith Healer* » (« Le Guérisseur de la Foi ») un titre qui définit bien le job de Freddy...

Que deviennent les « spécialistes » du fantastique ?

■ ■ ■ Dario Argento s'est enfermé dans un hôtel des Caraïbes pour préparer le scénario d'un nouveau film traitant de sacrifices humains,

par Robert

cannibalisme, vaudou, etc. Peut-être aussi pour faire le point sur sa carrière ?

■ ■ ■ Gale Anne Hurd, l'heureuse productrice de *Aliens* prépare *bad Dreams*, un film d'épouvante où



Un zombie de « Bad Dreams ».

rêves et cauchemars à la « Freddy » sont à l'horreur...

■ ■ ■ David Cronenberg tourne, enfin, *Twins*, ce thriller à suspense basé sur l'histoire (vraie) de deux frères jumeaux trouvés morts à New York. Le film devrait se faire, à l'origine, sous l'égide de DEG (la compagnie de Dino de Laurentiis actuellement en difficultés). Finalement, c'est Cronenberg lui-même, aidé de quelques partenaires, qui finance le projet interprété par Jeremy Irons et Geneviève Bujold. Budget : 8 millions de dollars.

■ ■ ■ Graham Baker dont on n'avait guère de nouvelles après l'excellente *Malédiction finale* tourne *Outer Heat* également pour Gale Anne Hurd avec Terence Stamp dans le rôle d'un méchant extra-terrestre. La Fox distribuera le film dans le monde entier...

■ ■ ■ Paganini, le célèbre violoniste, a fait l'objet d'un film d'horreur de Luigi Cozzi (*Star Crash, Hercules*), avec Donald Pleasence et Daria Nicolodi : *The Paganini Horror*. Le jeune réalisateur s'apprête à tourner maintenant *Witchcraft* avec David Hasselhoff et Luciana Ottaviani.

■ ■ ■ Wolfgang Petersen continue sa croisière du fantastique : Après *Never Ending Story* et *Enemy* il s'apprête à filmer le chef-d'œuvre de Gaston Leroux, *Le fantôme de l'Opéra*, après d'illustres prédécesseurs dont Terence Fisher et Brian De Palma. C'est Dennis Potter (*Gorky Park*) qui a été choisi pour l'adaptation de ce classique de la littérature fantastique et de mystère. Le film aura pour cadre, étrangement, un Paris occupé par les nazis pendant la seconde guerre mondiale...

■ ■ ■ Jim Henson produit *Witches*, encore une histoire de sorcières signée Nicholas Roeg (*L'homme qui venait d'ailleurs*), et Gary Kurtz le film de SF *Slipstream* de Steven Lisberger.

■ ■ ■ Ken Russell prépare une adaptation d'un classique méconnu de l'écrivain Bram Stoker, « Le

In memoriam...

■ ■ ■ La petite Heather O'Rourke est décédée à l'âge de 12 ans après des complications suite à une infection intestinale. « Ils sont de retour ! » s'écriait-elle dans *Poltergeist 1 et 2*. Elle venait juste d'achever le tournage du troisième volet de la saga qu'elle avait côtoyé depuis l'âge de 5 ans.

■ ■ ■ Décès de Michael Pressburger, un scénariste de talent considérable, véritable écrivain du genre et qui avec ce cinéaste hors du commun qu'est Michael Powell (à qui le Festival de Sitges rendit un hommage en octobre 86) produisit et écrivit des films fabuleux tels *Le narcissiste noir*, *Une question de vie ou de mort*, *Les chaussures rouges* ou *Le voyeur*.

La guerre des Bond

■ ■ ■ De curieux échanges publicitaires ont secoué les vénérables pages du magazine professionnel « *Variety* ». Une double a annoncé en février dernier par le biais de la S.P.E.C.T.R.E. Corporation avoir

CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH CINÉFLASH

PRINCE DES TENEBRES



Quand John Carpenter libère le Diable...



Le huis-clos étouffant d'*Assaut*, (avec ses guetteurs silencieux et menaçants), des effets d'horreur que ne renierait point Fulci, des réminiscences de Cocteau, une thématique fortement influencée par *Les monstres de l'espace* : le dernier John Carpenter cumule les références. Oeuvre déroutante et passionnante, *Prince of Darkness* possède l'incontestable mérite d'offrir à Donald Pleasence son meilleur rôle depuis dix ans.

par Jack Greenberg et Jean-Pierre Piton





Le champ magnétique émis par le mystérieux canister, transforme les victimes en adeptes de Satan

Voici un an, John Carpenter, démoralisé par l'échec inattendu de *Big Trouble in Little China* et découragé par les conditions de travail des grands studios (1), nous confiait son souhait de retourner à ses premières amours : les productions indépendantes qui lui permettraient d'exercer l'indispensable contrôle artistique auquel il doit ses authentiques réussites (*Assaut, Halloween, Fog*).

Un vœu à présent exaucé grâce à la rencontre avec Shep Gordon et un "deal" de 4 films sur 5 ans. *Prince of Darkness* marque ainsi le comeback de Carpenter à l'épouvante, après quatre années d'absence, et le premier des projets qu'il ait réalisés, avec une totale autonomie, pour la compagnie Alive Films. Une firme œuvrant à la fois dans le domaine cinématographique et musical, son président, Shep Gordon, gérant depuis 22 ans la carrière d'Alice Cooper (que l'on retrouve ici dans un rôle particulièrement inquiétant) dont il a vendu plus de 60 millions de disques ! Un succès qui lui permettra donc de créer, voici dix ans, Alive Films, laquelle produira des œuvres particulièrement intéressantes, notamment celles d'Alan Rudolph (*Choose Me, Wanda's Cafe*), Hector Babenco (*Le baiser de la femme-araignée*) et Lindsay Anderson (*Les baleines du mois d'août*, l'un des derniers films de Vincent Price). Après *Prince of Darkness*, Alive Films mettra en chantier *They Live*, un récit de SF horrifique écrit par John Carpenter.

Un script ambitieux

Signant son scénario du pseudonyme révélateur, pour les "aficionados", de Martin Quatermass (2), John Carpenter affirme son ambition : renouveler un sujet usé jusqu'à la corde depuis *l'Exorciste* et *La Malédic-*

tion — celui de la possession démoniaque. Le pré-générique, admirablement filmé, nous révèle un prêtre catholique tourmenté par sa terrible découverte : depuis 2.000 ans, l'église a occulté un terrifiant secret qui remet en question les dogmes et les préceptes de la religion elle-même. Une forme de vie incarnant la négation de Dieu, mais plus encore : un anti-Dieu dont le diable est le plus fervent adepte. Répondant à la requête du prêtre, un professeur de physique chinois, Howard Birack (Victor Wong qui interprétait un vieux chef de gang dans *L'année du dragon*, un sympathique magicien dans *Les aventures de Jack Burton*, un pittoresque moine tibétain dans *Golden Child*, et, plus récemment, l'un des membres les plus importants de la cour de Pu Yi dans *Le dernier Empereur*), accepte de réunir certains de ses étudiants dans une église abandonnée des bas-fonds de Los Angeles où ils vont tenter de décrypter les données du secret, prisonnier d'un mystérieux canister gardé, depuis des siècles, par une secte religieuse, les Frères du Sommeil. Le canister renferme un liquide vert à l'aspect déroutant : animé, il semble vouloir prendre une forme vivante et exhale un champ magnétique puissant. Rapidement, le petit groupe découvre un manuscrit, négation de la Bible, qui conte en effet la trajectoire d'un anti-Dieu ayant enfermé son fils, Satan, dans le fameux canister. Ce dernier, passé aux rayons X, ne peut être ouvert que de l'intérieur. C'est grâce à des règles mathématiques que Catherine (Lisa Blount, vue dans *Officer and Gentleman* et *Amazonia la jungle blanche* de Deodato) parvient à déchiffrer les codes du livre immémorial. Mais il est déjà trop tard, car le processus de destruction des intrus est désormais engagé. Le canister réagit. Son contenu commence

Une solution désespérée pour le prêtre (Donald Pleasence), briser le reflet qui permettra à Satan et son fils de se fondre en un.

à s'élancer vers les hauteurs au défi de toutes les lois de la gravité... Bientôt Satan finit par s'échapper de sa prison, afin de ramener son père, l'anti-Dieu, des ténèbres où il est banni depuis des âges antédiluviens ! Un scénario à la croisée des chemins entre *Les monstres de l'espace* (qui voyait dans l'origine de la croyance du Diable une ancienne invasion extraterrestre) et *L'Exorciste* (les membres du petit groupe de chercheurs seront successivement possédés par l'entité maléfique et transformés en monstres répugnants), doté d'un arrière-plan scientifique auquel le réalisateur est particulièrement attaché. Ayant étudié avec passion la physique quantique, John Carpenter a incorporé beaucoup de ses éléments de recherche dans son film. Dès les premières images, il place dans la bouche de l'un de ses principaux personnages, le professeur Birack, ces nouveaux principes scientifiques, à l'opposé des idées reçues et du sens commun. Ainsi, "nous essayons de donner une structure rationnelle à l'univers", déclare Birack à ses élèves, "mais l'univers n'est pas vraiment rationnel. Lorsque vous étudiez la physique, vous découvrez une nouvelle réalité, plus étrange et plus effrayante que celle que nous connaissons". La physique quantique, dérivée des recherches de Planck (l'hypothèse des quanta d'énergie), fut utilisé par Eins-

tein (appliquée à la lumière) puis par d'autres savants au niveau de l'atome. Ainsi, les particules atomiques auraient la possibilité de voyager véritablement dans le temps. Dans le film, les scientifiques mettront en évidence l'existence d'une autre dimension, parallèle à la nôtre, dont elle est un écho et dans laquelle vit l'anti-Dieu. On peut y pénétrer, comme le héros du *Testament d'Orphée* de Jean Cocteau, par les miroirs. C'est dans nos reflets que se cachent



d'effrayants secrets. Passages poétiques et visions d'horreur se succèdent, Carpenter n'ayant pas hésité à jouer la carte d'un Fulci (visions de cauchemars, corps dévoré par des cafards, grouillements répugnants de vers et d'asticots, etc.). Ce curieux mélange de genre et d'inspiration témoigne de l'ambition de Carpenter mais marque également les limites de *Prince of Darkness*, oscillant entre l'épouvante et la métaphysique, avec une efficacité cinématographique parfois contestable sur le second point, le récit linéaire se trouvant déséquilibré par un excès de dialogues (un défaut que Roy Ward Baker était parvenu à éviter dans *Les monstres de l'espace* où le suspense se maintenait constamment). Heureusement, dans sa dernière demi-heure, le film retrouve la puissance de sa magistrale séquence d'ouverture, et s'achève par un plan étonnant... Le prêtre sur lequel, en quelque sorte, repose le sort de l'humanité, est interprété bien entendu par Donald Pleasence, que Carpenter avait précédemment employé dans *Halloween* (il incarnait le psychiatre ayant la charge du "monstre") et *New York 1997* (il campait le Président des États-Unis) et qui voue une profonde admiration au jeune cinéaste (voir entretien ci-après). Excellamment dirigé (3),



Un groupe de clochards magnétisés par la puissance infernale assiege l'église.

Le Prince des Ténèbres prend possession de Kelly (Susan Blanchard) et s'incarne en elle...

sa performance contribue fortement à la crédibilité du film. "Son rôle est essentiel", affirme Carpenter, "car, sans lui, il n'y a pas d'histoire ! Il représente l'Eglise et sa confiance en Dieu, laquelle sera assez ébranlée durant le film. Je savais qu'il pourrait constituer l'épine dorsale de l'œuvre". De la même façon, le rôle de son ami, le professeur Birack, a spécialement été écrit par Carpenter pour Victor Wong. "La plupart des physiciens actuels étant d'origine chinoise, il me semblait parfaitement convenir, d'autant plus qu'il apporte toujours une grande conviction à la composition de ses personnages".



Les scientifiques se sont réunis dans l'église avec l'espoir d'enrayer le mal.

"L'œil de Satan" (Alice Cooper) mène la horde des clochards.



Dans le cadre d'un budget modeste comme celui de *Prince of Darkness*, il était bien sûr impossible d'utiliser des effets spéciaux aussi sophistiqués que ceux figurant dans *The Thing* ou *Jack Burton*. Néanmoins, John Carpenter s'en tire remarquablement bien. Délaissant un Rick Baker ou un Rob Bottin (*The Thing*), il confia les maquillages à Franck Carrisosa, formé à l'école des Tom Burman et Stan Winston. C'est lui qui se chargea donc des transformations monstrueuses, de la liquéfaction des victimes, de la main du Démon, etc... Beaucoup d'effets visuels furent réalisés en prise de vue directe – "nous avons fait un retour-arrière aux débuts du cinéma réutilisant certains procédés des films muets de Méliès ou du grand photographe Eugène Shultan", affirme Carpenter – mais le cinéaste n'hésita pourtant pas à engager l'un de ses amis, le talentueux Jim Danforth (lauréat d'un Oscar pour l'animation des monstres préhistoriques de *Quand les dinosaures dominaient le monde*) qui fut chargé des mattes paintings dont ceux représentant un ali-

gnement inhabituel de la lune par rapport au soleil.

Assez satisfait de *Prince of Darkness*, John Carpenter a enfin l'esprit libre – "mon souci principal, maintenant, est de réaliser de bons films, sans penser constamment au box-office, mon nouveau partenaire amortissant ses productions par les pré-ventes vidéo et la T.V. par câble" – et entend se plonger entièrement dans ses trois nouvelles œuvres, appartenant chacune au domaine du fantastique ou de la SF. Un nouveau départ que nous suivrons avec toute l'attention requise...

"Travailler pour les Majors c'est un peu leur vendre son âme" (voir E.F. n° 80, p. 70).

Martin Quatermass est le héros d'une série télévisée imaginée par Nigel Kneale et qui donna lieu à trois longs métrages réalisés par Val Guest (*Le Monstre* et *La Marque*) et Roy Ward Baker (*Les monstres de l'espace*) pour la Hammer Film.

(3) On pourra comparer sa prestation avec celle, décevante, de *Vampire in Venice* d'Augusto Caminito, tourné quelques mois auparavant où il jouait déjà le rôle d'un prêtre affrontant le Prince des Ténèbres, ce dernier ayant toutefois l'apparence de l'immortel Nosferatu.



Entretien avec Donald Pleasence



Nous supposons que le fait de travailler à nouveau avec John Carpenter a dû beaucoup compter au moment d'accepter le rôle ?

Vous avez absolument raison. C'est une idée qui m'a tout de suite séduit, car travailler avec John est un véritable plaisir ! Nous avons d'excellents rapports. Je dirai même que John est comme un frère ou comme un fils pour moi. Notre entente est quasiment parfaite. Il sait exactement ce qu'il peut me demander. A l'heure actuelle, je n'ai pas encore vu le film mais je peux vous dire qu'il a été fait avec beaucoup d'amour et énormément de soin. J'ai tourné avec de nombreux réalisateurs du genre, et je suis convaincu que John est le meilleur. *Prince des Ténèbres* a été fait sans aucune prétention et n'a d'autre but que de distraire. J'avais adoré le script.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le script ?

Le rôle essentiellement, c'est le meilleur du film. Je ne pouvais qu'accepter avec enthousiasme !

Comment présenteriez-vous votre personnage ?

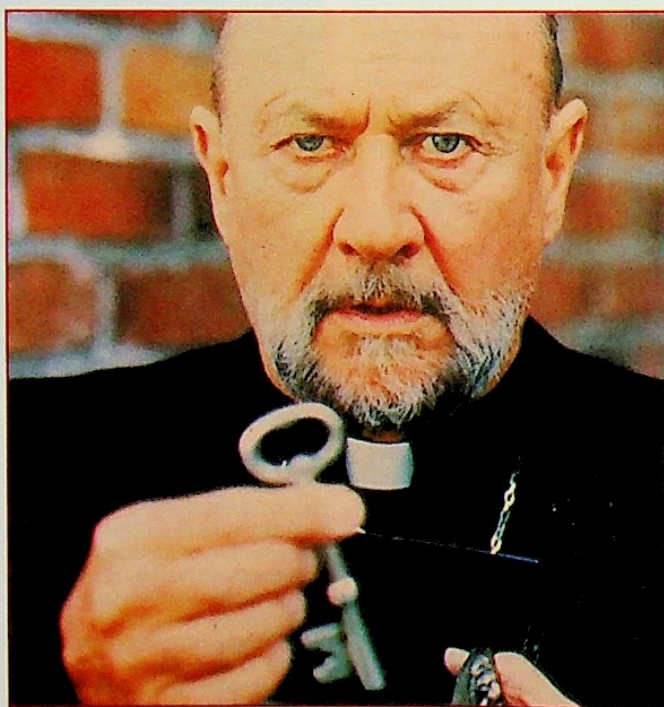
C'est un prêtre, bon et généreux, convaincu que la Vérité est dans l'amour de Dieu et qui lutte de toutes ses forces contre le Démon.

Êtes-vous personnellement intéressé par la démonologie ?

Non, je n'ai aucune conviction religieuse !

Faites-vous des suggestions à Carpenter et aux autres réalisateurs ?

En permanence. J'adore proposer des idées et comme avec John, j'ai des relations privilégiées, je ne m'en prive pas. Il accepte ou il refuse, c'est lui qui décide. Il y a eu un certain nombre de change-



Budget réduit, tournage rapide, décor unique. Telles sont les conditions qui ont assuré la réputation de John Carpenter et qui se trouvent à nouveau réunies pour son dernier film, *Prince des Ténèbres*. Auteur du scénario et de la musique, ce film marque aussi pour le réalisateur, les retrouvailles avec Donald Pleasence, son acteur-fétiche qu'il avait dirigé dans *Halloween* et *New York 1997*. C'est une complète osmose qui unit le maître de la peur à cet acteur dont nous avons précédemment retracé l'abondante carrière et qui tient ici le premier rôle.

ments entre le scénario de John et le résultat final. Je suis responsable de quelques-uns d'entre eux et plus particulièrement de la fin qui n'est pas celle qui avait été prévue. John est quelqu'un de très ouvert à toutes les suggestions et c'est d'ailleurs le cas de la plupart des metteurs en scène avec lesquels j'ai travaillé. L'idée qui consiste à dire que le réalisateur doit tout faire, qu'il sait tout et qu'il est le seul à avoir de bonnes idées, est totalement erronée. Je connais beaucoup d'acteurs qui ont des idées à proposer.

Pourtant, certains se contentent simplement de suivre les indications qu'on leur donne.

Peut-être, mais je suis de ceux qui ont toujours des propositions à soumettre. Je suis un acteur très difficile ! (rires)

Savez-vous pourquoi John Carpenter a choisi d'écrire le script sous le pseudonyme de Martin Quatermass ?

Dans les années 50, il y avait une série de science-fiction à la télévision britannique intitulée *The Quatermass Experiment* écrite par Nigel Kneale. Personnellement, j'ai toujours apprécié cette série dont le personnage principal est Martin Quatermass et je suppose que c'est par admiration, lui aussi pour cette série, que John qui est un grand amateur de films de cette période, a choisi ce pseudonyme.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

On n'a pratiquement pas eu le temps de répéter. Deux jours seulement, ce n'est pas ce que j'appelle des répétitions ! Dès que l'équipe a été installée, nous avons commencé à tourner car nous ne disposions que de six semaines pour travailler dans cette église désaffectée des bas quartiers de

Los Angeles et aussi en studios pour quelques scènes. Répéter aujourd'hui c'est presque devenu un luxe, les films coûtent tellement cher. Les seules répétitions véritables que nous ayons pu faire, se situent avant les prises.

A ce propos, Carpenter est-il de ces réalisateurs qui demandent beaucoup de prises ?

Généralement non. Mais il faut que techniquement la prise soit réussie et pour les comédiens, ce n'est pas obligatoirement la même.

Le film est d'une grande intensité. Quelle était l'ambiance sur le plateau ?

Assez tendue et si le film est aussi intense, c'est parce que les acteurs et le réalisateur ont contribué à créer cette atmosphère.

Depuis Halloween, voyez-vous des changements dans la manière de travailler de John Carpenter ?

Non, il a seulement acquis un peu plus d'expérience. La grande qualité de John est l'efficacité. Il travaille très vite sans jamais perdre de temps.

Selon certains, il aurait tourné une partie d'Halloween 2

C'est faux, il a produit le film, écrit le scénario mais il n'a rien dirigé du tout.

Ne deviez-vous pas jouer dans The Thing ?

Je l'aurai fait si les studios Universal ne m'avaient pas proposé un salaire aussi dérisoire !

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec Carpenter ?

Oui, et c'est grâce à mes enfants si j'ai accepté le rôle dans *Halloween*. A l'époque, j'avais été contacté par John que je ne connaissais pas encore. Lorsque j'ai dit à mes enfants qu'un jeune réalisateur du nom de Carpenter me voulait pour son prochain film, ils m'ont tout de suite poussé à accepter car ils avaient adoré *Assaut* et, pour eux, comme pour une grande partie de la jeunesse londonienne, John était devenu une nouvelle idole. C'est ainsi que je suis parti à Hollywood...

Pourquoi une telle carrière dans le Fantastique ?

Je n'ai aucune explication car je n'ai rien fait de particulier pour jouer dans ce genre de films. D'ailleurs, j'en ai tourné bien d'autres qui n'ont rien à voir avec le Fantastique.

Vous tournez beaucoup...

C'est vrai. Car j'ai surtout horreur de rester inactif. Finalement, ce n'est pas difficile d'avoir tourné autant de films car je suis très sollicité. Il y a des films que j'ai faits par plaisir, d'autres dont je vois parfois des photos dans les magazines mais dont je ne me souviens même plus.

Dans le domaine de l'épouvante, votre premier film important a été L'impasse aux violences ?



Brian (Jameson Parker) part à la découverte du canister enfermé...



... dans les caves de l'église. Le liquide qu'il contient exhale...



... un champ d'énergie qui prend possession des victimes...



Oui, je me souviens qu'on y voit tout le temps les ombres des caméras ! Peut-être a-t-il été tourné trop vite, en trois semaines seulement.

A la même époque, c'était le règne de la Hammer. Nous sommes étonnés qu'elle ne vous ait jamais proposé de contrat...

Non, pourtant je connaissais bien Michael Carreras. Je n'ai fait qu'un seul film pour lui, *Un homme pour le bagne* avec Stanley Baker.

Ce n'était pas trop difficile de travailler avec un singe dans Phenomena ?

Non, car Dario Argento est un homme charmant et puis le singe avait été parfaitement entraîné !

Récemment, vous avez travaillé en Australie où vous aviez déjà tourné à plusieurs reprises ?

Oui, je viens de tourner le film d'un jeune réalisateur basé sur des faits authentiques : les essais atomiques anglais dans les années 50 qui sont d'ailleurs la cause de plusieurs morts à Sydney et à Melbourne au début des années 80. Je joue un vieux bonhomme qui faisait partie de l'équipe des savants et qui vit maintenant chez les Aborigènes.

Plus de 120 films et de nombreuses séries télévisées. Acceptez-vous tout ce qu'on vous propose ou bien vous arrive-t-il de refuser certains rôles ?

Si l'on me paie confortablement, j'accepte mais il m'arrive de refuser également, soit parce que le script ne me plaît pas, soit pour d'autres raisons comme l'an dernier par exemple où j'ai refusé de me rendre en Afrique du Sud pour un film très local.

De tous les rôles que vous avez joués, quel est votre préféré ?

Je dirai *Cul-de-sac*, le film de Polanski et aussi *The Caretaker* d'après la pièce d'Harold Pinter.

Pour ce film, vous aviez créé une compagnie de production ?

Oui, avec Alan Bates et Robert Shaw et si nous avons pu monter le film, c'est grâce à un certain nombre d'amis comme Elisabeth Taylor, Richard Burton, Peter Sellers et Noel Coward qui avaient accepté de nous aider financièrement.

Vous avez produit un film, rédigé des scripts pour la télévision et des adaptations pour le théâtre, vous avez même écrit des contes pour enfants, n'avez-vous jamais songé à faire de mise en scène ?

Non, car je n'ai pas les connaissances techniques suffisantes pour diriger les caméras. Mais pour "Scouse the Mouse", la série de contes que j'ai écrite, j'ai depuis longtemps un projet de dessin animé avec la MGM. J'ai déjà enregistré un disque.

Ce sont des contes pour des enfants de quel âge ?

Des enfants de mon âge...

Propos recueillis et traduits par Jean-Pierre Piton



OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE

Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de l'Écran Fantastique à l'abri des intempéries !

Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans).

LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

Bon de commande à retourner accompagné du règlement à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande super reliure(s) à 77 F soit X 77 : F
Pour l'étranger, règlement par mandat international uniquement.
NOM PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
DATE

5 BONNES RAISONS DE S'ABONNER A L'ECRAN FANTASTIQUE

- 1 Vous ne risquez plus de rater un numéro.
- 2 Des places gratuites de cinéma vous sont réservées.
- 3 Vous réalisez une économie de deux numéros par an.
- 4 Vous recevez une affiche (pour 1 an) et une reliure gratuite (pour 2 ans).
- 5 Les petites annonces gratuites vous sont réservées.

D'accord, je m'abonne à l'Écran Fantastique et je remplis en majuscules le bon ci-dessous en joignant mon règlement à l'ordre d'I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Abonnement :

1 an (12 numéros) : 250 F 2 ans (24 numéros) : 450 F

Etranger : règlement par mandat international uniquement.

Europe : 1 an : 320 F 2 ans : 600 F

Reste du monde (par avion) :

1 an : 440 F 2 ans : 850 F

Pour le premier abonnement, comptez un mois de délai de mise en service.

Bulletin d'abonnement à retourner accompagné du règlement à :
I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris

Je m'abonne pour 1 an 250 F 2 ans 450 F

Nom Prénom

Numéro rue, lieu-dit, lot...

Code postal Ville

Pays Age

Date :

Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, Star Trek, John Carpenter.
- 14 LE TROU NOIR**, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine.
- 15 SUPERMAN 2**, Flash Gordon, The Monster Club.
- 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
- 17 NEW YORK 1997**, Le choc des Titans, Vincent Price.
- 18 LES TRUCAGES AU CINEMA**, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans.
- 19 PETER CUSHING**, Cannes 81, David Cronenberg.
- 20 OUTLAND**, Hurllements, The Survivor.
- 21 LES LOUPS-GAROUS**, Les aventuriers de l'arche perdue, Tygra.
- 22 FESTIVAL DE PARIS 81**, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
- 23 CONAN LE BARBARE**, Robert Blalock, Peter Weir, Mad Max 2.
- 24 WES CRAVEN**, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra.
- 25 EVIL DEAD**, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, Georges Romero.
- 26 BLADE RUNNER**, La Féline, Halloween 3. Poster : La féline.
- 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU**, Star Trek 2. Poster : Poltergeist.
- 28 POLTERGEIST**, Krull, The Thing. Poster : The Thing.
- 29 E.T.**, The Thing, Tron. Poster : E.T.
- 30 FESTIVAL DE PARIS 82**, Tron, Larry Cohen, Brisby. Poster : Mutant.
- 31 LES ZOMBIES**, Amityville 2. Poster : Meurtres en 3-D.
- 32 DARK CRYSTAL**, Poster : Hysterical. Fiches ciné : Le prix du danger. L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
- 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION**, Poster : Ténèbres. Fiches ciné : Halloween 3, Meurtres en 3-D, Hysterical, Amityville 2.
- 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU**, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire. Poster : Meurtres sous contrôle. Fiches ciné : Zombie, Creepshow, Ténèbres, Les traqués de l'an 2000.
- 35 CANNES 83**, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D. Poster : Le sens de la vie. Fiches ciné : Zombie, Creepshow, Ténèbres, les traqués de l'an 2000.
- 36 TONNERRE DE FEU**, Les prédateurs. Fiches ciné : Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2. Tonnerre de feu.
- 37 KRULL**, Le Jedi, Octopussy, Superman 3. Poster : L'homme aux deux cerveaux. Fiches ciné : Cujo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
- 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI**, Fiches ciné : Le Jedi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
- 39 DEAD ZONE**, X-tro, La 4^e dimension. Fiches ciné : WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
- 40 WARGAMES**, Dune, Dario Argento, Fiches ciné : La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep.
- 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER**, Festival de Paris 83, La 4^e dimension. Fiches ciné : Thriller, Le choix des seigneurs.
- 42 LA FOIRE DES TENEBRES**, Christine, Brainstorm. Fiches ciné : Shining, La foire des ténèbres, Christine, Onibaba.
- 43 LA FOIRE DES TENEBRES**, L'ascenseur, Tarzan, Ghoules. Fiches ciné : Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.
- 44 L'ETOFFE DES HEROS**, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz. Fiches ciné : L'étoffe des héros, Videodrome, Time Rider, The Wiz.
- 45 LA FORTERESSE NOIRE**, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine. Fiches ciné : Xtro, Alien, Inferno, L'ange.
- 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, La forêt d'émeraude. Star Trek 3. Poster : Frankenstein. Fiches ciné : Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
- 47 LE BOUNTY**, Cannes 84. Poster : Rodan. Fiches ciné : Conan, Vendredi 13 - Chapitre final, Liquid Sky, Métropolis.
- 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, Conan 2, Dune, 1984. Fiches ciné : Conan 2, Ulu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
- 49 GREYSTOKE**, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3. Fiches ciné : Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
- 50 S.O.S. FANTOMES**, Les rues de feu, L'histoire sans fin. Fiches ciné : Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
- 51 GREMLINS**, Terminator, S.O.S. Fantômes. Poster : Gremlins. Fiches ciné : L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
- 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS**, 2010. Encart : L'univers de Dune. Fiches ciné : S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
- 53 DUNE**, Brazil, Razorback, Star Trek 3. Fiches ciné : Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
- 54 TERMINATOR**, Les griffes de la nuit, Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.
- 55 2010**, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. Fiches ciné : Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations.
- 56 SPECIAL PREVIEWS**, Day of the Dead, The Stuff, etc. Fiches ciné : Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
- 57 STARFIGHTER**, Phénoména, Mask. Fiches ciné : Starfighter, Scanners, RepoMan, Onde de choc.
- 58 LA FORET D'EMERAUDE**, Starman, Cannes 85. Fiches ciné : La forêt d'émeraude, Starman, Phénoména, Mask.
- 59 RUNAWAY**, Mad Max 3, Legend, Life-force, Godzilla à l'écran. Fiches ciné : Runaway, Dreamscape, Vendredi 13 - une nouvelle terreur. Dangeureusement vôte.
- 60 MAD MAX 3**, La promesse, Ridley Scott. Poster : Mel Gibson, Tina Turner.
- 61 RAMBO 2**, La chair et le sang. Retour vers le futur, Oz, Life-force. Poster : Rambo 2. Fiches ciné : Rambo 2, Legend, la promesse, Life-force.
- 62 RETOUR VERS LE FUTUR**, Cocoon, Taram. Poster : Retour vers le futur. Fiches ciné : Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
- 63 LES GOONIES**, Explorers, Santa Claus, Démons. Poster : Explorers. Fiches ciné : Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
- 64 ROCKY 4**, Kalidor, Pour bleue, Remo, F/X, House, Day of the Dead. Poster : Rocky 4. Fiches ciné : Rocky 4, Kalidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
- 65 COMMANDO**, Vampire vous avez dit vampire ? Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3. Poster : Vampire. Fiches ciné : Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
- 66 ENEMY**, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoriaz 86. Fiches ciné : Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.
- 67 HIGHLANDER**, Le secret de la pyramide, La 5^e dimension. Fiches ciné : Highlander, Remo, Link, Dream Lover.
- 68 COBRA**, House, Le clan de la caverne des ours, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers. Fiches ciné : Pour bleue, Sans issue, Allan Quaterman, L'unique.
- 69 SPECIAL PREVIEWS** : Le clan de la caverne des ours, Big Trouble in Little China, America 3000. Fiches ciné : Maxie, Les aventuriers de la 4^e dimension, Le diamant du Nil, Le clan de la caverne.
- 70 CANNES 86**, Le contrat, Daryl, From Beyond, Peter Cushing. Fiches ciné : House, Hiltcher, Nomads, Daryl.
- 71 SHORT CIRCUIT**, Psychose 3, Poltergeist 2, Crawlspace, Antonio Margheriti. Fiches ciné : Psychose 3, Profession génie, F/X, La colosses de Rhodes.
- 72 LES AVENTURES DE JACK BURTON**, L'invasion vient de Mars, Critters, Brian de Palma 86. Fiches ciné : Short circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.
- 73 ALIENS**, Cobra, Donald Pleasence. Fiches ciné : Aliens, Les aventures de Jack Burton, L'invasion vient de Mars, Nuit de nocces chez les fantômes.
- 74 SPECIAL PREVIEWS USA** : Massacre à la tronçonneuse 2, Running Man, The Fly, Solar Bables, Deadly Friend, Ratboy, etc. Fiches ciné : Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.
- 75 HOWARD**, Le jour des morts-vivants, Labyrinthe, Robocop. Fiches ciné : Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex et le seigneur des abysses.
- 76 LA MOUCHE**, Blue Velvet, Massacre à la tronçonneuse 2, L'amie mortelle, heilraiser, Sitges 86. Fiches ciné : La Mouche, Howard, Jason le mort vivant, Massacre 2.
- 77 GOTHIC**, Aux portes de l'au-delà, Terminus, star Trek IV, Labyrinthe. Fiches ciné : Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinthe.
- 78 ALLAN QUATERMAN ET LA CITE DE L'OR PERDU**, La Petite Boutique des Horreurs, Démons 2, Dossier Stephen King. Fiches ciné : From Beyond, Creator, stand by me, Fievel.
- 79 GOLDEN CHILD**, King Kong 2, Evil Dead 2, Freddy 3. Fiches ciné : L'Amie mortelle, Froid comme la mort, Manhattan project, Golden Child. Poster : King Kong 1933, Golden Child.
- 80 SUPERMAN IV**, Creepshow 2, John Carpenter. Dossier : La Hammer. Fiches ciné : King Kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart. Poster : Cannes 1946, Central Park Driver.
- 81 FREDDY 3, LES GRIFFES DU CAUCHEMAR**, Street Trash, Amazing Stories, La Petite Boutique des Horreurs. Fiches ciné : Mannequin, Joey, Street Trash, Freddy 3. Poster : London After Midnight 1927, La Petite Boutique...
- 82 EVIL DEAD 2**, Vamp, Le tour du monde du fantastique. Preview : Robojox. Dossier : Bela Lugosi. Fiches ciné : La Petite boutique des horreurs, Evil Dead 2, Amazing Stories, Vamp. Poster : The Day the Earth Stood Still, Vamp, Grace Jones.
- 83 PREDATOR**, Evil Dead 2, Le 16^e Festival de Paris. Entretien avec Freddy. Fiches ciné : Predator, Les Yeux sans visage, Peter Pan, Barbarians. Poster : Predator.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : ②1

	14	15	16	17	18	19	20	21	22		24	25	26	27	28	29	30	31	32
33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84								

au prix de 22 F l'exemplaire plus 5,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France ; 8 F pour l'étranger par numéro.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS

soit ☐ numéro à 22 F ☐ F

☐ ports à F ☐ F

au total ☐ F ☐ F

Ci-joint règlement à l'ordre de I.Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger : par mandat uniquement)

date signature



VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani

Notre favori FOU A TUER

(Crawlspace) U.S.A. 1986. Interprétation : Klaus Kinski - Talia Balsam - Barbara Whinnery. Réalisation : David Schmoëller. Durée : 1 h 27. Distribution : Vestron Vidéo.
Sujet : "Lorsque Lori s'installe dans le modeste appartement qu'elle vient de louer, elle ne prête d'abord pas attention aux bruits étranges semblant provenir de derrière les murs. Bientôt pourtant, les grattements tout proches et fort désagréables qu'elle entend chaque soir finissent par l'inquiéter réellement. Ce qu'elle découvre alors va se révéler terrifiant..."

CRITIQUE : Révélé aux amateurs par le troublant *Tourist Trap*, que suivit *The Séduction*, David Schmoëller semble voué à jouer les psychopathologistes du 7^e art. En effet, une fois encore avec *Crawlspace* où il bénéficie de l'hallucinante présence de Klaus Kinski, ce réalisateur nous met en présence d'un déséquilibré dont il se plaît à analyser la personnalité avec une acuité confinant au malaise. Délissant les outrances du gore, substitué ici par des meurtres dont la violence frappe le spectateur comme un soufflet (on notera l'ingéniosité des méthodes), Schmoëller décrypte la folie de son héros, tandis qu'il nous révèle parallèlement les rouages de son univers. Digne héritier du nazi sanguinaire dont il est le fils, le personnage campé par Kinski s'applique à reconstituer dans l'immeuble qu'il possède, et avec une perverse méticulosité, l'univers monstrueux des camps, si l'holocauste se réduit dans le cas présent aux seuls habitants dudit immeuble, les techniques d'internement, d'aviilissement et de mise à mort, n'en sont que plus horribles. Superbement photographié par Sergio Salvati, *Crawlspace* suinte l'horreur et la folie que lui insuffle une mise en scène fertile en trouvailles, habilement soutenue par la musique de Pino Donaggio contribuant à créer un oppressant climat. A déconseiller aux claustrophobes ! Copie et dupli excellentes.



Participez au jeu
FOU A TUER !
et gagnez la cassette !

L'Ecran Fantastique et Vestron Vidéo seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre vous la cassette de notre favori du mois. Il vous suffit pour cela de nous envoyer, sur carte postale, les bonnes réponses aux questions ci-dessous, adressées à : L'Ecran Fantastique, Concours Vidéo, 69 rue de la Tombe-Isoire, 75014 Paris.

- 1) Quel célèbre personnage de Bram Stoker, autre que le Comte Dracula, Klaus Kinski incarne-t-il à l'écran ? (citez également le titre du film).
- 2) David Schmoëller donna sa première chance à une future James Bond Girl. Laquelle ?
- 3) Quelle nouvelle production fantastique Empire a-t-elle pour cadre l'univers carcéral ?
- 4) Dans quelle cité lacustre Klaus Kinski sema-t-il la terreur récemment ?
- 5) Dans quel film d'épouvante Chuck Connors subit-il un dédoublement de la personnalité ?

Précédents lauréats :

Concours Fievel : J.M. Bouzigues - J. Lambert - C. Sarrote - J.L. Alves - A. Cros.
Concours Jason : J. Ezequel - M. Orset - V. Willemyns - J. Tanneau - L. Boissardié.



LES INEDITS



MUTANTS

U.S.A. 1984. Interprétation : Wings Hauser, Bo Hopkins, Lee Montgomery. Réalisation : John « Bud » Cardos. Durée : 1 h 30 Distribution : Vidéo Films.

SUJET : « Deux jeunes gens en vacances sillonnent les routes américaines, lorsqu'ils sont agressés par une bande de voyous et contraints de se rendre dans la ville la plus proche pour faire dépanner leur véhicule. Ils sont très rapidement surpris par l'atmosphère des lieux et par les étranges événements qui semblent s'y dérouler »

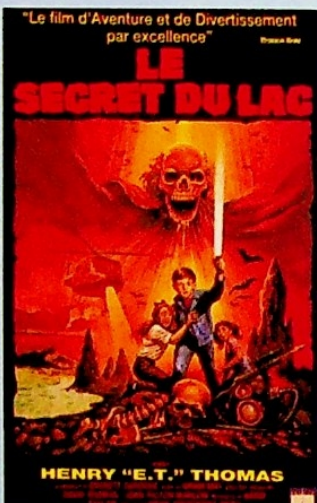
CRITIQUE : Toujours dans la collection « Terror Home Vidéo » (spécialisée dans les inédits : *The Uncanny*, *The House on Sorority Row*, etc.), voici un titre qui ne laissera certes pas de souvenir impérissable dans la mémoire des vidéophiles. Panachage élémentaire sur les thèmes de l'écologie et des zombies, *Mutants* s'inspire de divers produits du genre sans jamais trouver de véritables aboutissements. Prêchant dans sa première partie vers les *Warning Sign*, *Impulse* et autres réalisations dénonçant les terribles séquelles de la contamination, *Mutants* abandonne ensuite ce propos pour nous offrir les déchainements meurtriers d'une horde de zombies bariolés, tentant vainement de retrouver l'ardeur des créatures de Fulci. Si quelques maquillages se révèlent satisfaisants, l'ensemble s'avère d'un ennui conséquent, que semblent partager les piètres comédiens qui, pas davantage que le spectateur, ne paraissent concernés par le propos de l'auteur. Copie et dupli bonnes.

LE SECRET DU LAC

(Fog Dreaming) Australie 1987. Interprétation : Cody Walpole. Réalisation : Brian Trenchard Smith. Durée : 1 h 29 Distribution : Warner Home Vidéo.

SUJET : « Un jeune et intrépide orphelin découvre à l'occasion d'une randonnée avec des amis un lieu étrange dont l'existence n'est mentionnée sur aucune carte. Intrigué par la mystérieuse légende, selon laquelle une créature fantastique hante les eaux du lac qui s'y trouve, l'enfant va tenter d'en percer le secret ».

CRITIQUE : Destiné à un jeune public, cette réalisation qui recèle toutes les qualités artistiques auxquelles le cinéma australien nous a accoutumés, se révèle à mille lieux des actuelles productions du genre. Résultat d'une combinaison de talents (Brian May pour la musique, Everett de Roche pour le scénario, et Brian Trenchard Smith à la mise en scène) déjà confirmés par des oeuvres telles que *Harlequin* ou *Survivor* ce film délaisse les effets spéciaux spectaculaires pour jouer la carte de l'émotion et de la poésie lentement distillée. Remarquablement photographié et filmé avec un brio étonnant, mettant en exergue la beauté naturelle des paysages, *Le secret du lac* jongle avec l'illustration et l'irréalité qui semblent faire intégrante de ce fascinant pays dont les enfants rêveurs seront plus à même d'apprécier ce récit où l'on retrouve le jeune héros de *E.T.* en quête d'une surprenante chimère, d'autres pourront également apprécier les attraits visuels (la séquence nocturne) de ce joli film. Copie et dupli excellentes.



MONSIEUR BOOGEDIE 2

(Bride Of Boogedie) U.S.A.

SUJET : « Un père de famille jovial et farfelu vient en compagnie de sa petite famille s'installer dans la localité de Luciferville, où ils font l'acquisition d'une demeure de sinistre mémoire, puisque celle-ci fut jadis la propriété d'un terrible sorcier, Monsieur Boogedie. Bientôt

d'étranges événements surviennent, laissant supposer que l'ancien et maléfique propriétaire entend reprendre possession des lieux et de ses pouvoirs en s'emparant de l'esprit des habitants. Un vent de folie s'empare alors de Luciferville »

CRITIQUE : Plutôt destiné à une vision dans le cadre de réunions familiales où prédomine un jeune public, ce téléfilm d'excellente facture offre une délirante vision des phénomènes de possession et de réincarnation, traités avec une sympathique désinvolture désarmant totalement l'horreur traditionnellement liée à ces thèmes. Si le fantastique est à l'honneur avec force éléments de circonstance, l'ensemble n'est cependant qu'un prétexte au rire, généré par des gags savoureux et des personnages caricaturaux, lesquels sont impliqués dans des situations rocambolesques et délirantes. Gaffeur et passablement irresponsable (l'essentiel de son existence étant consacrée à la création de farces et attrapes dont bénéficie son entourage), le héros de ce récit est un parfait antagoniste du Sieur Boogedie face auquel il aura le loisir d'exercer ses multiples talents, et cela bien évidemment pour la noble cause. L'atout majeur du film réside dans ses effets spéciaux visuels de très bon niveau, se conjuguant dans la dernière demie heure du film en un véritable feu d'artifice ! Copie et dupli bonnes.

L'OEIL DU TUEUR

(White of the Eye) G.B. 1986. Interprétation : David Keith, Cathy Moriarty, Art Evans. Réalisation : Donald Cammell. Durée : 1 h 53. Distribution : Warner Home Vidéo.

SUJET : « Dans une bourgade perdue dans le désert de l'Arizona, des jeunes femmes esseulées sont assas-



sinées et méticuleusement mutilées par un psychopathe, qui n'a laissé d'autres traces que celles des roues caractéristiques de son véhicule. Des traces qui mènent inexorablement à un père de famille modèle, selon toutes apparences uniquement coupable d'avoir une liaison extra-conjugale »

CRITIQUE : Présenté voici deux ans dans le cadre du Marché de Cannes, ce film distribué Outre Atlantique par la Cannon, mérite assurément cette sortie vidéo grâce à laquelle les amateurs de fantastique et les spectateurs avides de puzzles cinématographiques vont pouvoir s'octroyer un délectable moment ! Delaisant l'esbrouffe des effets spéciaux ou de l'horreur visuelle gratuite, *White of the Eye* repose sur un exercice psychologique de haut vol, où présent et passé s'imbriquent surnoisement pour dessiner progressivement les personnages mis en présence. Sans recourir au traditionnel suspense lié à l'identité du meurtrier, le film reproduit cet état à partir de motivations et de faits esquissés par touches subtiles et pernicieuses, qui se déversent lentement pour aboutir au tableau final. Outre ces caractéristiques lui conférant un authentique climat d'angoisse et d'étrangeté, parfaitement servi par les talentueux comédiens, *White of the Eye* recèle, en totale rupture avec la langueur de son rythme, quelques séquences d'une réelle violence, dont celle qui marque l'ouverture du film de manière éblouissante, et qui, à elle seule, mérite que l'on découvre cet inédit. Copie et dupli excellentes.

IGOR AND THE LUNATICS

U.S.A. 1985. Interprétation : Joseph Eero, Joe Niola, Mary Ann Schacht. Réalisation : Billy Parolini. Durée : 1 h 30 Distribution : Vidéo Film.

SUJET : « Les années 60 virent souffler un vent d'excitation et de violence propagé par une jeunesse qui entendait rompre avec les tabous du conformisme. Cette révolution engendra maintes sectes et communautés dont certaines, comme celle d'Igor, devinrent très rapidement fanatisées et prêtes à toutes les outrances »

CRITIQUE : Produit par la firme Troma qui, en dépit de quelques sympathiques réalisations (*Monster in the Closet*, bientôt distribué en vidéo) ne s'est jamais vraiment distinguée par la grande qualité de ses oeuvres, *Igor and the Lunatics* s'affirme comme un monument à la médiocrité et au mauvais goût. Au détriment de tout scénario et de toute structure, *Igor* superpose avec une répugnante volonté les plus laides et les plus basses considérations

de l'horreur, sans une once d'humour véritable. De bout en bout, le film n'est qu'un prétexte à des tueries sordides (corps sciés, coeurs arrachés, etc.) grossièrement esquissées (faute de véritables effets spéciaux) sous la houlette de quelques misérables personnages qui hantent l'image de leurs attitudes grandguignolesques. Sordide et avilissant, *Igor and the Lunatics* n'est certes pas destiné à d'authentiques amateurs du genre, mais plutôt à une poignée de malades désaxés qui pourraient y trouver un reflet d'eux-mêmes. Copie et dupli bonnes.

LE GARÇON QUI VENAIT DU CIEL

(The Heavenly Kid) U.S.A. 1985. Interprétation : Lewis Smith. Jason Gedrick. Richard Mulligan. Réalisation : Cary Medoway. Durée : 1 h 27. Distribution : GCR.



SUJET : « Au début des années 60, en réponse au défi qui lui est lancé, Bobby participe à une course automobile qui doit s'achever au bord d'une falaise. Faute d'avoir pu s'éjecter à temps, il plonge et se retrouve aux portes du Paradis dont on lui interdit l'accès avant qu'il n'ait rempli une mission sur Terre. Celle-ci le projetera dans les années 80 où il devra servir d'Ange gardien à un adolescent malchanceux. »

CRITIQUE : Sur un sujet mêlant étroitement le voyage dans le temps et la réincarnation, voici un charmant divertissement plein de fraîcheur, ciblant un public de teenagers en peine de miracles. Car c'est bien de miracle qu'il s'agit ici, et cela à double titre. En effet, outre l'adolescent ingrat auquel est imparti le rôle du vilain petit canard se métamorphosant en cygne sous les conseils de son Ange Gardien, ce dernier se verra également offrir la chance, au-delà de la mort, de retrouver sa bien-aimée, qui n'est autre que la maman de son protégé, en l'occurrence, son propre fils ! Sur cette combinaison de tableaux visant à dépeindre l'apprentissage de la vie, *Heavenly Kid* déploie la nostalgie des sixties et les délires des années 80

avec quelques touches d'humour bon enfant contribuant à nous offrir un agréable moment de délassément. Copie et dupli bonnes.

DOUCE NUIT, SANGLANTE NUIT 2

(Silent Night, Deadly Night, Part 2) U.S.A. 1987. Interprétation : Eric Freeman. James L. Newman. Réalisation : Lee Harvey. Durée : 1 h 28. Distribution : Film Office.

SUJET : « Interné dans un asile psychiatrique, Billy, dont le frère fut abattu sous ses yeux quelques années plus tôt après avoir massacré de nombreuses personnes, raconte à son psychiatre les conditions tragiques qui l'ont amené à adopter le même comportement que son aîné avant d'être relégué dans ces lieux »

CRITIQUE : Révélé au public du Festival de Paris du Film Fantastique avant d'être commercialisé en vidéo, *Silent Night, Deadly Night* reposait sur une cruelle et audacieuse idée, faisant le réel intérêt de cette petite production longtemps bannie des écrans américains. Finalement dévoilés, ses atouts lui valurent cette séquelle, qui, pour être dotée d'attraits certains, n'en relève pas moins d'un opportunisme fort discutable. Le second volet des sanglantes aventures de ce Père Noël meurtrier fait en effet appel à de larges passages du film précédent (plus de 30 mn !) habilement insérés dans le récit, mais que jugeront pour le moins excessifs les spectateurs du précédent film. On le regrette d'autant que cette seconde partie, dans ce qui lui est propre, nous laisse découvrir, outre l'aspect ironique et inquiétant du héros, quelques savoureuses séquences d'horreur. On retiendra tout particulièrement une fort originale éviscération pratiquée à l'aide d'un parapluie, et l'amusante conclusion laissant supposer que ce Père Noël dispose encore de plus d'un tour dans sa hotte sanglante. Copie et dupli bonnes.



MANNEQUIN

U.S.A. 1987. Interprétation : Andrew Mc Carthy. Kim Cattrall. Estelle Getty. Réalisation : Michael Gottlieb. Durée : 1 h 30. Distribution : Warner Home Vidéo.



SUJET : « Marginal et résigné, Jonathan écope régulièrement de médiocres petits emplois dont sa « légèreté » le dispense très rapidement. La chance va pourtant lui sourire, lorsqu'ayant sauvé la vie d'une directrice de grand magasin, celle-ci lui offre un travail de manutentionnaire. C'est l'occasion, pour



Jonathan de retrouver le mannequin de cire qu'il avait précédemment créé avec amour, et qui, dans ses bras, ne va pas tarder à s'animer »

CRITIQUE : Pour fantastique qu'il soit de par son sujet (la réincarnation d'une princesse de l'antique

Egypte dans le corps parfait d'un mannequin), ce film relève d'avantage, par son traitement, de ces classiques comédies américaines des années 40. Si Michael Gottlieb, pour son premier long métrage, ne fait pas preuve de talent ou de la verve qui animèrent ses illustres prédécesseurs, il force cependant la sympathie du spectateur, charmé par les péripéties loufoques et débridées de ce récit. Vraisemblablement « déplacé » sur les écrans cinématographiques, où il ne fit qu'un passage-éclair, *Mannequin*, par son absence de prétention et son ton empreint d'une légèreté teintée d'humour, trouve avec la vidéo un support propice à faire apprécier ses qualités. Dénué d'effets spéciaux ou de scènes spectaculaires, *Mannequin* séduit essentiellement par le charme de ses deux héros, dont la délicieuse Kim Cattrall (*Les aventures de Jack Burton*), et par la fraîcheur de son expression, garants d'un agréable produit « de consommation ». Copie et dupli bonnes.

VIDEO NEWS

Cette illustre firme vient de faire son entrée au sein de l'édition vidéo française. Distribué par Carrère Vidéo, Sony marque son arrivée sur notre territoire avec deux inédits : *Strike Force*, un standard du polar américain, et *Espace From Sobitor*, consacré à un épisode authentique des camps de la mort, situé en 1942. Une occasion de découvrir dans le premier un Richard Gere balbutiant à l'aube de sa carrière, et de retrouver dans le second le toujours fascinant Rutger Hauer dans la peau d'un prisonnier russe. Sony annonce pour sa prochaine parution quel-

ques films d'action musclés, ainsi que *John et Yoko* retraçant la vie du célèbre leader des Beatles. Souhaitons beaucoup de succès à ce nouvel éditeur dont nous guetterons les titres fantastiques.

E.T. AT HOME !

E.T. en personne sera votre hôte privilégié ! En effet, C.I.C. vient d'obtenir l'accord de Steven Spielberg qui permettra au plus illustre Alien de tous les temps de pénétrer dans nos foyers par l'intermédiaire de la vidéo. Une sortie triomphale, gageons-le, annoncée pour l'automne prochain.

Suite de la page 13



Rome pour me dire : (imitant la voix de Dino de Laurentiis) (1) : "Arnold, c'est ton ami Dino ! (Rires). Il faut que tu me rendes un service : j'ai la belle Soja en face de moi - elle est tellement sexy !". "Oui..." répondis-je faiblement. "J'ai un service à te demander. Je voudrais que tu fasses un petit rôle pour moi ; dix jours de tournage, c'est tout". Il avait toujours été chic avec moi, je ne pouvais pas lui refuser ça. Je suis donc allé à Rome, que par ailleurs j'aime beaucoup, pour lui faire plaisir, et j'ai tourné pour le temps convenu. Et au bout des dix jours, il est venu me dire : "C'est mauvais ; il me faut encore un peu de métrage." (Rires). "Quelques poursuites à cheval, dans les montagnes." "D'accord, j'aime bien monter à cheval, de toute façon, alors ça ne me dérange pas." Et on tourne à nouveau durant six jours. Là-dessus il revient et me demande "encore une petite chose : tu te bats à l'épée contre cette Sonja." Je lui demanda de me laisser un peu tranquille, mais je tourne la scène, et il revient encore une fois à la charge, mais là j'ai refusé. Je commençais à me demander s'il ne se moquait pas de moi. Alors je suis parti. Il n'était pas content du tout. Et le résultat, c'est que tout ce que j'avais tourné pour lui s'est retrouvé intégralement dans le film. Il n'en a pas coupé une seule image ! Ce qui s'était passé, c'est que lorsqu'il avait tenté de vendre *Red Sonja* aux distributeurs américains, ils lui avaient tous opposé une fin de

“Red Heat est un film policier plein de suspense, qui évoque un peu Dirty Harry, mais le héros est un flic russe...”

non recevoir : personne ne connaissait Brigitte Nielsen ou aucune des autres vedettes du film, et la MGM lui avait dit que si on me voyait ne serait-ce que la moitié du temps, ils l'achèteraient. Et c'est ainsi qu'il a rajouté ce métrage qui n'avait aucun sens. C'était un très mauvais film, et je ne me suis pas gêné pour le dire à Dino, quand il m'a demandé mon avis. Et vous savez ce qu'il m'a rétorqué : "Ah, tu ne connais rien au

cinéma !" (Rires). "On verra bien lors de la sortie," lui ai-je répondu. J'ai d'ailleurs refusé d'être associé à la promotion tellement j'en avais honte ! Je ne pouvais même pas le faire voir à ma mère. J'ai évité mes voisins pendant quelques temps, à ce moment-là ! C'était une mauvaise idée. J'aurais compris qu'on me demande de faire une apparition, mais pas ça. Brigitte Nielsen était très bien dans le film ; c'est une belle fille et elle campait bien son personnage, je n'avais donc aucune raison de lui voler la vedette. C'est dommage, parce que Dino a beaucoup fait pour moi, au début. Je ne l'oublierai jamais. C'est d'ailleurs la seule raison pour laquelle je me suis impliqué dans ce projet.

Votre physique vous interdit-il d'accepter certains rôles ?

Pas vraiment. Mon seul souci est de m'assurer qu'on ne me fait pas faire des choses invraisemblables. On ne peut pas faire n'importe quoi, même si on est un très bon acteur. Je ne me vois pas en train de jouer dans *Mort d'un commis voyageur*. Ça ne marcherait pas. Pas plus que je n'aurais accepté de jouer dans *Liaison fatale*. Le public se dirait : "Costaud comme il est, une claque et il la colle au mur !" (Rires). On m'envoie démolir des monstres extra-terrestres dans la jungle, je m'en sors victorieusement, et je ne serais pas capable de lutter contre un petit bout de femme comme ça ? Cela ne tiendrait pas debout ! Il y a de limites à ce qu'on peut faire croire aux spectateurs.

Vous êtes une personne publique. Quelles sont vos relations avec les médias ? Jouez-vous le jeu, ou bien essayez-vous de lutter ?

Non, je ne me bats pas contre eux. D'abord, j'ai une excellente relation avec les médias. Il faut bien sûr savoir jusqu'où on peut aller avec ce que l'on dit, savoir jusqu'à quel point on peut parler de sa vie privée et ce que l'on entend garder pour soi. Mais quand on travaille depuis aussi longtemps que moi avec les médias, on sait comme ils fonctionnent. Mais même dans ce cas, on fait des erreurs, ce qui est normal, il faut simplement en tirer des leçons pour la suite. Cela dit, je me suis toujours senti très à l'aise avec les médias. Je ne me plains pas d'être une personne publique, même si partout où je vais on me mitraille avec les appareils photos, car les avantages sont

bien plus grands que les inconvénients. Rien n'est jamais parfait, et il ne faut surtout pas dire qu'on n'en tirera que des profits, sinon on demeurera frustré pour le restant de ses jours. Il faut savoir ces choses et les accepter.

Maîtrisant parfaitement le domaine du culturisme vous avez écrit, avec succès plusieurs ouvrages traitant de ce domaine (2), pensez-vous de même pouvoir un jour écrire un scénario ?

La condition physique est quelque chose de très important dans ma vie. J'espère donner au plus grand nombre de gens possible l'envie de s'entraîner, afin qu'ils se sentent bien dans leur peau. J'ai donc écrit des livres pour donner aux hommes et aux femmes des conseils sur la façon de tirer le meilleur parti possible de leur corps. Je n'ai pas la même confiance en moi à l'idée d'écrire des histoires fictives. Il y a tellement de bons scénaristes que je leur fait davantage confiance qu'à moi pour développer des synopsis. En fait, mon souci est de m'investir encore plus dans la production, et de passer sans doute à la mise en scène ensuite. Plus le temps passe, plus je m'aperçois que je pourrais être un excellent producteur. Mais c'est une chose que je veux faire bien, sinon elle ne m'intéresse pas pour le seul plaisir de cette fonction. Cela doit venir du plus profond de moi, plutôt que d'être une décision purement commerciale. Quand on aime vraiment quelque chose - produire, écrire, réaliser - on peut le faire bien. Mais à cette seule condition, sinon c'est une perte de temps. En tout cas, ça le serait pour moi.

Votre prochain projet ?

Après *Twins*, j'enchaînerai avec un film de SF auquel je tiens particulièrement : *Total Recall*, d'après l'œuvre de Philip K. Dick. Le metteur en scène en sera Paul Verhoeven.

Vous n'arrêtez donc pas de tourner ? J'essaie de gagner ma vie ! ☐ ☒

(1) = Cet aparté, qui provoquera notre totale hilarité, confirmera si besoin était les talents de comédien de Schwarzenegger, lancé avec force gestes et accents italiens dans une désopilante et très latine imitation de Dino de Laurentiis.

(2) = Arnold Schwarzenegger a publié, chez Simon and Schuster, quatre livres à grande diffusion : "Arnold, the Education of a Bodybuilder" (qui figurera 6 mois sur la liste des best-sellers), "Arnold Bodybuilding for Men", "Arnold's Bodyshaping for Women" et un important ouvrage de référence, "Arnold's Encyclopedia of Modern Bodybuilding".

SPOT
N°8 *Light*

**VOTEZ POUR
L'AN 2000**

**GEORGE
MICHAEL**

EXCLUSIF

SA VIE

SES SECRETS

EN 30 PHOTOS

**POSTER
GLENN MEDEIROS**

**GRANDE
ENQUÊTE**

K 2000

MAGNUM

COLUMBO ET

LES AUTRES...

PASSENT AUX AVEUX !



**SUPER
CONCOURS**

**12 PHOTOS
DE COLLECTION**

LES POTINS DES STARS

L 4615 - 8 - 18,00 F



BELGIQUE 130 FB/SUISSE 5 FS/CANADA 2.95\$/MAROC 12 DH/USA 5\$ (East Coast)/4.75\$ (Others)

DISPONIBLE DANS VOTRE VIDEO CLUB



**VESTRON VIDEO
INTERNATIONAL™**

KLAUS KINSKI



FOU A TUER

EN PLEINE POSSESSION DE SES MOYENS

avec TALIA BALSAM - BARBARA WHINNERY - CAROL FRANCIS - TANÉ - KENNETH ROBERT SHIPPY

Directeur de la photographie SERGIO SALVATI

Effets spéciaux MECHANICAL AND MAKEUP IMAGERIES, INC. - Musique PINO DONAGGIO

Produit par ROBERT BESSI - Écrit et réalisé par DAVID SCHMOELLER